E. - T. HAMY

DECADES AMERICANAE

I - II

RELIURE FRANZ
OSTERMANN
80, Bd Malesherbes
PARIS

à Mr Altamirano
hommage empressé de
l'auteur
Em. Lamy

DECADES AMERICANÆ

ANGERS, IMP. A. BURDIN ET C^ie^, RUE GARNIER, 4.

DECADES AMERICANÆ

MÉMOIRES

D'ARCHÉOLOGIE ET D'ETHNOGRAPHIE

AMÉRICAINES

PAR

LE Dr E.-T. HAMY

Membre de l'Institut,
Conservateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

1re & 2e DÉCADES

Avec 6 planches et 80 figures dans le texte.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28.

A LA MÉMOIRE

DU DOCTEUR JULES CREVAUX

ASSASSINÉ A TEJO (PILCOMAYO) PAR LES INDIENS TOBAS

le 27 avril 1882.

INTRODUCTION

Je me propose de grouper sous ce titre une série de notes ou de petits mémoires, consacrés à la solution d'un certain nombre de problèmes plus ou moins difficiles qui se sont successivement posés, pendant que je classais les importantes collections américaines du Musée du Trocadéro.

Les auteurs qui ont écrit sur le passé des peuples du Nouveau Monde s'étant bien moins préoccupés, pour la plupart, d'étudier en elles-mêmes les civilisations qui florissaient avant l'arrivée des Européens, que de chercher dans les divers monuments qu'elles nous ont laissés des documents à l'appui de quelque thèse philosophique ou religieuse, la littérature *archéologique* proprement dite est relativement pauvre dans toute l'Amérique espagnole.

Quand on a cité les mémoires de Marquez ou ceux de Gama, auxquels il manque d'ailleurs un grand nombre de planches, quand on a mentionné les livres de Dupaix et de Nebel, quelques études insérées par Humboldt dans les *Vues des Cordillières*, et quelques pages de Brantz Meyer et de Waldeck, quand on a énuméré enfin les travaux plus récents de Ramirez, Orozco y Berra, Doutrelaine, Guillemin-Tarayre, Brasseur, Chavero, Mendoza, Sanchez, Charnay, Valentini, Putnam, etc., on a à peu près épuisé la liste des auteurs qui ont utilement abordé l'étude des antiquités *mexicaines*.

On trouve, dans ces écrits de valeur très inégale, des études quelquefois remarquables sur certains monuments importants de l'art aztèque, temples ou statues, pierres de sacrifice, chrono-

grammes, etc., mais on y chercherait vainement des représentations fidèles, des descriptions exactes, des déterminations précises applicables au plus grand nombre des petits objets que rapportent de l'Anahuac les voyageurs et les archéologues. L'ethnographie détaillée des peuples anciens du Mexique est en grande partie à faire. Il existe fort heureusement sur ce curieux et intéressant pays des sources d'informations d'une valeur tout exceptionnelle. Je veux parler d'une part des manuscrits indiens, moins rares qu'on ne se l'était pendant bien longtemps figuré, et de l'autre des relations castillanes ou aztèques, contemporaines de la conquête, qui se retrouvent et se publient peu à peu à Mexico comme en Europe.

J'ai puisé largement à ces deux sources d'informations, et j'espère avoir réussi, dans les pages qui suivent, à éclaircir un certain nombre de points, restés jusqu'à présent obscurs, dans l'ethnographie des peuples civilisés de l'Anahuac.

Sur l'Amérique Centrale nous possédons aussi des manuscrits fort instructifs; la description des monuments anciens de l'isthme a été poussée assez loin sans être complète, mais l'ethnographie détaillée est moins connue que celle des régions mexicaines.

Sauf quelques localités bien circonscrites, telles que Palenqué et Soconusco en Chiapas; Tikul, Chichen Itza, etc., en Yucatan; Tikal, Santa Lucia Cosamalhualpa en Guatémala; Ometepec, sur le lac de Nicaragua et divers points du Chiriqui, on connaît mal les anciens centres de la civilisation indigène. L'étude de la côte du Darien et du bassin de la Cauca est moins avancée encore.

Les nombreuses fouilles exécutées dans le Cundinamarca et dans les régions voisines ont rarement été suivies avec une attention suffisante : Uricoechea et M. Posada Arango sont à peu près les seuls qui aient publié des renseignements détaillés et précis sur l'ethnographie des anciens Muiscas ou Chibchas.

En Équateur, l'archéologie promet aux chercheurs bien des découvertes fructueuses, et les récentes explorations ont amené des découvertes fort intéressantes, demeurées pour la plupart inédites jusqu'à l'heure actuelle.

Au Pérou enfin et en Bolivie, si l'on a beaucoup écrit sur les

choses du passé depuis Garcilasso de la Vega et Zarate, jusqu'à MM. Ries et Stübel, on a rarement serré de près l'observation ethnographique. Dombey, par exemple, qui a tant vu de choses remarquables pendant ses voyages à l'intérieur du pays, n'a point éprouvé le besoin de donner la nomenclature exacte des localités d'où proviennent les objets qu'il envoyait au Cabinet du Roi, et nous pourrions citer des ouvrages tout récents qui, malgré leur apparente exactitude, fourmillent d'erreurs de détail et négligent souvent les questions les plus importantes.

Les anciens peuples sauvages des deux Amériques sont relativement mieux connus que les nations civilisées dont nous venons de parcourir la liste.

Les États-Unis et le Canada au Nord, le Brésil et la République Argentine, au Sud, possèdent des archéologues et des ethnographes nombreux et éminents, qui ne perdent aucune occasion de perfectionner l'étude du passé dans leurs contrées respectives.

Les beaux travaux de MM. Moreno, Ameghino, etc., ont laissé très peu à faire sur le territoire argentin, et grâce à Lund, à Rath, à M. Neto et à ses collaborateurs, on commence à connaître fort bien les antiquités du Brésil.

Nous laisserons donc de côté, dans ces décades, les régions atlantiques de l'Amérique méridionale, et si nous consacrons deci delà quelques pages à l'archéologie du Nord américain, ces courtes études seront bien plutôt destinées à résumer, à l'usage de nos lecteurs européens, les remarquables travaux de Squier et Davis et de leurs nombreux successeurs, qu'à aborder l'examen des problèmes, presque tous résolus aujourd'hui, que peuvent soulever les rares documents inédits qui nous sont parvenus des États-Unis ou de l'Amérique anglaise.

Il nous arrivera quelquefois de parler aussi des populations disparues des Antilles. Les antiquités de Porto-Rico sont à peu près les seules qu'on ait étudiées en détail dans ce grand archipel, et l'on peut, presque à coup sûr, renvoyer au catalogue de M. Otis T. Mason chaque fois qu'il est question de cette île. Mais les terres voisines sont beaucoup moins connues et grâce aux documents rassemblés par M. Dehoux, à Haïti, M. Guesde

et quelques autres, à la Martinique, à la Guadeloupe, etc., il nous sera possible d'ajouter quelques données nouvelles et intéressantes à l'ethnographie des anciens Cibonneys.

Nous nous proposons enfin d'aborder l'examen de quelques questions archéologiques relatives aux bassins de la Haute Amazone et de l'Orénoque, à l'aide des matériaux recueillis par notre regretté Crevaux.

Ce vaillant explorateur nous avait fait promettre, en quittant pour la dernière fois la France, de publier, s'il ne revenait point, les documents ethnographiques qu'il avait si laborieusement rassemblés. Nous ne faillirons point à cette tâche, et c'est à sa chère mémoire que nous dédions ces *décades*.

PREMIÈRE DÉCADE

I

UN INSIGNE DES PONTIFES AZTÈQUES

Parmi les documents hispano-mexicains du XVI^e^ siècle récemment rendus à la lumière, il n'en est point qui soit plus intéressant pour nos études que l'ouvrage anonyme retrouvé par Ramirez dans la bibliothèque du grand couvent des Franciscains de Mexico en septembre 1856, et édité dans cette capitale en 1878 par don José M. Vigil, avec les commentaires d'Orozco y Berra[1].

Le manuscrit qui le renferme contient, en effet, trente dessins d'un trait grossier, mais naïf et sincère, copiés sans aucun doute sur des œuvres indigènes, et particulièrement précieux pour nos recherches.

L'éditeur J. M. Vigil, s'est attaché à donner de ces figures une reproduction très exacte, et l'examen attentif des quinze planches dans lesquelles il a réuni deux par deux les dessins originaux, fournit un commentaire positif à plusieurs objets demeurés inexplicables dans les vitrines de nos collections.

Parmi les objets indéterminés jusqu'ici, dont ces dessins aztèques permettent de retrouver la destination et l'emploi, se placent au premier rang certaines pièces en pierre verte, polies et découpées, dont aucun ethnographe n'avait su expliquer l'usage. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro possède deux de ces pierres travaillées.

La première, longue de 182 millim., large de 31, épaisse

1) José M. Vigil. *Biblioteca Mexicana. Coleccion metodica de obras y documentos relativos a la historia, geografia, literatura, estadistica y legislacion de Mexico. Cronica Mexicana escrita por D. Hernando Alvarado Tezozomoc hacia el año de* MDXCVIII, *anotada por el Sr. Lic. D. Manuel Orozco y Berra, y precedida del codice Ramirez manuscrito del siglo* XVI *intitulado : Relacion del Origen de los Indios que habitan esta Nueva España segun sus historias y de un examen de ambas obras, al cual va anexo un estudio de cronologia mexicana por el mismos Sr. Orozco y Berra.* México, Ireneo Paz, 1878, 1 vol. in-8, XXX lam.

de 12, affecte à peu près la forme d'un fer de lance, découpé symétriquement sur les bords à diverses hauteur, et entamé en même temps sur les faces au niveau des deux systèmes d'échancrures les plus voisins de la pointe. Les deux cordons en relief ainsi déterminés, que dédouble l'un et l'autre une fine rainure, mesurent l'un 7 mm., l'autre 9. Le cordon supé-

Fig. 1. — Ornement terminal d'un bâton de pontife aztèque, en serpentine diallagique. (*Mus. d'Ethnog. Coll. Pinart*, n° 8087.)

rieur isole de la pointe qui forme un triangle isocèle de 43 mm. de hauteur, une surface quadrilatère, aux bords légèrement convexes, aux angles quelque peu arrondis, haute de 26 mm. que le cordon inférieur détache elle-même d'une surface semblable, mais double (57 mm. de haut.) que termine vers le bas une hampe longue de 40 mm. et large de 13.

La deuxième pièce de notre collection (fig. 1) ne diffère de la première que par sa taille qui ne dépasse point 89 mm., et par les proportions de ses différentes parties. Le triangle terminal est presque équilatéral, sa hauteur est de 14 mm.; les deux cordons qui coupent la pièce sont simples, épais l'un de 5 et l'autre de 6 mm.; la surface qu'ils délimitent est à peu près circulaire,

mesure 23 mm. dans son plus grand diamètre et se trouve percée d'un trou rond de 8 mm. de diamètre ; enfin la portion basilaire, irrégulièrement ovale, haute de 37 mm., perforée d'un trou en 8 de chiffre de 10 mm. de haut, 4,5 mm. et 3 mm. de large, se termine par une soie amincie, qui ne mesure que 11 mm. de longueur [1].

Or la planche XV du *Codex Ramirez* met en scène un objet très semblable à ceux que nous venons de décrire et de figurer. Ce curieux dessin, que nous reproduisons ci-dessous (fig. 2) a

Fig. 2. — Inauguration du canal de Coyohuacan, à Tenochtitlan, par le roi Ahuitzotl. (*Cod. Ramirez*, pl. xv.)

pour sujet l'inauguration du canal qui conduisait à Mexico les eaux de Coyohuacan. Le roi Ahuitzotl, qui fit exécuter ce grand travail, se voit à gauche de la figure, revêtu de ses ornements royaux, portant en tête la couronne, *copilli*, et chargé du *tilmatli*, sorte de manteau brodé noué sur l'épaule droite. A ses pieds les eaux s'échappent tumultueusement, pour se rendre à Tenochti-

1) Ces deux pièces portent, la première le n° 8086, la seconde le n° 8087 du catalogue du musée. Elles font l'une et l'autre partie de la collection Pinart.

tlan (Mexico) symbolisé à droite du dessin par ses armes parlantes, le nopal (*nochtli*) sur la pierre (*tetl*), plantées dans la lagune.

Au milieu du tableau, de l'autre côté du canal, le clergé mexicain, représenté par trois de ses dignitaires, procède à la bénédiction des eaux. Le prêtre de droite, le dernier du cortège sacré, est un prêtre de rang inférieur; ses cheveux longs et touffus, massés en bandeaux épais, sont reliés vers la nuque par des bandelettes de coton ou de cuir[1].

Le mot *tlillique* qui surmonte son profil indique qu'il est peint de noir, suivant le rituel ordinaire[2].

Il porte pour tout costume et pour tout ornement une ceinture ou *maxtli*, dont l'extrémité tombe jusque vers ses genoux et un gros collier de pierres rondes; sa fonction consiste à égorger une caille qui palpite entre ses mains[3]... *descabezando codornices.*

Un autre personnage sacré qui le devance représente l'orchestre religieux... *tañendo caracoles.* Ce musicien nu, comme le simple prêtre qu'il précède, porte le même collier et la même chevelure, mais sa tête est surmontée d'un triple éventail de papier et une sacoche à glands, que remplit sans doute le *copal*, lui pend sur le flanc gauche; il souffle dans un gros coquillage (*cuechtli*) qu'il tient de la main droite et dont on voit, du reste, assez mal les formes.

Par devant marche le *tlamacazqui*[4], il a la même coiffure que le joueur de conque, le même collier que ses deux acolytes; mais sa sacoche en forme de musette, est beaucoup plus volumineuse et le mot qui sert d'étiquette (*xochipaltic*) indique que le contenu est composé de la plante très odorante dont parle Sahagun sous le nom de *xochipatli*. Il est vêtu d'une mante dont les bords sont ornés des feuilles du *xoxocoyoltic*[5], et balance dans la main gauche

1) Cf. *Cod. Ramirez*, Ed. cit., p. 111, etc.

2) *Tlilli* veut dire noir. Cf. *Cod. Ramirez*, p. III. Sahagun, *pass.*

3) «... Yendo los sacerdotes à la orilla del caño, quemando incienso y otros tañendo caracoles y descabezando codornices echando la sangre por los bordes el caño, y lo demas dentro del agua. » (*Ed. cit.*, p. 72.)

4) Tezozomoc, *ed. cit.*, ch. LXXX, p. 561.

5) C'est du moins ainsi que je propose d'interpréter le mot qui sclit au bord de la mante de notre personnage. Le père Duran (IIe part., cap. II), à propos du topiltzin, dit : « una manta corada lo à manera de dalmatica, *con unas flocaduras verdes* por orla. »

l'encensoir en terre cuite... *quemando incienso;* encensoir à long manche (*tlemaitl*) dont la fumée s'élève en arrière et au-dessus de la gauche du roi étendue en signe de commandement dans la direction du canal.

A droite notre pontife s'appuie sur un bâton, insigne de sa dignité, dont l'extrémité reproduit presque exactement les contours des pierres travaillées dont il était question plus haut.

Cet insigne, terminé en pointe, est, en effet, alternativement élargi, puis rétréci, puis élargi encore, percé enfin, au niveau des deux dilatations, des trous d'inégale grandeur de notre seconde pierre (fig. 1). Je crois pouvoir conclure de l'identité de formes entre les pierres vertes et polies, découpées en pointes de lances, du musée du Trocadéro et l'extrémité du bâton du pontife de la planche XV du *Codex Ramirez*, que les insignes que j'ai décrits plus haut, taillés avec grand soin dans une serpentine diallagique, pierre dure et précieuse, doivent avoir servi d'ornements terminaux à deux bâtons de prêtres de haut rang, tels que ce tlamacazque qui, sur l'ordre d'Ahuitzotl, inaugurait à la tête de son clergé, vingt et un ans avant l'arrivée de Cortez, le canal de Coyohuacan[1].

1) Le dieu Totec, intimement associé à Quetzalcoatl dans la mythologie tolteque, est parfois représenté avec un bâton surmonté de l'insigne que je viens de décrire, mais la couleur rouge qui couvre à la fois et l'insigne et la hampe, semble indiquer que l'un et l'autre étaient d'un seul morceau, probablement taillés dans quelque bois dur, zapote ou autre.

II

LA PIPE DU KING'S MOUND D'ASHLAND

Les populations de l'Amérique du nord connaissaient presque toutes, au moment de la conquête, l'usage de la pipe, et les fouilles nombreuses, pratiquées depuis un siècle, ont fait découvrir par centaines, dans les anciens tombeaux des États-Unis, du Mexique, etc., des engins à fumer des formes les plus variées.

Squier essaya le premier en 1847[1] de montrer que ceux de ces instruments qu'il appelle primitifs (*primitive form of the implement*) et que leur gisement doit faire considérer comme contemporains de la construction des *mounds*, appartiennent à un type spécial désigné sous les noms de *flat curved base*[2]. Ce sont des pipes creusées dans leur base courbe et plate d'un très petit canal et qui se fumaient directement sans l'intermédiaire d'un tuyau.

Les couches superficielles des mêmes *mounds* ou tumulus au contraire, ajoutait Squier[3], recèlent des pipes à tuyau, plus ou moins *cuboïdes*. Le célèbre archéologue en a représenté le type en même temps qu'il faisait connaître les figures devenues classiques des *curved base pipes* exhumées dans ses fouilles, et aujourd'hui déposées au musée Blackmore à Salisbury (Angleterre)[4].

D'autres formes ont, depuis lors, trouvé leur place dans l'archéologie locale des États-Unis. On sait par exemple, aujour-

1) E.-G. Squier, *Observations on the aboriginal Monuments of the Mississipi Valley*. New-York, 1847, in-8, p. 61 — Cf. E.-G. Squier and E.-H. Davis, *Ancient Monuments of the Mississipi Valley*. (*Smithson. Contrib.*, vol., I, p 152, 224, etc., 1847.)

2) Le musée de l'*Academy of Natural Sciences* de Davenport, Iowa, ne contient pas moins de 57 pipes étiquetées sous ce nom et provenant des *Mounds* du haut Mississipi. (H. Phillips. *A brief Account of the more important Public Collections of American Archæology in the United States*. Philadelphia, 1883, br. in-8.)

3) Several other specimens, closely resembling the one last described, have been found at various points upon the surface, but none have been developed from the mounds. (Squier, *ibid.*, p. 66.)

4) Ch. Rau. *The Archæological Collection of the United States National Museum in charge of the Smithsonian Institution* Washington city. Smiths. instit., 1876, in-4. (*Smithson. Contrib. to Knowledge*, n° 287, p. 45-51.)

d'hui que les anciens Iroquois se servaient spécialement de pipes dont le fourneau taillé en pierre ou moulé en argile se rattachait au manche par une courbe en arc de cercle [1]; que les Onondagas, l'une de leurs tribus, fabriquèrent au XVII[e] siècle des pipes en terre rouge couvertes d'un glacis noir [2], etc.

Enfin les fouilles heureuses pratiquées en Californie [3] par les ethnographes américains et français, et en particulier par Schumacher, MM. Yarow et de Cessac ont fait connaître une autre pipe encore, de forme toute spéciale et que l'on désigne aux États-Unis sous le nom de tubulaire (*tubular pipes*). Cette variété, que nous voudrions décrire avec quelques détails, à l'occasion d'une découverte fort remarquable que vient de nous signaler le docteur Worthington, se présente généralement sous l'aspect d'un tube en pierre plus ou moins cylindrique dans sa partie la plus large et se transformant en un cône plus ou moins allongé. La surface externe est lisse et polie, quelquefois cannelée en travers, quelquefois aussi décorée d'un quadrillé plus ou moins profondément gravé et d'une régularité plus ou moins parfaite.

La surface interne a été obtenue par une double perforation qui a successivement attaqué les deux extrémités, de telle sorte qu'elle représente deux cônes tronqués qui se touchent par leurs sommets.

La figure 3 qui reproduit une pipe de stéatite exhumée par M. Léon de Cessac d'un tombeau de l'île Santa-Cruz, archipel Californien [4], donnera une idée fort exacte de l'aspect le plus habituel de ces engins.

Le tube, long de cent soixante-trois millim., a la forme d'un cylindre un peu aplati et légèrement rétréci à ses deux extrémités dont l'une est quelque peu plus large que l'autre. Le diamètre à l'extrémité antérieure varie entre trente et un et trente-deux

1) E.-G. Squier. *Smiths. Contrib.*, vol. II, p. 49, 71, 76, fig. 3, 7, 9, 11, etc.
2) Cf. W. M. Beauchamp, *Indian Pipes.* (*Americ Antiq.* vol. IV, p. 326-329, 1882.)
3) C.-C. Abbott. *Smoking-Pipes of stone* (*Report upon United States Geographical Surveys west of the one hundredth Meridian in charge of first Lieut. Geo. M. Wheeler.* Vol. VII. *Archæology.* Washington. Governm. Print. Off., 1879, in-4, p. 125-134, pl. VII-IX, fig. 43).
4) *Musée d'Ethnographie du Trocadéro*, n° 8805.

milim., à l'extrémité postérieure il n'en dépasse pas vingt-neuf. Le canal mesure en avant vingt-quatre à vingt-cinq millim., en arrière vingt à vingt et un. Cette dernière partie du canal est en partie oblitérée par une couche de bitume qui a servi à fixer l'em-

Fig. 3. — Pipe tubulaire de l'île S. Cruz. (*Musée d'Ethnogr.* n° 8805.)

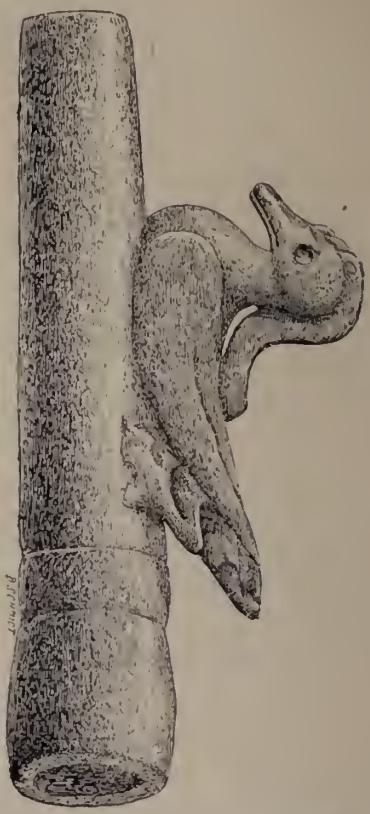


Fig. 4. — Pipe tubulaire du King's Mound d'Ashland, Kentucky. (*Moulage, Musée d'Ethn.* n° 7352.)

bouchure en os d'oiseau que d'autres pipes de même provenance montrent encore dans la même vitrine de notre Musée [1].

On trouve des pièces à peu près semblables représentées dans

1) N° 8802. — Le trou commencé à l'une des extrémités, a été continué à l'autre, ce qui a produit au point de rencontre des deux perforations un léger étranglement.

les planches 7 à 9 du tome VII du grand ouvrage du lieutenant Wheeler et qui proviennent des anciens cimetières indiens de *la Patera* et de *dos Pueblos*, dans le comté de Santa-Barbara[1]. D'autres instruments tout pareils se sont rencontrés dans presque toutes les îles voisines[2] et les Klamaths comme les Utes se servaient hier encore de pipes tubulaires presque identiques à celles des Californiens disparus.

L'usage de ces pipes tubulaires ne se limite point d'ailleurs au versant occidental des montagnes Rocheuses. A une époque indéterminée, mais antérieure aux premiers voyages des Blancs, les pipes tubulaires ont été usitées jusqu'aux rivages de l'Atlantique. Le musée Peabody possède, par exemple, un de ces instruments recueilli dans le Massachusetts; Schoolcraft, Squier et Davis[3], puis M. Andrews[4] en ont rencontré d'autres plus ou moins analogues dans les vallées du Mississipi et de l'Ohio. Le Dr Abbott les signale comme de beaucoup les plus usitées au Nouveau-Jersey, où les pipes ne sont point d'ailleurs communes[5]. Enfin la figure 22 ci-jointe montre un de ces instruments, d'ailleurs fort curieusement sculpté, récemment exhumé d'un *mound* du Kentucky.

Nous devons, nous l'avons déjà dit, la communication de cette remarquable pièce à M. le Dr L.-N. Worthington qui la conserve dans son cabinet et vient d'en offrir un moulage peint au musée du Trocadéro. Suivant les renseignements qu'il a bien voulu nous communiquer, elle provient d'un *Mound* ou tumulus du village d'Ashland, Boyd County, Kentucky, connu des habitants sous le nom de *King's Mound*, le *tumulus du Roi*. Elle gisait au

1) C.-C. Abbott. *loc., cit.*

2) M. Schumacher en a notamment recueilli à San-Clemente et Santa-Catalina.

3) H.-R. Schoolcraft. *Observations respecting the Grave Creek Mound in Western Virginia.* (*Transact. of the Americ. Ethnolog. Soc.*, vol. I, p. 406.) — Squier et Davis, *op. cit.* p., 224-227. — Schoolcraft a décrit les tubes de Grave Creek Mound, dont il a méconnu l'usage, sous ce titre : *Antique Tube or Syphon : Teleseopie Device.*

4) E.-B. Andrews. *Report of Explorations of Mounds in Southeastern Ohio.* (*Tenth Annual Report of the Trustees of the Peabody Museum of American Archæology and Ethnology*, vol. II, n° 1, p. 63 et 73. Cambridge, 1877.)

5) C.-C. Abbott. *Stone Age in New-Jersey.* Washington, Governm. Print. Off., 1877, in-8, p. 341-344 et fig. 179.

centre de ce monument, à un peu moins de quatre mètres au-dessous de la surface.

Ainsi que l'on peut s'en assurer fort aisément, en comparant les deux figures 3 et 4, la pipe du King's Mound se compose essentiellement d'un tube tout à fait semblable à celui de la pipe californienne.

Ce tube, légèrement aplati dans le sens de la figure qui le surmonte, offre une section ovalaire. Son diamètre mesure quarante deux millim. sur quarante-sept à l'extrémité antérieure, trente-trois millim. sur trente-cinq à l'extrémité postérieure; le canal qui le traverse, percé successivement par l'un et l'autre bout, a trente mill. sur trente et un en avant, vingt mill. sur vingt et un en arrière, vers l'extrémité buccale. La forme générale est régulièrement conique; un cordon en relief de deux centimètres de large se dessine sur la surface externe à quarante-cinq millim. de l'embouchure. Deux centimètres plus loin commence la statuette, prise à même dans la pierre, haute de quatre-vingt-dix millimètres, longue de cent trente-sept et qui représente un mâle d'aix (*aix sponsa*), fort ressemblant, la tête droite, la crête retombant gracieusement sur le dos, et les pattes reportées en arrière dans l'attitude de la nage[1].

Cette pipe d'Ashland a son pendant dans celle de Catawba River, Chester District, South Carolina, qui fait partie de la collection Van Cleve à Dayton (Ohio), et que Squier et Davis ont représentée dans leur célèbre ouvrage[2]. Cette pièce, nous disent les deux archéologues américains, est sculptée dans une stéatite compacte, de couleur sombre, et mesure dix pouces de long (254 mill.) sur deux pouces de large (50 mill.) à l'extrémité la plus large et un pouce un tiers (33 mill.) à l'extrémité la plus étroite. Le trou est proportionné au diamètre et atteint respectivement un pouce un dixième (28 mill.) et six dixièmes de pouce (15 mill.).

1) Ce bel oiseau est désigné aux États-Unis sous le nom d'*American Summer-Duck;* c'est l'*aix de la Caroline* qui habite tous les États-Unis. « On le trouve en hiver, dit Brehm, dans les Etats du Centre. Il n'émigre que des contrées d'où la rigueur de la saison le chasse et il demeure toute l'année dans les endroits où les eaux restent libres. » (Brehm, *La vie des animaux illustrée;* éd. franç. de Gerbe, *Oiseaux,* t. II, p. 764 et fig. 183.)

2) E.-G. Squier and E.-H. Davis, *Ancient Monuments,* etc., fig. 123, p. 225.

« Sur un des côtés, servant tout à la fois de manche et d'ornement, est sculptée en haut relief la figure d'une chouette, adhérente au tube par le dos. Cette sculpture est remarquablement hardie et animée ; elle représente l'oiseau les griffes contractées et tendues, la tête soulevée dans une attitude défensive. L'action est bien comprise, mais imparfaitement rendue par le sculpteur [1]. »

L'aix du King's Mound d'Ashland, le hibou de Catawba River, avaient probablement le caractère de *totems ;* c'étaient les emblèmes des chefs ou plutôt des *sorciers*, près des restes desquels on inhuma jadis les pipes qu'ils surmontent. Les pipes tubulaires sont, en effet, chez les Indiens du versant occidental qui en ont conservé l'usage jusqu'à ces derniers temps, des engins de sorcellerie et de médecine. Elles servent à souffler une fumée consacrée, dans certaines cérémonies religieuses, et le *medicine-man* sait, suivant les besoins, les transformer soit en tubes à ventouse, soit en porte-moxa.

C'est au premier de ces usages que l'un des personnages représentés sur le chambranle de droite du sanctuaire du soleil à Palenqué emploie la pipe qu'il supporte des deux mains dans une attitude hiératique. Vêtu d'une peau d'ocelot, et d'un court *maxtli*, coiffé d'un haut bonnet que surchargent des ornements bizarres, tête d'oiseau, plumes, feuillages, etc., le pontife souffle, en l'honneur du Dieu dont l'image est sculptée au fond de la chapelle une large bouffée de tabac, et la pipe dont il se sert pour produire ce nuage de fumée est une pipe tubulaire, en forme de cône allongé, mesurant vingt centimètres, striée dans sa longueur et cerclée de trois gros anneaux.

Ce n'est certes point la moins intéressante des comparaisons suggérées par les découvertes dont nous donnons le commentaire, que celle qui nous montre la pipe sacrée Palenquéenne analogue à celles de certains Mounds Builders ou des Californiens. Le Chiapas, si éloigné qu'il soit du Mississipi supérieur ou de la Haute-

1) Deux tubes de terre cuite figurés par M. Abbott dans le journal anglais *Nature* (Chas. C. Abbott. *American Indian Stone Tubes and Tobacco Pipes. Nature.* Vol. XIV, p. 154, june 15, 1876) montrent aussi des restes des statuettes qui les ont jadis surmontés.

Californie, ne marque pourtant point encore la limite méridionale de la distribution géographique des pipes tubulaires.

M. Posada Arango a signalé en effet parmi les débris les plus remarquables découverts dans l'état d'Antioquia (Colombie), un tube en tumbaga[1], qu'orneut des entrelacs délicatements ajourés. Il rapproche ce bel objet « de certaines pipes » en assurant pourtant, mais sans en donner aucune preuve, que les anciens Muizcas ne fumaient point[2]. Cette assertion de l'archéologue colombien est d'ailleurs démentie par les résultats de fouilles pratiquées dans l'état de Boyaca. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro possède, par exemple, trois pipes tubulaires de Tunja, dont deux intactes et une troisième fracturée, vers son extrémité la plus large. Les deux premières de ces pipes sont exactements coniques, le troisième a la forme d'un cylindre terminé par une courte embouchure en manière de cône. Voici leur description sommaire.

Le n° 2206 est en argile fort bien cuite, sa longueur est de neuf centimètres, sa largeur maxima atteint vingt-trois à vingt-quatre mill., mais l'orifice du tube dépasse à peine un centimètre. Cette pipe est ornée à son extrémité antérieure de trois anneaux en creux dont les intervalles, espacés de un centimètre, sont remplis par deux lignes de petites cavités ovalaires, étalées en travers, qui circonscrivent une bande de chevrons cantonnés eux-mêmes de petits points.

Le n° 2207 est en pierre très régulièrement conique, et son ornementation, placée également vers le bord antérieur, se compose de deux anneaux que séparent des lignes de gros points gravés en creux. La pièce mesure neuf centimètres.

Le n° 2217, fabriqué d'une argile mal cuite et peu résistante, porte dans sa portion cylindrique, immédiatement en avant du cône qui en forme l'extrémité buccale, des anneaux parallèles qui séparent des rangées de points ou de lignes obliques. La longueur maxima de ce qui reste de l'instrument, brisé, nous

1) La *tumbaga* est un alliage de cuivre et d'or à un titre très bas.
2) A. Posada-Arango, *Essai ethnographique sur les aborigènes de l'Etat d'Antioquia en Colombie.* (*Mém. Soc. d'Anthrop. de Paris*, 1875, 2e sér., t. I, p. 230.)

l'avons dit vers son extrémité antérieure, atteint un peu moins de huit centimètres.

Il existait au XVIII^e^ siècle sous le nom de *pamé* chez certaines tribus de la Guyane Hollandaise des pipes tout à fait analogues à celles du Condinamarca dont il vient d'être question. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro possède un de ces *pamé* recueilli par Stedmann[1]. Cette pipe, régulièrement conique, longue de quinze centimètres, large de seize millim. à son embouchure, est formée de deux valves égales taillées dans une racine et ajustées avec beaucoup de soin ; une spirale en tresse de coton relie les deux pièces, qu'une queue de saurien, rétractée sur le tout, maintient parfaitement adhérentes.

Nous ne connaissons point d'objets similaires rencontrés plus loin dans le Sud. Nous arrêterons, par conséquent, les comparaisons que la découverte d'Ahsland est venu nous suggérer. Qu'il nous soit permis toutefois en terminant ce petit mémoire, d'insister sur ce qu'offre de véritablement remarquable l'aire de dispersion de la *pipe tubulaire* dans les deux Amériques.

Ce n'est point assurément le hasard qui a placé entre les mains de tant de peuples disséminés sur d'immenses étendues *un engin aussi spécial*. Il n'est donc point interdit de supposer, sinon une communauté d'origine pour toutes les tribus qui ont employé ou emploient cet instrument (nous ne nous croyons point autorisés à aller jusque-là), du moins des relations assidues, établies entre ces divers groupes, à une époque antérieure aux migrations qui ont transporté dans les contrées où nous rencontrons leurs traces, les fondateurs de Tunja ou de Palenqué, les constructeurs des mounds du Mississipi et de l'Ohio, etc.

1) Cette pipe porte le n° 22 de la collection de Stedmann qui est tout entière au Trocadéro.

III

UNE TERRE-CUITE DES ANTILLES, DÉCOUVERTE SUR LES RIVES DU GOYABERO, HAUT ORÉNOQUE.

Crevaux raconte, dans le second chapitre de son voyage *à travers la Nouvelle-Grenade et le Venezuela*[1], qu'examinant, le 11 décembre 1881, par 3° 40′ lat., le contenu du sac d'un de ses pagayeurs, il y trouva, avec du tabac et quelques menus objets « une petite statuette en terre figurant assez bien une tête de singe avec une partie de son buste ».

« Maminaïmi ! » répondit l'Indien, interrogé à propos de la terre-cuite dont il était le possesseur.

Il avait trouvé cette statuette sur une plage voisine fréquentée par les « Maminaïmis ». « Les Maminaïmis, ajoute Crevaux, sont les *diables d'eau*. Ils ont la taille d'un petit enfant et le type de la race nègre. Ils vivent le jour au fond de l'eau ; la nuit, ils se promènent, poussant des cris de jeunes enfants. Nos Indiens les ont entendus et en ont éprouvé une belle peur. Tous les Indiens Piapocos croient aux Maminaïmis [2]. »

Acquise par Crevaux de l'Indien qui l'avait découverte, la terre-cuite du Goyabero, fabriquée par un *diable de l'eau*, est maintenant au Musée d'Ethnographie sous le n° 5037.

L'étude que nous venons d'en faire justifie tout l'intérêt que le regretté voyageur attachait à sa possession.

Décrivons d'abord la pièce. Ce n'est point une statuette, comme Crevaux l'avait pensé, mais bien une applique en haut relief, haute de deux centimètres et demi, large de près de quatre, qui décorait jadis le bord d'une assiette en terre cuite. Une tête de singe assez fidèlement reproduite dans ses caractères essentiels, surmonte une portion de buste grossièrement modelée ; les membres

1) J. Crevaux. *A travers la Nouvelle-Grenade et le Venezuela*. (*Voyages dans l'Amérique du Sud.*) Paris, Hachette, 1883, in-4, p. 525.

2) C'est aussi aux Maminaïmis que les Piapocos attribuent les dessins gravés des rochers de Couïari (Id , *ibid.*, p. 529.)

supérieurs contournés en arc de cercle et séparés du tronc par un trou assez large, de manière à former deux petites anses en arrière et sur les côtés de la tête, sont terminés par des mains à peine indiquées, où trois rainures dessinent vaguement les doigts de l'animal. La face a la forme d'un triangle équilatéral dont les angles seraient émoussés; les yeux sont formés de deux petites pastilles appliquées sur la pièce et percées d'un trou au centre; le nez à peine ébauché est perforé de deux trous, aussi largement espacés qu'il convient à un singe du type catarrhinien; enfin, la bouche entr'ouverte est fort largement fendue. Au-dessous du col que le Piapoco, possesseur de cette relique des anciens jours, avait entouré d'une ficelle tournée un grand nombre de fois, commence le bord de l'assiette auquel s'attachent les pattes du petit animal, et dont il n'existe du reste qu'un fragment de 12 mill. de haut sur 38 mill. de large. La cassure, ancienne et peut-être régularisée, après la trouvaille de l'objet, par son propriétaire indien, montre une terre d'un gris noirâtre, bien cuite, homogène et résistante; la surface en est rougeâtre, tachée de noir par places et presque partout brillante.

On trouve des pièces analogues à celle que je viens de faire connaître dans quelques anciennes stations de Haïti et de Porto-Rico [1]. On en a publié d'autres trouvées à l'île aux Crabes (Crab Island) [2], à l'est de cette dernière terre. Les Petites Antilles en ont aussi fourni quelques exemples, mais on n'en a jamais découvert à l'ouest des Andes. Les terres-cuites, aujourd'hui bien connues, du Cundinamarca, n'offrent aucun trait commun avec celle du Goyabero, et nous nous trouvons forcément amenés à admettre l'origine antillienne de la pièce recueillie par le regretté Crevaux.

1) Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro possède notamment plusieurs poignées ou anses d'assiettes en terre cuite, recueillies par MM. Salet et Alph. Pinart dans ces deux îles. L'une de ces pièces, plus grande, mieux exécutée et moins incomplète que celle du Goyabero, en reproduit presque exactement le type.

2) *Verhandl. der Berliner Gesellsch. für Anthrop.* Jahrg. 1872, s. 44-46. taf. IV. — Cf. Otis T. Mason, *The Latimer Collection of Antiquities from Porto-Rico in the National Museum at Washington.* (*Smithson Rep. for.* 1876.) — Etc.

Il est vrai que les Aturies du saut de l'Orénoque enfermaient leurs morts dans de grandes urnes ovoïdes, dont les couvercles étaient surmontés d'une figure de singe, marchant à quatre pattes, et que les Vichadas actuels exécutent des vases assez semblables à ceux des anciens Aturies [1]. Mais on ne saurait comparer les ébauches informes de ces céramistes primitifs à la statuette relativement soignée du pays des Piapocos, dont il nous faut dès lors aller jusqu'à la mer chercher le point de départ.

Fig. 5 et 6. La terre cuite du Goyabero, vue de face et de profil. (*Mus. d'Ethn., Coll. Crevaux*, n° 5037.)

L'Orénoque se montre, par suite, comme une grande route commerciale par laquelle les poteries des îles pouvaient pénétrer aussi loin que Crevaux en a constaté la présence.

Le fait ethnographique dont nous devons la connaissance à ce regretté confrère est donc en tout semblable à ceux que l'on a depuis longtemps constatés sur le Maroni. Les Galibis de l'embouchure de ce fleuve échangent, en effet, les poteries variées qu'ils exécutent, non sans une véritable adresse, contre les rames, les bancs, les vases et autres objets, plus ou moins bien sculptés en calebasse ou en bois, que leur livrent les Nègres marrons, Bonis, Polygoudoux, etc. [2]. L'existence de relations commerciales anciennes entre les habitants des rivages de la mer des Antilles et ceux des hautes vallées de Colombie repose d'ailleurs sur d'autres observations que sur celle dont il vient d'être question. C'est évidemment à ces transactions commerciales qu'il faut attribuer la présence plusieurs fois constatée sur le haut Orénoque

1) Mus. d'Ethnogr. — Cf. Crevaux. *Ed. cit.*, p. 561-563.

2) M. Fournereau a recueilli, dans son voyage à Cotica, les renseignements les plus précis sur ce genre de transactions.

de coquilles originaires des embouchures du fleuve et que les Indiens utilisent pour en confectionner des trompes.

C'est à l'aide de ces transactions seules, suivant cette fois une voie sensiblement différente, que l'on peut expliquer l'existence, chez les Maquiritaris de la rivière Cunucunucuma, d'objets introduits, par l'Essequibo, de Demerara.

Certains Indiens du bassin de l'Orénoque sont d'ailleurs, on le sait depuis longtemps, des commerçants fort actifs. Roulin a fait connaître, dans une communication très intéressante à l'Académie des sciences en 1865, des faits extrêmement curieux se rapportant au négoce de ces Indiens.

« En 1823, dit le savant ethnographe, nous nous trouvions, M. Bonssingault et moi, dans le village de San-Martin de los Llanos, nous préparant à descendre la rivière du Meta que nous devions explorer jusqu'à son entrée dans l'Orénoque. Les habitants de ce village appartenaient aux trois nations Tamas, Omoas et Careguajes; on y avait vu à plusieurs reprises quelques familles de Camoniguas. Voici les renseignements qu'on me donna sur ces derniers Indiens. Ce sont de grands voyageurs et de grands trafiquants. Non seulement ils apportent du curare qu'ils fabriquent eux-mêmes, mais encore ils vont chercher dans les Andaquies de la cire blanche ; ils s'avancent jusqu'aux Missions portugaises, d'où ils tirent des haches, des *machètes* et des fers de lance [1].

« Quelques semaines plus tard, continue Roulin, dans le village de Giramena, situé sur le bord du Meta, j'eus quelques détails sur d'autres Indiens commerçants, différents des Camonignas. Dans toutes les maisons du village, j'avais vu des râpes pour le manioc, formées par une planche dans laquelle étaient implantés de petits fragments de silex qui en formaient les dents.

« Je m'informai d'où provenaient ces pierres; car il n'y en avait

1) M. Nicolas Sáens, parlant du commerce dans le bassin de l'Orénoque, attribue aussi un rôle actif aux Camunigas « Con las tribus vicinas, los Camunigas sobretodo, negocian algo : reciben curare en cambio de parte de lo que les dan los blancos. » (Nicolas Sáens. *Memoria sobre algunas tribus del Territorio de San Martin en los Estados Unidos de Colombia. — Zeitschr. für Ethnologie, Iahrg.* 1876, s. 341.)

pas de semblables dans tout le pays. On me dit qu'elles venaient de fort loin, mais qu'on n'en recevait plus depuis quelques années ; d'ailleurs mes questions semblèrent causer un certain embarras dont je compris plus tard la cause, en interrogeant un métis qu'on m'avait donné pour guide et qui connaissait bien les gens de Giramena.

« De temps immémorial ces hommes voyaient arriver chez eux, tous les ans vers la même époque, quelques vingt ou trente Indiens, qui apportaient aussi leur curare, mais dont l'arrivée était surtout désirée à cause des pierres à feu qu'on ne recevait que par eux.

« Malgré le besoin qu'on avait de ces pierres, et par une de ces déterminations soudaines tout à fait inexplicables, si communes parmi les Indiens, tous les voyageurs furent massacrés dans une même nuit, et depuis on n'en avait plus vu reparaître [1]. »

1) V. Roulin. (*Compt. Rend. Acad. Sc.*, t. LXI, p. 311. 21 août 1865.)

IV

LE TOMBEAU DE LOS TRES MOLINOS, PRÈS GUANO (ÉQUATEUR).

Une curieuse trouvaille du baron Gabriel de Günzbourg permet de suivre bien plus loin vers le sud-ouest la trace de ces anciens peuples civilisés des Antilles.

Dans un tombeau, probablement Puruha, fouillé à Los Tres Molinos, près Guano, par le distingué voyageur dont nous venons d'écrire le nom, se sont rencontrées, attachées à deux espèces de *torques* de cuivre qui faisaient le tour du cou du mort, une hachette de ce même métal reproduisant, aminci et simplifié, le type bien connu des anciennes armes de l'Equateur et une hachette de pierre *exactement semblable à celles de la Guadeloupe* et dont l'origine *antillienne* (qu'on nous permette cette expression) est absolument hors de doute. La planche ci-jointe (pl. I) représente l'ensemble de la découverte de Los Tres Molinos. La hachette de cuivre, que l'on voit à gauche de la figure, mesure 110 millim. de hauteur, 117 de largeur et 3 ou 4 d'épaisseur; la hachette de pierre, suspendue au torques de droite, est haute de 85 millim., large de 90, épaisse de 17 à 18.

Cette dernière pièce, biconvexe, terminée par un large tranchant demi-circulaire, présente, comme toutes les pièces similaires des Petites-Antilles, une tête mousse et arrondie et, comme quelques-unes de ces pièces, un trou largement percé à son niveau le plus étroit[1].

Nous ne connaissons aucune autre arme de ce type découverte dans l'Équateur, et nous sommes amenés à la considérer comme tout à fait étrangère au pays et importée anciennement des Antilles à Guano à la suite d'événements demeurés inconnus. Est-ce une dépouille opime enlevée sur un champ de bataille par celui dont elle ornait le col à quelque agresseur antillien? ou bien des

1) Quatre des haches des Petites Antilles, dont M. Guesde nous a transmis les dessins empruntés à sa belle collection, montrent cette perforation.

relations commerciales avaient-elles introduit dans l'Équateur la hache en pierre polie de Tres Molinos, comme elles avaient porté en Colombie la terre-cuite du Goyabero? Cette seconde hypothèse ne nous paraît guère plausible. Quel but aurait eu en effet l'importation, par une voie à la fois longue et difficile, de haches en pierre polie, d'un travail d'ailleurs fort médiocre, chez un peuple qui fabriquait en abondance de robustes haches de cuivre?

La hache de Los Tres Molinos rappellerait plutôt à nos yeux quelque lutte entre les peuples relativement civilisés de l'Équateur et ceux bien plus sauvages des Antilles ou des côtes voisines. Ce serait la première preuve, recueillie par l'archéologie, de ces relations maintes fois entrevues, mais non point encore matériellement établies, entre des tribus que séparent sur la carte plus de dix degrés en latitude et en longitude, mais que rapprochaient autrefois le besoin de déplacement et la faculté d'expansion qui caractérisent tout spécialement les anciennes populations du nord de l'Amérique Méridionale[1].

1) La tombe de Los Tres Molinos, fouillée par M. de Günzbourg, offre d'autres particularités intéressantes. Le vase à face humaine, placé à côté du mort et qu'on voit en haut et à gauche de notre planche, est remarquable par les ornements que présente la lèvre inférieure, et dont Crevaux (p. 570) a retrouvé l'usage chez quelques vieilles femmes de la tribu des Yarouros de l'Orénoque. Ce sont cinq épingles également espacées, qui hérissent le tiers médian de cette lèvre, chez les Yarouros actuels comme chez la vieille figurine de Guano.

Les pièces du collier sont, ainsi que l'a déjà fait observer notre collaborateur M. A. T. de Rochebrune, des rondelles de *spondylus limbatus*. (*Rev. d'Ethnogr.*, t. II, p. 315, 1883.)

Quant au crâne, il est dolichocéphale et rappelle tout à fait ceux des Andes péruviennes qu'a récemment décrits M. de Quatrefages dans son mémoire sur le crâne de Lagoa Santa. (A. de Quatrefages. *L'homme fossile de Lagoa Santa en Brésil et ses descendants actuels.* (*Congrès anthrop. de Moscou*, 1879. Moskva Lavroff, 1881, br. in-4.)

V

UN CABALLITO PÉRUVIEN

La plupart des voyageurs qui ont visité la côte du Pérou septentrional, ont parlé du *caballito* employé journellement par les mariniers péruviens. Cet engin de navigation, dont la simplicité bizarre frappe si vivement l'attention des étrangers, n'est autre chose que l'assemblage de paquets de roseaux attachés ensemble à la façon de nos gerbes de blé et qui forment, par leur liaison, une sorte de radeau conique et relevé en avant, mesurant de dix-huit à vingt-cinq pieds de longueur, sur une largeur assez variable.

Squier[1] qui a vu de ces *caballitos* dans la rade de Huanchaco, nous les représente comme généralement formés de deux bottes de roseaux, sur lesquelles le *marinero* s'assied les jambes écartées, ou s'équilibre debout au centre de la masse flottante, en la faisant avancer à l'aide d'une rame à double palette.

Les *caballitos* sont quelquefois composés de trois bottes liées côte à côte; la plus grosse botte est placée au centre et le conducteur s'y tient comme à cheval, ce qui a valu au radeau le nom sous lequel il est aujourd'hui désigné[2].

Un grand caballito peut porter plusieurs personnes ou deux à trois balles de marchandises; c'est, en bien des endroits, le seul moyen de communication entre les navires et la côte, c'était probablement le seul bateau connu des anciens Chimus, qui ont assez souvent représenté, dans leur curieuses céramiques, ce procédé tout primitif de navigation.

Les Yuncas et les Quechuas de la période incasique employaient simultanément le *caballito* que nous venons de décrire, le radeau de calebasses et la *balsa* qui supplante d'ailleurs le *caballito*, dès qu'on remonte un peu la côte dans la direction

1) E.-G. Squier. *Peru, Incidents of Travel and Exploration in the Land of the Incas*. New-York, 1877, in-8, p. 109.
2) *Caballito* signifie *petit cheval; balsa*, en espagnol, signifie *radeau*.

du Nord [1] ou qu'on descend, au contraire, vers le Sud-Est, en gagnant le littoral bolivien [2].

Garcilasso de la Vega a vu les deux modes de locomotion en usage; il a même raconté d'une manière très animée certaine navigation faite dans son enfance sur un *caballito*, et qui lui avait laissé des impressions extrêmement vives.

Après avoir parlé des *radeaux* péruviens en des termes presque identiques à ceux dont se servait Zarate dans le texte que nous venons de reproduire, Garcilasso décrit de la manière suivante un véhicule aquatique, qui n'est autre que le *caballito* de nos jours.

« Outre ces radeaux, dit le savant historiographe indigène, ils se servent au lieu de barques d'vne autre inuention fort plaisante. Car ils prennent vn faisseau de jonc de la grosseur d'vn bœuf, qu'ils attachent le plus fort qu'ils peuvent, et le façonnent de telle sorte, que depuis le milieu jusques au bout il est fait en pointe, comme si c'estoit la proue d'vne barque, afin de mieux coupper l'eau: par mesme moyen il va toujours élargissant des deux tiers en arrière, et le dessus en est plat, où ils mettent telle charge qu'ils veulent. Pour gouuerner vne de ces barques il ne

1) Zarate, décrivant la navigation des insulaires de Puna, s'exprime ainsi : « Ils avoient quantité de barques plates sur lesquelles ils naviguoient, ces barques sont faites de longues planches d'un bois léger attachées sur deux autres planches qui les traversent par-dessous : elles sont toujours en nombre impair, ordinairement cinq, quelquefois sept ou neuf; celle du milieu, sur laquelle est assis celui qui rame et conduit la barque, est plus longue que les autres, et elles vont aussi en diminuant de longueur à proportion, en sorte que tout le batiment va en pointe par les deux bouts, à peu près comme les doigts de la main quand ils sont étendus : ils y font aussi une espèce de couverture pour ne se pas mouiller. Il y a de ces barques qui peuvent porter cinquante hommes et trois chevaux, elles vont à la voile et à la rame, car les Indiens sont grands rameurs et font experts en cela. » (*Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, traduite de l'espagnol d'Augustin de Zarate, par S. D. C. Paris, 1716, in-12, ch. vi, p. 23-24). Jorge Juan et Antonio de Ulloa ont décrit et figuré dans leur relation des *balzas* ou *jangadas* de Goyaquil, toutes semblables à celles de Puna.(*Relacion Historica del viage a la America Meridional hecho de orden de S. Mag...* por Don Jorge Juan... y don Antonio de Ulloa... Madrid, 1748, in-4, t. I, p. 261-264. lam XI.) Le *pucro* du Darien est le même bâtiment que la *jangada* de l'Equateur.

2) A la côte de Bolivie la *balza* est une pirogue double faite en peau de phoque soufflée aux extrémités symétriquement relevées, et couverte d'un plancher léger. (Cf. A. d'Orbigny. *Atlas Historique. Coutumes et Usages* pl. 9 : *balza ou bateau de peau de phoque soufflée, à Cobija, Bolivia.*) La *balza* du lac Titicaca (*Ibid.*, pl. 8), est une grande barque de joncs, qui marche à la voile.

faut qu'vn seul Indien, qui pour cet effet se met au bout de la pouppe, où les bras et les cuisses lui seruent d'aviron, se laissant porter au fil de l'eau ; il est vrai que si la riuière est impétueuse il aborde cent ou deux cents pas plus bas que le lieu d'où il est parti. Quand ils passent quelqu'vn ils le font coucher tout son long sur le batteau, ayant la tête appuyée sur le battelier, qui lui recommande surtout de se tenir ferme aux cordes de la barque, sans leuer la tête, ny ouurir les yeux pour regarder aucune chose. Je me souuiens d'avoir autrefois passé de même vne impétueuse riuière (aussi tels batteaux ne vont ordinairement que sur vne eau dont le courant est fort grand) où pour l'extrême soing que se donnoit le battelier, de m'empêcher de bauxer la teste et d'ouurir les yeux, il me prit enuie de faire l'vn et l'autre, car étant fort jeune je me vy saisy d'vne si grande appréhension qu'il me sembloit à tout coup que la terre s'enlevoit ou que le Ciel tomboit. Comme je voulus donc voir s'il n'y auoit point là d'enchantement ou si je n'estois point en vn nouveau monde; lorsque je jugeai à peu près que nous estions au milieu de la riuière, je levay la teste pour regarder l'eau, et alors il me sembla véritablement que nous tombions du haut des nuës; ce qui procédoit sans doute de ce que la teste me tournoit à cause du grand courant de la riuière, qui emportoit le batteau avec une impétuosité du tout estrange, tellement que la peur qui me saisit plus qu'auparavant me fit de rechef fermer les yeux, et confesser que le battelier avoit raison de recommander à ceux qui passoient de s'empescher de les ouvrir [1]. »

Les Chimus, nous l'avons déjà dit, pratiquaient particulièrement l'usage du *caballito*, qu'ils ont assez fréquemment figuré dans leur céramique.

Squier a trouvé dans ses fouilles de Huanchaco un vase représentant grossièrement un *caballito* monté par un pêcheur assis qu'accompagnent deux enfants, et dans le beau volume que j'ai déjà cité, il en publie un autre où se voit à l'avant un marinier

1) Garcilasso de la Vega. *Le Commentaire royal, ou l'histoire des Yncas Roys du Peru*, liv. III, ch. xvi, traduit par I. Beaudoin. Paris, 1633, in-4, t. I, p. 361-363.

qui rame, tandis qu'un voyageur s'équilibre de son mieux à l'extrémité postérieure.

Le musée d'Ethnographie du Trocadéro vient de recevoir de M. Drouillon, agent consulaire de France à Truxillo, un autre *caballito*, bien plus parfait, et qui reproduit avec des détails d'une trivialité toute péruvienne quelque traversée analogue à celle dont Garcilasso nous a fait connaître les terreurs. Sur l'avant hautement relevé, se tient, comme à cheval, le batelier muni d'une

Fig. 7. Vase en forme de *Caballito*.
(*Mus. d'Ethnogr. Collect. Drouillon*, n° 7013.)

sorte de rame en forme de planchette; il redresse la tête, pour parer au danger de la navigation, tandis que, péniblement accroupi à l'arrière du radeau, le pauvre passager, la tête tendue en avant, les bras rejetés en arrière, s'efforce vainement de lutter contre une folle terreur que l'artiste a d'ailleurs exprimée par la mise en scène d'un phénomène physiologique très exactement observé, mais fort malaisé à décrire. Ce passager, que la peur rend, tout à la fois, ridicule et malpropre et qui se cramponne d'une façon si comique à son *caballito*, c'est un autre Garcilasso, malade de terreur sur son radeau de joncs; il s'est déjà dit, sans doute, comme l'historien des Incas, qu'il a vraiment bien eu tort de lever la tête pour regarder l'eau.

VI

LE TZOMPANTLI

Les horribles sacrifices qui entraient pour une si large part dans les rites religieux des Aztèques avaient pour épisode final l'exposition des têtes des malheureuses victimes, qui s'accumulaient en divers endroits des temples, spécialement destinés à les recevoir.

Tantôt les crânes étaient alignés au-dessus des édicules supérieurs des *téocallis* [1], tantôt on les plantait au sommet de poteaux érigés à dessein [2], tantôt enfin on les fixait à des barres transversales, adaptées à des madriers verticaux et formant un ensemble désigné sous le nom de *tzompantli* [3].

Il y avait dans le grand temple de Mexico plusieurs édifices de ce type. Le premier s'appelait *Mixcoapan tzompantli*. « C'était là, nous dit Sahagun[4], qu'on conservait les têtes des victimes sacrifiées au dieu Mixcoatl. On se servait pour cela de madriers plantés dans le sol et s'élevant à la hauteur de deux *estados* [5] ; ils étaient percés de distance en distance, donnant ainsi passage à des barres transversales, au nombre de sept ou huit, de la grosseur d'un bois de lance ou un peu plus. C'était à ces barres que l'on fixait les têtes, en tournant leurs faces dans la direction du midi. » Torquemada trace une description plus longue mais moins claire de ce même *tzompantli* [6]. On y voit entre autres choses que les

1) Ce décor de crânes humains était devenu si habituel, que dans certains temples il formait partie intégrante du monument, couronné alors par une rangée de têtes modelées en terre cuite.

2) C'était le cas, en particulier, pour la tête du jeune homme sacrifié sous le nom de Tezcatlipoca, au mois de Tezcatl de chaque année (Fr. B. de Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, trad. fr. par D. Jourdanet et R. Siméon, Paris, 1880, in-8, p. 62, etc., liv. II, ch. v et xxiv.)

3) De *tzom*, sommet, tête et *pantli*, pieu.

4) Sahagun, *ed. cit.* p. 173.

5) L'*estado* est la taille moyenne d'un homme.

6) Fr. Juan de Torquemada, *Segunda parte de los veinte y un libros Rituales y Monarquia Indiana*. libr. VIII, ch. xij, 2e édit. Madrid, 1723, in-folio. T. II, p. 147.

perches étaient alternativement plus hautes et plus basses ; que les crânes étaient enfilés *par les tempes,* après avoir été dépouillés de leurs parties molles [1] ; qu'il y en avait des files de cinq cents, de mille et plus ; que lorsque par vétusté quelqu'un

Fig. 8. Hiéroglyphe de Tzompanco, d'après le manuscrit Aubin (p. 18).

de ces trophées tombait de sa perche, on le remplaçait par un autre; enfin que les Mexicains, en déposant dans leurs temples ces sortes d'ornements, avaient pour objet de témoigner tout à la fois de leur valeur et de leur piété envers les dieux.

Un deuxième tzompantli dont parle Torquemada existait dans le Quauhxicalco [2]. C'était « comme un ossuaire particulier » que hantait parfois à des heures indues le dieu Titlacahua, sonnant de la trompe. Le prêtre consacré au service de ce lieu sacré, que l'on nommait Yopoch, entrait alors dans la *Casa de Calaveras*, et y présentait l'encens à la divinité.

Un troisième Tzompantli, que Sahagun décrit en quelques lignes bien précises « consistait en trois ou quatre madriers plantés dans le sol et traversés par des barres, comme bois de lances, auxquels étaient fixées les têtes de ceux qu'on tuait. » C'était le *Tzompantli* proprement dit [3].

1) Les têtes des seigneurs et des capitaines de marque étaient écorchées avec leurs cheveux et leurs barbes, puis desséchées et réduites à tel point qu'on les aurait prises sans la barbe pour des têtes d'enfants, etc. C'était donc quelque chose d'analogue aux *chanchas* des Jivaros actuels de l'Équateur.

2) Torquemada, libr. VIII, ch. xiij, *ed. cit*, t. II, p. 149.

3) *Trad. cit.*, p. 175. — Cf. Torquemada, *ed. cit.*, t. II, p. 149-150.

On en pouvait voir un quatrième où l'on conservait les têtes des captifs, mis à mort en l'honneur des dieux Omacame ou Omacatzitzin [1].

Un cinquième, le *uei Tzompantli* [2], placé devant le temple principal, « servait à recevoir les têtes des captifs que l'on sacrifiait en l'honneur de ce temple, chaque année, à propos de la fête de *Panquetzalitzli* [3] ».

C'est ce *uei Tzompantli* qu'a décrit Andrès de Tapia dans les termes suivants : « Il y avait, enfoncées en face de cette tour [4], soixante ou soixante-dix poutres, éloignées de la tour d'une portée d'arbalète, posées sur un grand théâtre fait de chaux et de pierre, et sur les gradins d'icelui beaucoup de têtes de mort fixées avec de la chaux et les dents tournées en dehors, autant que l'on pouvait voir, et les poutres séparées l'une de l'autre d'un peu moins d'une vare de mesure (84 centimètres) et depuis le haut de ces poutres jusqu'en bas étaient disposés des bâtons, autant qu'il en pouvait tenir, et dans chaque bâton cinq têtes de mort étaient enfilées par les tempes. Celui qui décrit ceci et un certain Gonzalo de Umbria ont compté les bâtons qu'il y avait et multipliant par cinq têtes chaque bâton de ceux qui étaient entre poutre et poutre, comme je l'ai dit, nous trouvâmes qu'il y avait cent trente-six mille têtes [5]. »

Un sixième appareil, le *yopico Tzompantli*, servait à ranger les têtes de ceux qui étaient sacrifiés dans la fête de *Tlacaxipenaliztli*. « Il n'y avait pas plus de trois ou quatre têtes dans chaque rangée, » dit Torquemada [6]. Enfin un septième tzompantli, de même construction « était destiné à recevoir les têtes de ceux que l'on tuait à la fête d'*Yacatecuhtli*, dieu des marchands. »

1) *Trad. cit.*, p. 177. — Ce sacrifice se faisait tous les deux cent deux jours (Sahagun) durant trois jours et comprenait deux cents victimes et plus (Torquemada). *Ed. cit.*, t. II, p. 151.)
2) *uei* veut dire grand.
3) Sahagun, *trad. cit.*, p. 178.
4) Le *téocalli* du grand temple.
5) *Relacion hecha por el senor Andrès de Tapia sobre la conquista de Mexico.* (*Coleccion de documentos para la historia de Mexico*, publ. par J. G. Icazbalceta, t. II, p. 583, Mexico, 1866, in-8.)
6) *Ed. cit.*, t. II, p. 153. — Sahagun, *trad. cit.*, p. 179.

On se fera une idée assez exacte de l'aspect de ces sombres édifices en examinant la figure que nous reproduisons ci-dessus, d'après un manuscrit de la collection Aubin.

L'auteur de ce manuscrit, qui est un rapide résumé chronologique de l'histoire des Aztèques [1], ayant à représenter le nom de *Tzompanco*, l'une des stations occupées par ce peuple dans le cours de ses migrations vers Tenochtitlan-Mexico, a dessiné une travée de *Tzompantli* avec un crâne mis en place. On voit fort nettement sur cette curieuse figure deux montants verticaux, percés l'un et l'autre de trois trous à des distances égales et que traversent trois barres dont la médiane porte un crâne humain privé de son maxillaire inférieur.

Tzompanco, que les familles mexicaines ont habité à deux reprises pendant quatre et cinq ans avant de gagner, les unes Xaltocan [2] et les autres Apazco [3], devait son nom, suivant la tradition, à un sacrifice humain qui s'était accompli dans cette localité.

Les Mexicains pratiquaient dès lors dans leur petite tribu les rites sanguinaires, qui ont voué plus tard leur nation, devenue puissante, à l'exécration des peuples du voisinage [4]. Un Chichimèque, pris dans un combat, avait été sacrifié à Huitzilopochtli,

1) Ce manuscrit, que les historiens modernes de Mexico désignent sous le nom de *peinture Aubin*, du nom de son propriétaire, a fait autrefois partie de la collection de Botturini (VIII, 14) qui l'a décrit en ces termes : « Histoire de la nation mexicaine partie en figures et caractères, partie en prose nahuatl, écrite par un anonyme en 1576, et continuée de la même manière par d'autres auteurs indiens jusqu'en 1608... » Le texte mexicain, ajoute M. Aubin, est l'explication des figures ; je possède l'original et la copie de Gama, qui cite quelquefois cet ouvrage suffisant à lui seul pour donner la clef de l'écriture et de l'iconographie mexicaine. » M. Aubin l'a fait lithographier et de rares exemplaires de cette reproduction existent dans quelques bibliothèques spéciales.

2) Tzompanco et Xaltocan sont deux lagunes au nord de celle de Tezcoco, où devait se fonder plus tard Tenochtitlan (Mexico).

3) *Cuadro historico geroglifico de la peregrinacion de las tribus Aztécas que poblaron el valle de Mexico, acompañado de algunas explicaciones para su inteligencia* por D. José Fernando Ramirez (*Atlas geografico, estadistico e historico de la Republica Mexicana*, formado por Antonio Garcia y Cubas, Mexico 1858, in-fol, lam. 32, 33.)

4) Les cérémonies que les Mexicains faisaient en l'honneur de Uitzilopochtli, dit Sahagun, furent copiées de celles dont l'usage avait prévalu dans la sierra même de Coatepec, c'est-à-dire dans le pays où, suivant la légende, était né ce personnage divinisé, bien longtemps avant que les émigrants arrivassent à Tzompanco (Cf. Sahagun, liv. III, ch. 1, trad. fr. p. 203). On voit d'ailleurs, sur l'une des peintures représentant les migrations (Garcia y Cubas, lam. 33), un sacrifice humain s'accomplir presque au départ de Hueycolhuacan.

et sa tête, posée sur un pieu, avait inauguré le premier *tzompantli*[1].

Tzompanco en a tiré son nom, qui signifie : *dans le tzompantli*[2]. L'écrivain indigène de 1576 représente le vocable par la figure simplifiée de l'édifice décrit par Tapia, Sahagun et Torquemada, en associant toutefois au signe *figuratif* deux signes phonétiques. La tête (*tzom*, tête, sommet) est, en effet, surmontée, dans la peinture, du drapeau (*pamitl*), et la lecture de l'hiéroglyphe donne les syllabes *tzom*, *pan*, le suffixe *co* n'étant pas habituellement exprimé.

Tzompanco figurait déjà dans d'autres recueils de peintures indigènes ; dans la *mappe* d'Ixtlilxochitl, par exemple[3] et dans celle de Botturini, l'une et l'autre publiées par Ramirez dans l'atlas de Garcia y Cubas[4] ; dans la *Cordillera de Tributos* de Lorenzana ; dans la *Raccolta* de Mendoza, dans une des planches de Clavigero, etc. Mais aucune de ces figures ne pouvait donner une

1) « Vn Chichimeca que auia tomada en vna guera lo sacrifico à Uchilogos, dios de los Mexicanos, y la cabeza desto pusieron en vn palo, y por esto se llamaua este pueblo Zumpango, que quiere dezir palo do espeta cabeças de ombres. » (Fr. Bernardino de S. Francisco, *Historia de los Mexicanos por sus pinturas*, cap. xi (*Ann. del Mus. Nac. de Mexico*, t. II, p. 94). Une autre localité, Tzompatitlan (près du tzompantli) joue aussi un rôle dans la légende de Huitzilopochtli. (Sahagun. *trad*, *cit*, p. 202.)

2) Le suffixe *co*, très fréquemment employé pour les noms de lieux terminés en *tli*, *li*, *in*, est rendu par les auteurs espagnols par les prépositions *en* ou *dentro*.

3) Je donne ce nom à la première des deux peintures (lam. 32) publiées dans l'atlas de Garcia y Cubas, et dont l'historien D. Fernando de Alba Ixtlilxochitl est le plus ancien possesseur connu. La seconde (lam. 33), qu'on peut voir actuellement au musée de Mexico (*Catalogo de las colecciones historica y arqueologica del Museo Nacional de Mexico* arreglado por G. Mendoza y J. Sanchez ; (*Ann. del Mus. Nac. de Mexico*, t. II, p. 467) vient de Botturini, qui l'a décrite sommairement sous le numéro 1 du paragraphe vii du catalogue de sa collection.

4) La première avait été déjà publiée par Gemelli Carreri, qui en avait reçu communication de D. Carlos de Siguenza y Gongora qui la tenait d'Ixtlilxochitl (*Giro del Mondo*, vol. VI, p. 38, Napoli 1700, in-12) ; puis par Clavigero (*Storia antica del Messico*, Cesena, 1780, in-4, vol. II, p. 192) ; par Humboldt (*Vues des Cordillières et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*. Paris, 1810, gr. in-folio, texte, p. 223 et atlas, pl. XXXII) ; par Kingsborough. (*Op. cit.*) ; par Paravey (*Documents hiéroglyphiques emportés d'Assyrie et conservés en Chine et en Amérique sur le déluge de Noé, les dix générations avant le déluge, l'existence d'un premier homme et celle du péché originel*, Paris, 1838, br. in-4) ; enfin par Cumplido, dans sa traduction de Prescott. (*Apendice à la historia de la conquista*, etc. Mexico, 1846.)

La deuxième mappe, ou *mappe de Botturini*, avait été reproduite par Beulloch (*Fac-simile of an original Mexican Hieroglyphic Painting from the Collection of Boturini*, br. de 23 pp.) par Kingsborough (*coll. cit.*) par Cumplido

idée bien nette du lugubre appareil qu'elles étaient destinées à représenter.

Le *Tzompantli* de la *mappe* d'Ixtlilxochitl n'est qu'une espèce de barrière dont la traverse supporte un objet informe, dans lequel on a bien de la peine à reconnaître les éléments d'une tête

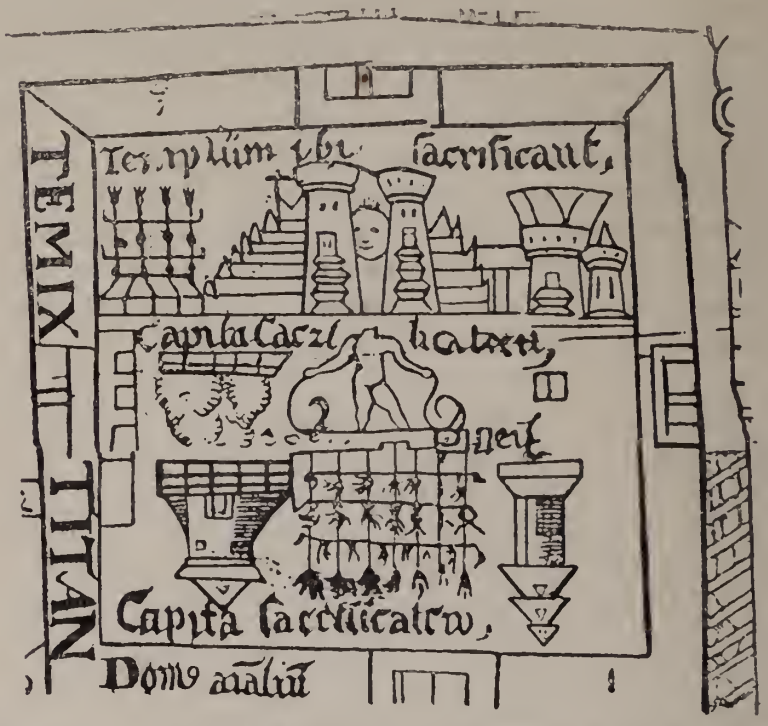


Fig. 9. Le grand temple de Mexico avec ses dépendances, d'après un plan, agrandi quatre fois, de *Mexico Temixtitan* (*sic*) *assiégé par Cortès*. — On y voit deux *tzompantli* (*capita sacrificatorum*).

vue de côté, dont l'œil serait refoulé en arrière de la branche montant de la mandibule, et dont le profil facial serait formé par deux lignes verticales.

On reconnaît plus aisément les caractères d'un crâne à l'objet,

(*Ap. cit.*), enfin par Schoolcraft (*Historical and statistical Information respecting History. Condition and Prospects of the indian Tribes of the United states.*)

donné de face, que supporte l'appareil sur la *Mappe de Bolturini*; mais le support n'est, à vrai dire, qu'une espèce de craniophore, qui s'écarte sensiblement des descriptions que l'on a pu lire plus haut.

C'est une machine à peu près semblable, qui porte, à la première page du manuscrit de Mendoza, la tête présentée de profil; on retrouve, il est vrai, assez bien dans cette peinture la tête humaine, et surtout la mandibule, mais la tête est singulièrement empalée d'avant en arrière, à travers l'occipital [1].

La seconde figure de la collection Mendoza et les reproductions qu'en ont données Lorenzana et Clavigero nous montreront au-dessus d'une barrière de planches ou de poutres une sorte de châssis portant une masse irrégulière qui rappellera bien plutôt l'aspect d'une pièce de viande enfilée dans une broche et munie de son étiquette, qu'elle ne suggérera l'idée d'une tête humaine (*tzom*) que surmonterait un drapeau (*pamitl*).

Les anciens dessins espagnols ont leur valeur, en tant que renseignements généraux, mais représentent les objets à une trop petite échelle pour pouvoir être bien utiles dans l'étude de leurs détails. On verra néanmoins avec intérêt (fig. 9) le dessin agrandi quatre fois, que nous reproduisons par la photographie, d'après un plan de *Mexico assiégé par Cortès*, qu'a publié, il y a quelques années, à un petit nombre d'exemplaires, la Commission dite « de la vallée ».

En présence de figures aussi imparfaitement dessinées que toutes celles dont il vient d'être question, les commentateurs devaient forcément s'égarer. Siguenza s'était assuré, il est vrai, que la signification de l'hiéroglyphe de la *Mappe d'Ixtlilxochitl* devenue sa propriété, était bien celle de *Tzompanco*, et il avait écrit sur l'original, à côté de la figure, ce mot que Gemelli Carreri a reproduit en publiant le premier ce précieux document.

Mais le voyageur italien a traduit *Tzompanco* par *Calvariæ locus*. Humboldt, qui ne comprenait pas mieux que son prédéces-

1) La troisième figure du *tzompantli* du même manuscrit (2e partie, pl. XIX) n'est qu'une répétition simplifiée de celle-ci.

seur la signification du symbole, rendait le même nom de lieu par la périphrase : *lieu d'ossements humains*. Or les termes mexicains qui correspondent à cette traduction sont *omicalli* (*omitl*, os ; *calli*, maison), *casa de huesos* ; ou *omitlatiloyan* (*lugar donde los huesos estan amontados*). Ramirez, auquel j'emprunte cette rectification, a rétabli la véritable signification de l'hiéroglyphe de *Tzompanco*, et la publication récente du texte de Bernardino de San Francisco, que l'on doit à D. Joachim Garcia Icazbalceta, a achevé de mettre en évidence les liens traditionnels qui rattachent le nom du lieu à la pratique barbare dont il tire son origine.

L'étude du manuscrit Aubin, rapprochée des textes de Tapia, Sahagun, Torquemada, etc., dont elle est en quelque sorte l'illustration, vient compléter cette histoire du *tzompantli* mexicain, l'une des manifestations les plus caractéristiques du génie sanguinaire des sectateurs de Huitzilopochtli.

VII

UN ANTHROPOLITHE DE LA GUADELOUPE

Les anthropolithes de la Guadeloupe ont joui d'une véritable célébrité au commencement de ce siècle. Découverts en 1805 au Port du Moule dans une sorte de tuf calcaire, ces prétendus fossiles humains ont été l'objet de mémoires nombreux et variés. Le général Ernouf a sommairement exposé dans les *Annales du Muséum de Paris*[1] les diverses hypothèses qui avaient cours sur leur origine. Konig[2], H. Davy, Moreau de Jonnès[3], Cuvier[4] ont fait, à différents points de vue, l'examen des squelettes et de la roche qui les renferme et déterminé la composition chimique, l'état minéralogique, la nature des débris organiques, et par suite le mode de formation de ce *tuf pélagique*, ainsi que l'a nommé Moreau de Jonnès. Mais quelque degré de précision qu'aient atteint les démonstrations que je viens de rappeler, l'âge des squelettes du Port du Moule est demeuré jusqu'à présent indécis. L'étude de la gangue des anthropolithes démontre cependant qu'ils sont enfouis au sein d'un dépôt qui continue à se former aujourd'hui; l'examen des coquilles incluses dans le tuf prouve qu'elles sont d'espèces vivant sur l'île ou dans la mer voisine. Bref Cuvier démontre que ces pseudo-fossiles sont loin d'avoir la haute antiquité que leur attribuent encore quelques vulgarisateurs ignorants ou prévenus[5]. Mais entre l'explication, combattue par le grand naturaliste, qui faisait des roches ossifères du Port du Moule les « débris d'un monde disparu » et

1) T. V, p. 404, 1805, in-4.

2) Konig, *On a fossil human skeleton from Guadeloupe... in a letter addressed to the Right Hon. sir Joseph Banks.* (*Philosoph. Transact*, vol. CIV, p. 107 et pl. III, 1814, in-4.)

3) Moreau de Jonnès. *Histoire physique des Antilles françaises*, t. I, p. 546, 1822, in-8.

4) G. Cuvier, *Discours sur la théorie de la terre*, servant d'introduction aux *Recherches sur les ossements fossiles*, Paris, 1821, in-4, p. LXVI.

5) Cf. Boitard, *L'Univers avant les hommes*, p. 251 et 481.

l'hypothèse qui, rajeunissant outre mesure les débris osseux envoyés en Europe par Cochrane et par Donzelot, leur donnait une date toute récente, il s'était produit des opinions intermédiaires parmi lesquelles, à défaut de renseignements précis, Cuvier n'avait pas cru devoir choisir. C'est l'une de ces dernières, celle d'Ernouf, acceptée par Zimmermann et quelques autres écrivains, que vient appuyer une petite découverte que j'ai faite, il y a quelque temps déjà[1].

On sait que le premier squelette du Port au Moule fut enlevé par sir Alex. Cochrane et présenté par l'amirauté britannique au British Museum, où il est encore déposé[2].

Le Muséum d'histoire naturelle en possède deux autres. Le premier seul a été étudié par Cuvier, et la figure et la description qu'il en a données ont été souvent reproduites. Un second bloc,

Fig. 10 à 12. Amulette en jade, en forme de grenouille, trouvée au cou d'un anthropolithe de la Guadeloupe. *gr. nat.* (*Mus. Hist. Nat. de Paris.*)

envoyé à Paris un peu plus tard par Donzelot, en tout semblable au premier, mais dont le squelette était bien plus mal conservé, ne paraissait devoir rien ajouter aux renseignements fournis par son devancier. Il ne fut pas dégrossi, mais exposé à côté de celui qui renfermait le premier squelette en partie dégagé, il servit à montrer aux visiteurs l'état naturel des bancs ossifères dits *Maçonne-Bon-Dieu*.

1) Cf. *Compt. Rend. Acad. Sc.* 10 févr. 1873.

2) « Ils furent découverts, dit Cuvier (*loc. cit.*) en 1805, par M. Manuel Cortès y Campomanès, alors officier d'état-major de service dans la colonie. Le général Ernouf, gouverneur, en fit extraire un avec beaucoup de peine, auquel il manquait la tête et presque toutes les extrémités supérieures : on l'avait déposé à la Guadeloupe, et on attendait d'en avoir un plus complet pour les envoyer ensemble à Paris, lorsque l'île fut prise par les Anglais. L'amiral Cochrane ayant trouvé ce squelette au quartier général, l'envoya à l'amirauté anglaise qui l'offrit au Muséum britannique. Il est encore dans cette collection... où je l'ai vu en 1818. » (Cuvier, *Discours préliminaire*, p. LXVI.)

C'est dans ce second bloc, dont une large fente, lentement agrandie, a fini par détacher un assez gros fragment, que j'ai trouvé le *bijou caraïbe* dont la figure est reproduite ci-contre.

La fissure qui dissociait, ainsi que je l'ai dit, le squelette du Port du Moule, dessinait ses sinuosités au-dessus des fragments osseux qui représentaient le thorax du sujet, et lorsque la partie supérieure s'est détachée, elle a montré dans son épaisseur la moitié droite du maxillaire inférieur, dont la dentition se rapportait à celle d'un enfant de huit ans environ. Cette indication s'accordait avec celles que fournissaient déjà les diaphyses des membres, saillantes à la surface de la roche, humérus, fémur, tibias, etc.

Sous cette mandibule et un peu au-dessus de débris osseux qu'il était aisé de reconnaître pour quelques bouts de côtes supérieures et la portion moyenne d'un humérus, apparaissaient deux petites taches verdâtres et, au milieu de l'une d'elles, un petit cercle blanc. Je dégageai avec précaution la pierre verte, qui se détachait sur le fond gris blanchâtre de la roche et, après quelques minutes de travail, je pus tirer de la gangue une amulette en jade de 20 mm. de longueur sur 17 de largeur et 9 d'épaisseur, reproduisant grossièrement la figure d'un batracien [1].

La tête et les membres antérieurs sont séparés du reste du corps par une rainure transversale, chacune des saillies qui représentent les pattes de devant est adroitement percée de deux trous [2], l'un sur la face externe et l'autre sur la face inférieure, à l'aide desquels la grenouille de jade était suspendue au cou du jeune sujet. Deux petits renflements simulent les yeux de l'animal, deux traits obliques circonscrivent ce qui répond aux membres postérieurs et une saillie ovale dessine les contours de la région lombaire.

J'ai dit que ce bijou est d'origine caraïbe. Cette appréciation,

1) M. Jannettaz qui a étudié la densité et les autres caractères physiques de cette pièce, a reconnu qu'elle appartient à la variété de jade, propre à l'Amérique centrale. Cette détermination a été confirmée par M. Fischer, de Fribourg, dont on connaît les importantes recherches sur la néphrite, la jadéite, etc.

2) C'est l'un de ces trous, rempli de tuf, qui se dessinait en blanc sur le fond vert de la portion du bijou en jade que la fente avait mise à jour.

que m'ont suggérée des comparaisons étendues[1], trouve sa confirmation dans les textes des vieux auteurs qui ont écrit sur l'histoire naturelle et l'ethnographie des Antilles.

Rochefort, du Tertre, etc, parlent en effet, à plusieurs reprises, du goût des habitants de cet archipel pour certaines pierres vertes et rouges, et ce dernier raconte même[2] à propos de ces pierres, qu'il dit venir de la Terre Ferme, qu'il en a vu de diverses figures, et en particulier une qui avait la forme d'une grenouille.

Entre autres propriétés dont jouissaient ces pierres travaillées, « pendues au col », elles empêchaient de tomber du haut mal, soulageaient les femmes « en travail d'enfant », etc., etc.

La rencontre d'une amulette, taillée suivant la *forme spéciale* indiquée par le vieil historien des Antilles, et *suspendue au cou* d'un des sujets enfouis dans les tufs pélagiques du Port du Moule, me semble bien prouver, d'une manière irrécusable, que ces squelettes appartiennent à l'*époque caraïbe,* ainsi qu'Ernouf l'avait supposé.

On peut donc maintenant limiter l'âge des anthropolithes, dont Konig, Cuvier, etc., s'étaient occupés, entre la première apparition des Caraïbes à la Guadeloupe et l'époque où Rochefort, du Tertre, etc., décrivaient ces anciens habitants des Petites Antilles, aujourd'hui presque complètement disparus.

Il n'est pas inutile de rappeler en terminant cette notice que c'est sous le nom de *Galibis*, que nos compatriotes désignaient en 1805, les squelettes que l'on extrayait du Port du Moule. Or cette dénomination ethnique, qui s'appliquait jadis à un grand nombre de tribus des Guyanes, n'a point entièrement disparu des cartes modernes.

1) On a découvert en effet, un certain nombre de grenouilles en pierre dure, soit aux Antilles, soit sur la Terre Ferme. M. Fischer n'en connaissait pas moins de quatre, lorsqu'il rédigeait son mémoire *Die Mineralogie als Hilfswissenschaft für Archæologie, Ethnographie u. s. w. mit specieller Berücksichtigung mexicanischer sculpturen* (*Archiv. für Anthrop.*, Bd. X, 1877.) La grenouille, symbole de la pluie, était d'ailleurs fort souvent représentée chez les Indiens du Mexique, de l'Amérique Centrale, du Condmamarca et du Pérou. (Cf. G. Squier, *Travels in Nicaragua*, New-York, 1853, in-8, p. 511. — Etc.)

2) R. P. du Tertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, t. II, p. 78, 1667, in-4.

C'est d'ailleurs de ces Galibis de Terre Ferme que descend l'une des deux races qui se sont rencontrées dans l'archipel des Antilles [1].

1) Cf. Konig, *loc. cit.*, p. 111.

VIII

LES LACANDONS DE LA HAUTE UZUMACINTA

M. Charnay a consacré quelques lignes d'un des meilleurs chapitres de son nouveau livre[1] à une peuplade sauvage, particulièrement intéressante, dont il a rencontré plusieurs représentants au paso Yalchilan, sur les rives de l'Uzumacinta.

Les Lacandons, qu'il nous fait rapidement connaître dans ce passage, appartiennent à la grande race des Mayas et parlent un dialecte de la langue du même nom.

Dernier débris d'une nation autrefois florissante, ces pauvres Indiens sont un des exemples les plus remarquables, que l'on puisse aujourd'hui citer, d'un peuple jadis civilisé et retombé, sous l'influence de circonstances défavorables, dans un état voisin de la barbarie.

Leurs ancêtres construisaient dans toute cette région presque déserte aujourd'hui, des villes importantes, qui renfermaient des monuments nombreux et variés.

Ils possédaient une écriture compliquée, dont ils couvraient les parois de leurs édifices. Leur céramique était curieuse et bizarre. Ils sculptaient des bas-reliefs (Pl. II) sur lesquels ils représentaient leurs chefs[2] couverts de riches vêtements, tuniques, manteaux ou pèlerines, brodés avec un art véritable ; portant d'étranges bonnets surchargés d'ornements volumineux, des oreillères énormes aux découpures tourmentées, de gros colliers à larges médaillons, des manchettes, des jarretières à pendentifs, des sandales à hautes talonnières serrées par des glands au cou de pied, etc...

Les villes de jadis, abandonnées à la suite des invasions espa-

1) D. Charnay. *Les anciennes villes du Nouveau-Monde : Voyages d'exploration au Mexique et dans l'Amérique Centrale* (1857-1882). Paris, Hachette, 1885. 1 vol. in-4 illustré.

2) Cf. *Revue d'Ethnographie*, tome II, pl. 4, 1883.

gnoles, ne sont plus représentées que par des hameaux fort modestes, assez bien tenus, nous dit-on, et qu'entourent de petits champs relativement bien cultivés [1].

Le secret de l'écriture des ancêtres est si complètement perdu, que pas un Lacandon n'en comprend un seul caractère.

Tout leur art se borne à pétrir sur d'anciens modèles des vases qu'ils barbouillent de couleurs voyantes, à entailler sans goût les bois de leurs longues flèches (pl. III, fig. 1 à 4) ou à semer au hasard des taches rouges sur les grossiers tissus dont ils couvrent leur nudité [2].

Ils ne possèdent d'autre vêtement qu'une large tunique à manches courtes, faite d'un coton fort grossier; ils ne portent d'autre ornement que de lourds colliers de graines ou de dents, de griffes d'oiseaux ou de pièces de monnaie qu'ils ont reçues des blancs, ou bien encore des plumes d'aigle que leurs femmes plantent dans une chevelure mal soignée, flottant à l'aventure.

Enfin les seules armes qu'ils possèdent sont des armes de *l'âge de pierre*, qu'ils confectionnent d'ailleurs avec une véritable négligence.

M. Charnay mentionne des haches de pierre avec lesquelles ces pauvres Indiens abattraient les arbres « pour cultiver leurs champs. » Notre voyageur n'a pas pu se procurer une seule de ces haches, dont il ne parle que par ouï-dire; il a recueilli, en revanche, une curieuse collection de flèches armées de silex [3], dont les figures ci-jointes mettent sous les yeux du lecteur les formes principales et font connaître les emmanchements.

1) « Ils vivent de chasse, de pêche et de la culture de leurs champs, qui sont, me dit-on, mieux cultivés et mieux tenus que ceux des blancs. Nulle herbe dans leurs moissons. Leurs cases sont propres et l'on y trouve quelques provisions de tabac et de coton, du maïs et des fruits. » M. Charnay ajoute qu'ils n'ont point de poterie (p. 399); c'est une erreur. Les Lacandons actuels font des vases grossiers qui reproduisent exactement les formes de ceux que notre voyageur a trouvés dans les temples de Lorillard City; le musée du Trocadéro possède deux de ces *vases modernes*.

2) Encore cet ornement rudimentaire semble-t-il être l'apanage des chefs et de leurs femmes. (Charnay, p. 398.)

3) « Tuniques et colliers, dit M. Charnay, leur semblent d'une valeur inappréciable, car j'essayai vainement de m'en faire céder; et, comme en échange je leur offrais une de mes chemises, ils se mirent à rire, trouvant l'objet ridicule; mais ils m'abandonnèrent sans regret leurs arcs et leurs flèches à pointes de silex, dont je fis provision. » (*Op. cit.*)

Les pointes de flèches des Lacandons affectent toutes la forme caractéristique des flèches de pierre américaines, c'est-à-dire que présentant le type lancéolé plus ou moins allongé, elles portent au voisinage de la base deux profondes encoches latérales et symétriques, dans lesquelles passent les liens qui les fixent à la hampe, transversalement fendue pour recevoir son armature de pierre [1].

Fig. 13 et 14. Pointe de flèche en silex des Lacandons du Paso Yalchilan, vue de face et de profil. (*Grand. nat. Mus. d'Ethnogr. Coll. Charnay.*)

Nos figures 13 à 17 permettent de se rendre un compte exact du procédé d'emmanchement usité chez les Lacandons, comme chez un très grand nombre de peuplades anciennes et modernes du nouveau monde. Le lien, tourné circulairement un certain nombre de fois, embrasse tout ensemble les deux lèvres de la

1) Cf. Rau. *The Archæological Collection of the United States National Museum in charge of the Smithsonian Institution Washington D. C.* (*Smithson. Contrib.* n° 287.) Washington City, 1876, in-4, p. 9-10. — Etc.

hampe et la portion la plus étroite du pédicule de la flèche, puis se croise à diverses reprises en X, au niveau de ce même pédicule, pour venir se contourner de nouveau sur la hampe, à laquelle il est enfin fixé, après avoir encore décrit un certain nombre de tours.

La hampe, longue, mince et flexible, est tantôt ronde et lisse (pl. III, fig. 8), tantôt aplatie, triangulaire ou carrée et entaillée de nombreuses encoches (pl. III, fig. 1 à 4). Ces barbelures, symétriquement disposées, forment des séries à peu près régulières, qui varient en nombre de douze à vingt et une, et sont disposées sur deux, trois ou quatre rangs.

La hampe, ainsi construite, varie en longueur de 32 à 65 centimètres et se trouve emmanchée elle-même dans un roseau de 66 à 78 centimètres, empenné de deux plumes de perroquet[1]. La longueur totale des flèches oscille entre 1m,03 et 1m,35.

Fig. 15, 16 17. Trois pointes de flèches en silex des Lacandons du Paso Yalchuan. (*Grand. nat. Même Collection.*)

Ces flèches de pierre se lancent à l'aide d'un arc haut de 1m,26 à 1m,69. Cet arc est extrêmement simple, arrondi, quelque peu fusiforme et sans aucune poignée ni garde-main. Il se tend à

1) M. Charnay, pour se faire bien venir des Lacandons, avait ramassé pour eux à l'avance un grand nombre de plumes d'ara.

l'aide d'une corde assez régulièrement tordue, mais de force médiocre et qui se fixe aux extrémités de l'arc à l'aide d'une anse arrêtée par le relief de deux tortillons de coton.

L'appareil des archers Lacandons, dont je viens de donner la description, est en somme très notablement inférieur à celui des peuplades des Guyanes, de l'Amazone et de l'Orénoque, qui, sans s'élever jamais au niveau qu'ont atteint un instant ces Mayas, redevenus sauvages, ont, du moins, inventé et conservé des engins de chasse beaucoup plus puissants et bien mieux fabriqués que ceux dont il vient d'être question dans ce petit mémoire.

IX

L'INDUSTRIE HAMEÇONNIÈRE CHEZ LES ANCIENS HABITANTS DE L'ARCHIPEL CALIFORNIEN

Les fouilles pratiquées depuis quelques années sur la côte californienne et dans les îles qui en dépendent [1], ont mis entre les mains des ethnographes des documents extrêmement abondants, qui permettent de reconstituer, jusque dans ses détails les plus infimes, la vie quotidienne de peuplades qui n'ont point connu les métaux.

Tout est instructif dans les collections énormes, envoyées aux musées ethnographiques de Washington, de Cambridge ou de Paris, par les délégués de l'Institution Smithsonienne, du Peabody Museum et de notre Ministère de l'Instruction Publique. Peu de séries sont toutefois aussi intéressantes que celle qu'a formée M. Léon de Cessac des anciens engins de pêche des insulaires de l'archipel Californien [2].

Le musée du Trocadéro possède, en particulier, une technologie complète des hameçons en coquille [3] dont je vais faire rapidement passer sous les yeux du lecteur les diverses transformations industrielles.

Paul Schumacher a déjà, il est vrai, dans une courte note imprimée en 1875 [4], appelé l'attention des hommes de science sur les procédés de fabrication des hameçonniers californiens et M. Putnam est revenu sur le même sujet dans ses belles études sur l'archéologie des Indiens de l'Ouest [5].

1) Ces îles, qui forment un petit archipel situé par 33-34° lat. N., sont au nombre de huit : San-Miguel, Santa-Rosa, Santa-Cruz, Anacapa, Santa-Barbara, San-Nicolas, Santa-Catalina, San-Clemente.

2) Cet explorateur n'a pas recueilli moins de 400 objets se rapportant aux industries de la pêche.

3) Deux-cent-cinquante pièces environ, dont un grand nombre se repètent. Quarante de ces pièces sont entrées dans nos vitrines.

4) P. Schumacher. *Die Anfertigung der Angelhaken aus Muschelschalen bei den früheren Bewohnern der Inseln in Santa-Barbara Canal.* (*Archiv für Anthrop.* Bd. VIII, s. 223-224, 1875, in-4.)

5) Fr. W. Putnam. *Reports upon archæological and ethnological Collection*

Mais ces deux savants ethnographes ne possédaient pas, semble-t-il, un matériel aussi considérable que celui dont je puis disposer, grâce aux collections de M. de Cessac, et les renseignements que j'ai réunis dans les pages que l'on va lire ne feront pas tous double emploi.

La coquille de l'*haliotis*, matière première de la plupart des hameçons californiens, est d'abord cassée en morceaux à l'aide d'une pierre (fig. 18), puis grossièrement retouchée sur ses bords

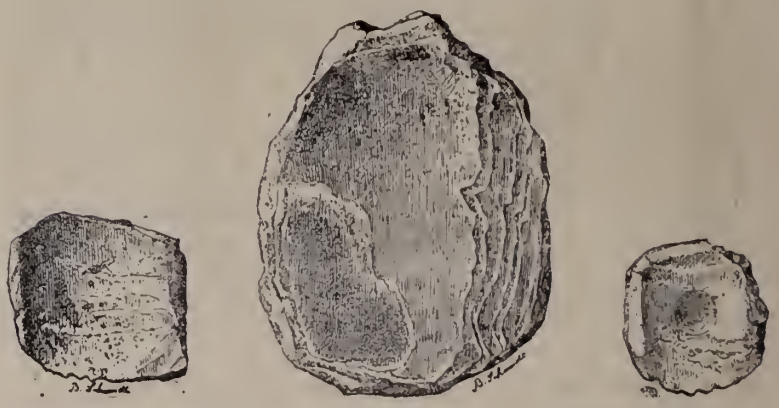


Fig. 18. Fig. 19. Fig. 20.

Fig. 18. Fragment de coquille d'haliotis grossièrement équarri.— Fig. 19. Fragment de la même coquille retouché à petits coups. — Fig. 20. Autre fragment avec un commencement de perforation. (*Grand. nat. Mus. d'Ethnogr. Coll. de Cessac.*)

(fig. 19). Les fragments ainsi préparés sont de dimension fort variables, les plus gros peuvent atteindre 8 centim. sur 6, et les plus petits, 2 centim. carrés.

L'artisan perce ensuite vers son milieu le disque de coquille à l'aide d'un silex bien pointu (fig. 21 à 25). Le trou obtenu est de dimensions fort variables, j'en mesure qui ne dépassent point 2 à 3 millim. et d'autres qui atteignent au contraire 1 centim. et plus.

from vicinity of Santa-Barbara, California, and from ruined pueblos of Arizona and New Mexico, and certain interior tribes. (*United States Geographical Surveys west of the one hundreth meridian*, vol. VII, p. 223, 1879.) — Cf. W. H. Holmes. *Art in Shell of the ancient Americans.* (*Second Annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution.* Washington, 1883, grand in-8, p. 209, pl. XXVIII.)

La plaque ainsi ébauchée est parfois à peu près ronde, mais le plus souvent elle affecte la forme d'un triangle à base rétrécie,

Fig. 21 à 25. Perçoirs en silex taillé. Archipel Californien. (*Grand. nat. Mus. d'Ethnogr. Coll. de Cessac.*)

dont les plus longs côtés seraient sensiblement convexes (fig. 26

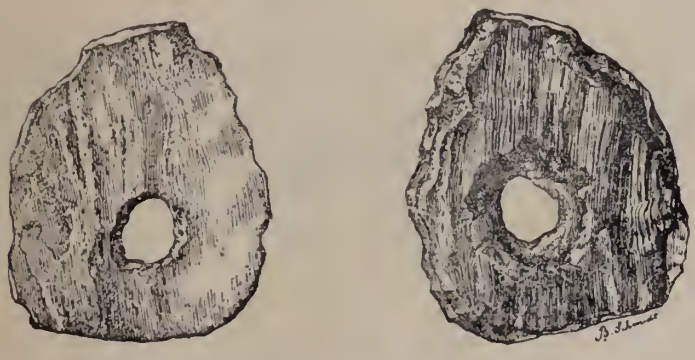


Fig. 26 et 27. Fragments de coquille avec perforation centrale. (*Grand. nat. Mus. d'Ethnogr. Même collection.*)

et 27). La hauteur du triangle peut varier de 2 à 8 centim. Sa largeur à la base oscille entre 17 et 60 millim.

Une nouvelle opération a pour but de régulariser les contours

de la plaque perforée que l'on vient d'obtenir; elle s'accomplit à l'aide d'un morceau de grès aplati dont on frotte la circonférence (fig. 28).

Fig. 28. Disque en coquille dont le contour a été usé et arrondi. (*Grand. nat. Mus. d'Ethnogr. Coll. de Cessac.*)

Le fabricant d'hameçons doit ensuite élargir et arrondir l'ouverture pratiquée au centre de sa plaque, ce qui d'abord se fait à l'aide d'un foret fusiforme en grès dur et rude, par la rotation prolongée duquel ce trou va prendre une forme très exactement circulaire (fig. 29 et suiv.).

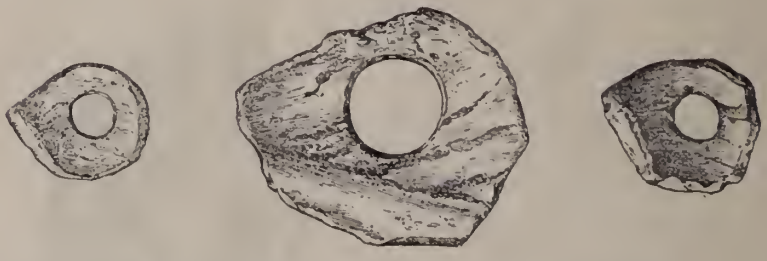


Fig. 29, 30 et 31. Trois fragments de coquilles perforées dont le trou a été régularisé à l'aide du foret. (*Grand. nat. Même collection.*)

Les deux circonférences interne et externe tendent de plus en plus à s'harmoniser, sauf en un point qui correspond au sommet du triangle dont je parlais plus haut, et qui fournira bientôt la saillie destinée à suspendre l'hameçon. Le fabricant entamera peu à peu, pour obtenir cette espèce d'auricule, la portion qu'il a réservée à la périphérie de la pièce, ainsi que le montrent les

trois figures ci-jointes (fig. 20 à 22)[1]. Il ne restera plus alors, pour achever l'hameçon, qu'à enlever à l'aide d'une pierre tran-

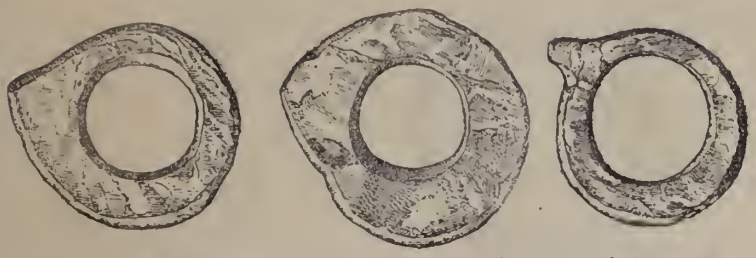


Fig. 32, 33, 34. Trois disques d'haliotis perforés, fabrication de l'auricule. (*Grand. nat. Mus. d'Ethnogr Coll. de Cessac.*)

chante une petite partie de la circonférence en avant de cette auricule.

Quand le hameçonnier aura appointi en l'usant le crochet qu'il vient d'obtenir, quand il aura creusé entre l'auricule et l'autre

Fig. 35, 36, 37. Trois hameçons à petite auricule, entièrement terminés. Archipel Californien. (*Grand. nat. Même collection.*)

extrémité de la pièce une légère rigole, son engin sera complètement terminé.

Les figures 35 à 37 représentent trois hameçons de ce type qui était de beaucoup le plus en usage chez les peuples pêcheurs des rivages californiens[2]. Les figures 38 et 39 représentent une

1) Cf. Putnam, *op. cit.*, pl. XII, fig. 22, 27.
2) Cf. Schumacher, *loc. cit.*, fig. 80; Putnam, *loc. cit.*, fig. 24, 26.

variété moins commune du même type dans laquelle l'auricule se montre bien plus allongée[1].

Fig. 38, 39. Deux hameçons à auricule allongée. (*Grand. nat. Mus. d'Ethnogr. Coll. de Cessac.*)

De 4 à 12 millimètres qu'elle atteignait sur les hameçons du premier type, elle s'élève sur ceux-ci à 21 et 22 millimètres de longueur, c'est-à-dire qu'elle correspond au tiers et même aux deux cinquièmes de la courbe totale de l'engin.

Fig. 40.

Fig. 41.

Fig. 42.

Fig. 40 et 41. Deux hameçons de coquille portant des encoches. (*Même collection.*)
Fig. 42. Autre hameçon de coquille avec trou de suspension. (*Id.*)

Les hameçons en coquille de l'archipel californien ne possèdent d'ailleurs point tous l'appendice plus ou moins long que je viens de décrire. M. de Cessac en a trouvé quelques-uns qui avaient été fixés à la ligne à l'aide d'encoches transversales. Les figures 40 et 41 reproduisent deux spécimens de ce genre de suspension. D'autres hameçons encore (ceux-ci beaucoup plus

1) Cf. Putnam, *loc. cit.*, fig. 25; Ch. Rau. *The archæological collection of the United States National Museum*. (*Smithson Contrib.*, n° 287, Washington City, 1876, in-4, p. 69, fig. 256.)

rares) sont percés d'un chas (fig. 30) dans lequel était introduit et noué le fil suspenseur [1].

Ce que l'on vient de lire s'applique exclusivement aux hameçons fabriqués en coquille d'*haliotis* à San-Miguel, San-Nicolas, Santa-Catalina et San-Clemente.

Diverses tribus californiennes, celles de Santa-Cruz en particulier, combinaient l'usage d'hameçons en os à celui des hameçons en coquilles.

Fig. 43.

Fig. 44.

Fig. 43. Hameçon en os des insulaires de Santa-Cruz, muni d'un crochet récurrent et fixé à l'aide de bitume. (*Grand. nat. Mus. d'Ethnogr. Coll. de Cessac.*) — Fig. 44. Hameçon presque semblable, en dent de cachalot, des insulaires de l'archipel Hawaii. (*Grand. nat. Mus. d'Ethnogr. Coll. Ballieu.*)

Ces engins présentaient, grâce au crochet récurrent ménagé sur leur courbe externe, un peu au-dessous de la pointe (fig. 43), une grande supériorité sur ceux dont il vient d'être parlé. M. Schumacher a découvert quatorze de ces hameçons dans ses fouilles de Santa-Cruz; plusieurs étaient encore munis de leur ligne fixée dans une encoche de l'os, puis transversalement enroulée sur l'extrémité de l'engin à laquelle l'assujettissait une épaisse couche de bitume. Les deux pièces similaires de la collection de

1) Cf. P. Schumacher, *loc. cit.*, fig. 81; Putnam, *op. cit.*, pl. XI. fig. 2, 3 et 4.

Cessac au Musée du Trocadéro (notre figure 43 représente la plus volumineuse de ces deux pièces) sont semblables à celles qu'ont représentées Schumacher et M. Putnam, mais on n'y voit aucun vestige de corde.

Ces hameçons en os sont d'ailleurs à peu près identiques à ceux que les Hawaïens confectionnaient jadis à l'aide de fragments de dents de cachalot. J'ai décrit, en 1879[1], un de ces hameçons, qui fait partie de la collection Ballieu, déposée actuellement au Musée du Trocadéro. Cette pièce (fig. 44) reproduit presque exactement les formes générales des hameçons en os californiens. La seule différence notable entre ces deux types d'instruments consiste dans la direction de la rainure d'insertion de la ligne qui est longitudinale d'un côté, transversale au contraire de l'autre. L'auricule de l'hameçon hawaïen, réduite à son minimum, fait corps avec le reste de la pièce, au lieu d'en être séparée par un sillon, et la ligature s'opère à son niveau tant à l'aide de son bord inférieur qu'au moyen d'une encoche horizontale ménagé à sa surface. C'est probablement à ces engins de pêche des anciens insulaires de Hawaii que fait allusion M. Rau quand il dit que les hameçons de Californie « ressemblent de très près » aux pièces de même nature en usage dans le Pacifique. Les hameçons de Taïti, de Samoa, etc., se montrent en effet très différents de ceux des îles californiennes, composés qu'ils sont de deux pièces, un crochet d'os ou de coquille, sans barbelures, et une plaquette de nacre plus ou moins recourbée, à laquelle ce crochet est fixé au moyen de deux liens qui le transpercent en travers.

L'analogie de forme des hameçons de Hawaii et de Santa-Cruz m'a d'autant plus intéressé qu'elle ne constitue point un fait isolé. C'est un argument de plus, que l'ethnographie vient fournir aux ethnologues qui considèrent une certaine partie de la population côtière du nouveau continent entre 30° et 40° de latitude nord, comme venue de l'ouest et originaire des archipels polynésiens.

1) E.-T. Hamy. *Catalogue descriptif et méthodique de l'exposition organisée par la Société de Géographie, à l'occasion du centenaire de la mort de Cook*, n° 305. (*Bull. de la Soc. de Géogr.* 6ᵉ sér., t. XVII, p. 474, 1879.)

X

LE SVASTIKA ET LA ROUE SOLAIRE EN AMÉRIQUE

Les recherches poursuivies depuis quelques années par M. Alexandre Bertrand sur certains monuments anciens de l'Europe occidentale, ont conduit ce savant et judicieux archéologue à attribuer les symboles qui les particularisent, croix gammée roue, etc., à des influences religieuses dont il est allé chercher avec raison la source jusque dans l'Extrême Orient. La croix gammée, dont il a étudié avec le plus grand soin la distribution géographique, est bien, en effet, le *svastika* bouddhique ; la roue gauloise n'est autre que la roue solaire, celle du Buddha imitée du disque de Vichnou [1], etc., etc.

Je me propose de montrer, dans cette courte note, que les mêmes signes ont franchi le Pacifique sous des influences toutes semblables à celles que M. Bertrand vient de mettre en lumière en ce qui concerne l'Europe [2], et qu'il s'est conservé dans les pratiques religieuses de certaines tribus du Nouveau-Monde des traces bien manifestes de l'intervention des disciples de Çakya Mouni.

M. d'Eichthal a déjà fait ressortir quelques-uns de ces traits de ressemblance entre l'Asie et l'Amérique dans l'important mémoire qu'il a donné en 1865 à la *Revue archéologique* [3]. Je rappellerai seulement en passant ce que dit ce savant ethnographe des analogies qui existent entre le *pock-hong* des Mandans et le *churruk-pouja* des Indous du Bengale, entre les légendes relatives à la tortue chez nombre de tribus Peaux-

1) Cf. E Senart. *Essai sur la légende du Buddha, son caractère et ses origines*, 2e éd. Paris, Leroux, 1882, *pass.* — H. Gaidoz. *Le dieu gaulois du Soleil et le symbolisme de la roue.* (*Rev. Archéolog.*, 3e série, t. IV. pag. 16 et suiv. Juill. 1884.)

2) M. Bertrand vient de faire de ces importantes questions l'objet d'un cours très détaillé professé à l'Ecole du Louvre.

3) G. d'Eichthal. *Etudes sur les origines boudhiques de la civilisation américaine*, 1re partie. Paris, Didier, 1865, p. 46 et suiv.

Rouges, et les récits du second *avatar* de Vichnou, enfin entre certaines sculptures de Palenqué (Chiapas) ou d'Uxmal (Yucatan) et d'autres copiées à Ellora dans l'Inde ou à Bôrô-Boudour, dans l'île de Java.

On trouverait dans une étude détaillée des monuments religieux des régions mexicaines bien d'autres arguments à faire valoir en faveur des *origines asiatico-bouddhiques* (le mot est de M. d'Eichthal), de l'une au moins des civilisations qui ont anciennement fleuri dans ces contrées.

Je ne veux m'occuper aujourd'hui, comme le dit le titre de cet article, que de deux des symboles les mieux caractérisés du bouddhisme, c'est-à-dire du *svastika* et de la *roue*, qui ont suggéré à M. Bertrand de si curieux rapprochements.

Le *svastika* ne s'est jamais rencontré, à ma connaissance du moins, sur aucun monument du Mexique proprement dit; mais les dernières recherches poursuivies chez les *pueblos* du Nouveau-Mexique ont nettement démontré la présence de ce signe sur des objets encore aujourd'hui en usage dans certaines cérémonies de ces Indiens demi-civilisés.

Ces Pueblos, dont la propagande catholique, quoique longuement poursuivie, n'a entamé ni les croyances, ni les habitudes religieuses, et qui ont conservé jusqu'à nos jours un rituel archaïque particulièrement curieux, brandissaient encore dans certaines danses, au moment de l'expédition de M. Stevenson (1879), des hochets formés d'une calebasse discoïde, ornée de peintures polychromes et dont le centre était décoré d'un *svastika* bien dessiné[1].

M. Stevenson vient de donner, sans commentaire, la représentation d'un de ces curieux engins qu'il a recueilli chez les Wolpi[2],

1) Deux croix obliques coupent la ligne noire qui encadre la circonférence de la calebasse.

2) J. Stevenson. *Illustrated Catalogue of the Collection obtained from the Indians of New Mexico and Arizona in* 1879 (*Second Annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithson Instit.* Washington 1883 in-8, p. 394). Voici en quels termes M. Stevenson décrit ce hochet de danse : *Dance-rattle made from a small gourd, embellished in colors of black, red and white. The gourd is perforated at each side, through which a stick is passed for a handle Cross S's on each side. See fig.* 562.

et le Musée du Trocadéro doit à la générosité de M. Spencer-Baird, secrétaire de l'Institution Smithsonienne, un autre instrument fort semblable dont la fig. 45 ci-jointe reproduit une des faces.

On pourrait encore prendre pour autant de *svastikas* quelque peu modifiés, les têtes d'oiseaux à longs becs gravées à la surface

Fig. 45. Hochet de danse des Indiens Wolpi, formé d'une gourde aplatie percée de deux trous par lesquels passe un manche en bois léger. Le *swastika* est peint en noir sur fond blanc, au centre de chaque face et au milieu d'un disque rayonnant. (1/4 *grand. nat. Mus. d'Ethnogr. Coll. Instit. Smiths.*)

de plaques de coquilles découvertes à diverses reprises dans des *mounds*. M. Holmes a réuni dans les planches LVIII et LIX de son beau mémoire *Art in Shell*[1] les dessins de quatre de ces disques à têtes d'oiseaux, dont trois proviennent des *stone graves* du Tennessee[2].

Les deux premiers offrent au centre une figure en forme de roue dentée, à quatre rayons droits, encadrée d'un triple carré bouclé à ses quatre angles. Dans le troisième, l'ornement médian est réduit à un disque centré d'un petit rond; sur le dernier, le

1) W. H. Holmes. *Art in Shell of the ancient Americans.* (*Second Annual Report of the Bureau of Ethnology*, p. 282-284, pl. LVIII-LIX.)

2) Trois sont du Tennessee, le quatrième est étiqueté « Mississipi » sans autres détails.

symbole a été effacé par l'usure et l'on ne peut plus voir que quatre larges œillets, destinés à attacher la plaque.

De chacune des faces des carrés, entre les boucles angulaires, émergent, je l'ai déjà dit, des têtes d'oiseaux à longs becs largement ouverts, qui regardent toutes dans la même direction que les crochets terminaux des quatre bras du svastika des Pueblos. Ces têtes d'oiseaux rappellent de bien près les têtes de chevaux qui forment les extrémités de cette espèce de *svastika* que Lambert a rencontré sur quelques médailles gauloises [1].

Il n'est point sans intérêt de juxtaposer à ces observations sur

Fig. 46. Disque festonné (*scalloped disk*) représentant la figure solaire. (D'après un dessin de M. W. Putnam.)

l'existence du *svastika* en Amérique quelques renseignements relatifs à la *roue*, qui se rencontre parfois aussi sur des monuments du Nouveau-Monde. Cette roue est le plus ordinairement formée d'une sorte de croix grecque inscrite dans un cercle [2]. M. Holmes a représenté, à l'article *The Cross* de son mémoire déjà cité, quatorze roues simples à quatre rayons droits gravés ou découpés dans le cuivre, la coquille, etc. [3]. Deux autres sont gammées, c'est-à-dire que chacun des rayons se recourbe vers la

1) Lambert. *Essai sur la numismatique gauloise*, 2e partie, pl. XII, n° 19. Paris, 1864, in-4.

2) W. H. Holmes, *op. cit.* pl. LI, LII, LIII.

3) Ces croix se montrent pour la plupart sur des hausse-col en coquille (*shell gorgets*) provenant des *mounds* du Tennessee, de l'Ohio, de l'Illinois. D'autres sont gravées sur pierres peintes, sur poteries ou découpées en cuivre (W. H. Holmes, *op. cit.*, p. 273). L'usage de ces *shell gorgets* ornés d'une roue s'est maintenu longtemps chez quelques tribus indiennes, ce sont les « runtees ». (Id. *ibid.*, p. 228 et suiv. et pl. XXXVI. — Cf. Schoolcraft. *History of the Indian Tribes*, vol. III, p. 79, pl. XXV.)

circonférence comme dans le svastika. Dans l'une de ces roues les quatre gammas, complètement imbriqués, sont cantonnés d'autant de petits cercles; dans l'autre, l'extrémité de chaque rayon s'élargit seulement un peu en une sorte de triangle irrégulier.

Une dernière roue est régulièrement découpée en huit secteurs, non plus droits, mais courbes, alternativement noirs et blancs et qui forment une sorte de tourbillon.

M. Holmes a encore groupé dans les planches 54, 55 et 56 de son mémoire[1] sept plaques dites *festonnées* (*scalloped disks*) provenant de *mounds* ou tumulus et dont le centre représente, à mes yeux, du moins, autant de roues à rayons courbes. Ces rayons ne sont plus qu'au nombre de trois ou de quatre, et sont encadrés d'abord d'un cercle, puis de deux rangées concentriques de médaillons, au nombre de six ou neuf pour l'interne et de treize à quatorze pour l'externe. La figure 34 reproduit un de ces *scalloped disks,* publié par M. Putnam dans l'un des rapports du *Peabody Museum*[2]. Ces plaques, dont la disposition générale rappelle, dans une certaine mesure, la célèbre *piedra del sol* de Mexico, sont, à mon humble avis, de véritables monuments solaires, et la figure centrale y représente l'astre du jour sous une forme simplifiée qui s'écarte peu de l'une de celles qu'il a prises dans quelques monuments antiques de l'Ouest de l'Europe.

M. J. Jones, qui a découvert dans le Tennessee un de ces disques en coquille et en a publié la description très détaillée[3], a rapproché cette pièce de l'ornement symbolique dit *Tae-heih* que l'on voit reproduit dans certaines œuvres chinoises et dont nous donnons plus loin (fig. 47) la représentation d'après la céramique de Jacquemart[4].

« Dans un sarcophage de pierre construit avec soin, dit l'archéologue de la Nouvelle-Orléans, et dans lequel gisait un squelette

1) W. H. Holmes, *op. cit.*, p. 273-279 et pl. LIV-LVI.

2) F. W. Putnam *Archæological exploration in Tennessee* (*Eleventh Annual Report of the Trustees of the Peabody Museum*, vol. II, n° 2, p. 310, 1878).

3) J. Jones. *Exploration of the Aboriginal Remains of Tennessee.* (*Smithson. Contrib. to Knowledge*, n° 259. Washington, Smithson. Instit., oct. 1876, in-4, p. 43.)

4) Jacquemart, *Merveilles de la Céramique.* Paris, 1866, in-8, t. I, p. 57.

regardant vers le soleil couchant », fut trouvé ce bel ornement d'e coquille, large de 4 pouces 4. Il reposait sur le sternum, la surface concave par-dessus. Cette surface concave avait été couverte de peinture rouge, dont il restait encore des traces bien apparentes.

La surface convexe correspondante est soigneusement polie et plane, à l'exception de trois marques en coup d'ongle et de deux petits trous de suspension, bien apparents aussi sur la face concave ornée d'un petit cercle qu'entourent quatre bandes concentriques de différent relief. « La première bande est remplie par

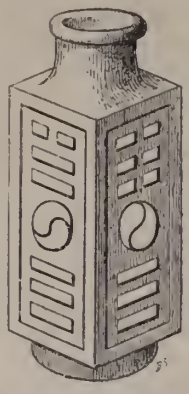


Fig. 47. Le *Tae hei* chinois, d'après Jacquemart.

une triple volute; la seconde est plane, la troisième est pointillée et porte gravées, à des distances inégales, neuf petites bossettes rondes. La bande externe enfin est formée de quatorze autres petites bossettes elliptiques dont les contours externes forment le bord festonné de la pièce. »

Le rapprochement proposé par M. J. Jones entre ce symbole et le symbole chinois qu'il lui juxtapose, n'est acceptable que dans une certaine mesure. Ainsi que l'observe d'ailleurs lui-même le savant antiquaire, une division ternaire est substituée dans le disque américain à la division binaire essentielle au *Tae-hei* des Chinois[1]; cette dernière se trouve, au contraire, reproduite à peu

1) « Les philosophes chinois, dit notre auteur, d'après Fr. Davis (*The Chinese. A General Description of China and its inhabitants*, II. p. 147), parlent de l'o-

près telle quelle, sur des objets recueillis chez les Chimas et les Yuncas de la côte péruvienne.

Je dois à M. Eugène Boban, antiquaire bien connu de toutes les personnes qui s'intéressent au passé de l'Amérique, la connaissance de deux terres-cuites du Pérou, ornées l'une et l'autre d'une sorte de variante du *Tae-hei* chinois.

La première appartient à M. Abel Drouillon, et a été recueillie

Fig. 48. Statuette en terre cuite de Carmelo.
1/2 *gr.* (*Coll. A. Drouillon.*)

dans des fouilles longuement poursuivies à Carmelo, près Viru, département de la Libertad. C'est une statuette en terre bien cuite, de 9 à 10 centim. de hauteur, représentant un petit personnage, dont la bouche largement ouverte laisse voir les canines,

rigine de toutes choses, sous le nom de *Tae-heih*. Ce signe est représenté dans leurs livres par une figure ainsi formée : sur le demi-diamètre d'un cercle donné décrivez un demi-cercle, et sur l'autre demi-diamètre, mais dans l'autre sens, décrivez un second demi-cercle. » Il existe d'autres caractères chinois qui se rapprocheraient bien plus du symbole central des *scalloped disks* du Tennessee, etc; par exemple le caractère ㊀, employé quelquefois pour représenter le soleil et qui se compose du cercle ○ *ciel* ou *soleil* et du signe 丿 ou 人 *homme* ou *être*. « Dans un grand nombre de poésies chinoises ou annamites, m'écrit à ce propos M. G. Dumoutier, il est fait allusion à cette croyance qui a toujours été accréditée chez ces peuples, que si l'on regarde attentivement le soleil, on y découvre *un corbeau à trois pattes* qui le divise en *trois segments*. » Si l'on se refusait à à admettre, continue le même sinologue, la division du cercle solaire par le fatidique corbeau *à trois pattes*, on pourrait voir dans la figure ㊀ le soleil *jé* 日 ou dans l'ancienne forme ㊀ avec un tchou 𠃌 radical qui signifie *seigneur, maître* personnifiant une puissance à son centre ㊀.

symbole de la force exclusivement réservé au Pérou aux figures divines (fig. 48). Le Dieu presse de la main droite sur sa poitrine un disque que coupent en deux parties égales des volutes contiguës qui rappellent d'assez près le symbole chinois dont parle M. J. Jones.

La seconde des pièces, que M. Boban m'a signalées, est une sorte de cruche haute de 21 centimètres et large de 18, en assez mauvais état d'ailleurs, découverte dans le célèbre cimetière

Fig. 49. Cruche de terre cuite d'Ancon.
1/4 *gr.* (*Coll. Boban.*)

d'Ancon, département de Lima (fig. 49). Au centre de ce vase l'artiste yunca a peint dans un trapèze parsemé de petites figures noires indéterminées, qui pourraient bien représenter des étoiles, deux volutes ayant un point de départ commun et se développant d'une manière à peu près symétrique, l'une en haut, l'autre en bas. Que l'on substitue à la figure irrégulièrement quadrangulaire qui encadre le signe, le cercle dont elle dérive, on retrouvera une fois encore, comme l'a observé le premier M. Li-Tchao-Pé, un ensemble assez analogue au *tae-hei* [1].

Je ne voudrais pas exagérer ces ressemblances, qui en tous cas ne sont pas fortuites, j'observe seulement qu'elles sont bien

1) On sait que l'astre du jour n'était jamais reproduit sous sa forme apparente par les Péruviens et que toutes les pièces en métal ou en terre-cuite qui montrent un disque à face humaine, entouré de rayons, sont des contrefaçons. (Cf. Wiener, *Pérou et Bolivie*, p. 702.) Les seules représentations solaires bien authentiques seraient celles où cet astre se dissimule sous la forme du symbole que nous venons de décrire.

plus étroites que celle dont M. J. Jones entretenait ses lecteurs il y a quelques années.

Il reste acquis, en tous cas, et cela ne manque point d'offrir une réelle importance, il reste acquis, dis-je, qu'il a existé chez les peuples civilisés de l'Amérique, une conception symbolique commune représentée par un cercle coupé d'un nombre variable de secteurs plus ou moins incurvés. Au Mexique, le signe du jour était ainsi circulaire et partagé en quatre secteurs courbes[1]. Un cercle à trois secteurs beaucoup plus incurvés, figurait au centre des *scalloped disks* des Mounds builders. Enfin chez les Yuncas et les Chimus de la côte péruvienne, le cercle n'était plus décomposé qu'en deux secteurs d'égale étendue[2].

Quoiqu'il en soit d'ailleurs, toutes ces roues américaines, celles des *scalloped disks* en particulier, rentrent dans le type des roues solaires, et l'on peut s'expliquer leur diffusion à travers le Nouveau Monde, par la prédication bouddhique qui a importé dans les mêmes contrées le *svastika* dont je parlais plus haut, les attitudes spéciales, les croyances et les cérémonies que M. G. d'Eichthal a rappelées, enfin tout cet ensemble d'institutions d'un caractère si particulier qui se résume dans les noms de *Quetzalcoatl*, de *Cuculkan* ou de *Viracocha*.

1) Cf. Clavigero. *Storia Antica del Messico.* Cesena, 1780, in-4, t. II, p. 192, fig. A. — Etc.

2) Elle fait partie de la collection d'antiquités américaines que M. Boban vient d'emporter à Mexico.

DEUXIÈME DÉCADE

XI

LE CIMETIÈRE DE TENENEPANCO ET LES SACRIFICES A TLALOC

M. Désiré Charnay explorant, pour la première fois, il y a vingt-six ans, les pentes septentrionales du Popocatepetl, avait découvert à une hauteur considérable, sur un petit plateau appelé Tenenepanco, des débris d'antiquités, vestiges de quelque station funéraire antérieure à l'arrivée des Espagnols.

Les circonstances se prêtaient mal, en 1859, à l'organisation d'une fouille régulière et méthodique. Notre voyageur dut donc se contenter d'effleurer le sol et d'enlever quelques menus objets ; mais il s'était promis de revenir un jour exploiter ce singulier gisement, que son altitude lui faisait à bon droit considérer comme véritablement exceptionnel.

De longues années s'écoulèrent sans que M. Charnay pût réaliser ce projet. Placé enfin à la tête d'une mission scientifique que subventionnaient, à la fois, le Ministre de l'Instruction publique et M. Pierre Lorillard, de New-York, M. Charnay eut à sa disposition les moyens d'action qui lui avaient autrefois fait défaut et le 7 juillet 1880 il entreprenait, à la tête d'une escouade de travailleurs, une exploration méthodique du cimetière indien de Tenenepanco, dont le *Tour du Monde*, du 5 novembre 1881, a fait connaître les principaux résultats [1].

Les montagnards qui avaient vu notre voyageur rapporter de son ascension de 1859 quelques terres cuites plus ou moins ébréchées avaient tenté d'en trouver d'autres, pour les vendre aux antiquaires de Mexico. Ils avaient bouleversé en partie le plateau, où les premières recherches avaient été faites. Les dalles qui circonscrivaient l'enceinte funéraire ou en recouvraient les tombes, avaient été en partie arrachées, et de nombreuses pièces,

1) D. Charnay, *Mes découvertes au Mexique et dans l'Amérique du Centre* (*le Tour du Monde*, t. XLII, p. 289 et suiv., 5 nov. 1881). — Cf. Id. *Les anciennes villes du Nouveau Monde*. Paris, Hachette, 1885, in-4, p. 139-146.

extraites sans précaution des sépultures, avaient été descendues mutilées à Amecameca.

Il restait toutefois assez de choses en place pour récompenser largement de ses peines notre vaillant explorateur. Malgré les obstacles naturels opposés à ses recherches, M. Charnay a pu *complètement fouiller à quatre mille mètres au-dessus de la mer un espace de douze mètres sur trente* (fig. 50) et y recueillir *trois cent soixante-dix pièces*, à peu près intactes, qui sont aujourd'hui déposées dans les musées de Mexico et de Paris.

Ce cimetière de Tenenepanco n'était pas un cimetière ordinaire : non seulement il était situé dans des conditions d'accès particulièrement difficiles, à cent cinquante mètres au-dessus des limites de la végétation arborescente et à quatre ou cinq lieues de toute habitation ; il se présentait en outre sous un aspect de désordre tout à fait singulier. Les tombes étaient creusées comme au hasard, sans aucune orientation, sans aucune espèce de méthode, et les corps y avaient été jetés pêle-mêle dans les fosses, tantôt seuls et tantôt groupés, dans toutes les attitudes et à toutes les profondeurs. L'un était ramassé sur lui-même les genoux touchant le menton et les bras repliés autour ; l'autre était couché tout en long et la tête de son voisin était placée entre ses jambes. Telle tombe gisait à vingt ou vingt-cinq centimètres, telle autre se dissimulait sous un mètre quatre-vingt de sable mélangé d'argile, de *tobé*, de cendres et de pierres ponces.

Les ossements étaient complètement pourris pour la plupart, M. Charnay recouvrait vainement les moins endommagés d'une couche de stéarine bouillante ; il ne réussissait à sauver que des débris suffisants (ce qui était essentiel, on va le voir) pour déterminer l'âge des sujets, mais malheureusement dépourvus de toute signification ethnique[1]. C'étaient des portions de crânes plus ou moins déformés, des morceaux de mâchoires encore

1) Cf. E.-T. Hamy, *Anthropologie du Mexique. Recherches zoologiques pour servir à l'histoire de la faune de l'Amérique centrale et du Mexique*, Ire partie, Paris, Imprim. Nat., 1884, in-4, p. 29. « Le poids des terres a déformé presque toutes ces pièces détrempées par l'humidité du sol, et l'on peut seulement constater qu'une brachycéphalie très marquée dominait chez les mieux conservées. Deux des têtes ont même, dans leur état actuel, le diamètre transverse plus grand que l'antéro-postérieur. »

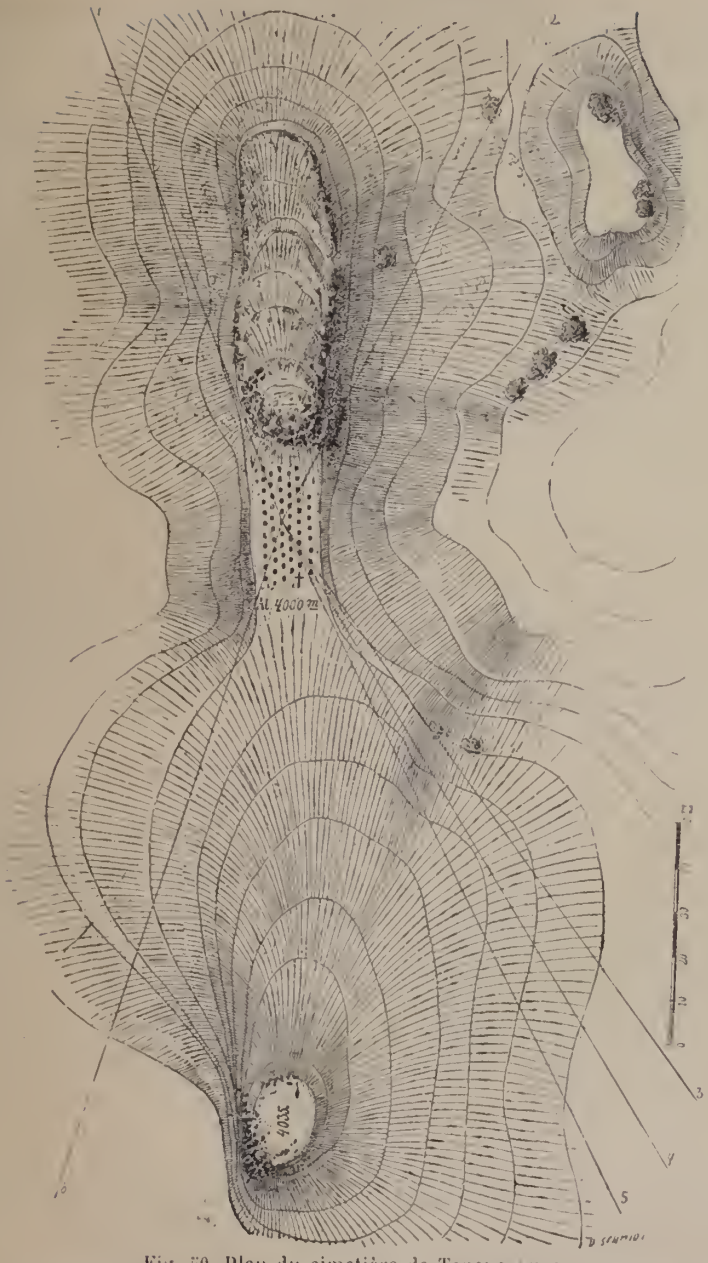


Fig. 50. Plan du cimetière de Tenenepanco.

1. Direction de l'Iztaccihuatl. — 2. Tlamacas. — 3. Popocatepetl. — 4. Pic du Moine. 5 Nombril du Moine. — 6. Barranca de Mispayantla. (D'après le dessin original de M. Désiré Charnay.)

armées d'une partie de leurs dents, des fragments d'os longs, radius, cubitus, etc. Il n'y avait plus aucune trace du squelette des extrémités.

Chose vraiment remarquable, tous ces os, quels qu'ils soient, dans quelque tombe qu'ils aient été trouvés, sont des os de *jeunes sujets*. J'ai reconnu dans la caisse adressée au Muséum de Paris par M. Charnay des parties de cinq crânes, ces cinq crânes sont des *crânes d'enfants*[1] et aucun fragment de membre ne signale la présence d'un adulte. Nous aurons à revenir plus loin sur cette particularité.

Chacun de ces squelettes d'enfant est entouré d'objets plus ou moins nombreux, presque tous en terre cuite[2]. Ce sont des sébilles de grandeurs diverses, mais dépassant rarement quinze à vingt centimètres de diamètre (une de ces sébilles s'est rencontrée coiffant une tête qu'elle avait déformée); ce sont encore des coupes montées sur trois pieds; des cruches au ventre plus ou moins rebondi, ornées de peintures rouges qui représentent des disques, des dents de loup ou une main ouverte; des pots de différentes formes, plus ou moins ornementés; des coupelles, des gobelets, avec ou sans anses; des cornets, des biberons, enfin des jouets d'enfants, de modèles très variés.

La matière de tous ces objets est une argile bien épurée, plus ou moins complètement cuite[3], adroitement modelée à la main, sans le secours d'aucune espèce de tour, lissée ensuite, lustrée, puis parfois peinte avec des couleurs minérales, blanc, rouge orangé, brun ou noir brunâtre.

Les reliefs y sont habituellement obtenus par des procédés assez élémentaires : les formes générales une fois déterminées à l'aide du pétrissage, les détails sont exécutés au moyen de boulettes ou de pastilles, et de petites bandelettes de terre, appli-

1) M. Charnay parle bien dans son texte du *Tour du Monde* (p. 292), d'une femme dont il aurait préservé la tête : c'est une erreur. Il n'y a pas, dans les os envoyés de Tenenepanco, le plus petit débris qui provienne d'un adulte.

2) Il y a aussi, dans la collection, des obsidiennes taillées de diverses formes, et quelques spécimens de bijoux en pierre polie, *chalchihuitl*, etc.

3) On voit sur les cassures une zone plus ou moins épaisse d'un rouge orangé qui entoure une bande centrale demeurée d'un gris noirâtre.

quées sur la pièce par la pression des doigts. Un bâtonnet, un peigne d'os ou de bois ont servi à tracer ensuite par-dessus ce *pastillage* certains traits complémentaires.

Cette manière de modeler la terre et de la décorer est relativement archaïque au Mexique comme dans l'Ancien Monde, c'est celle que l'on rencontre au Cerro de las Palmas, par exemple, dans des sépultures qui sont, à bon droit, considérées comme les plus anciennes connues de tout l'Anahuac. On la retrouve dans les strates inférieures des vieilles villes toltèques de Tula ou de Teotihuacan et dans quelques cimetières primitifs des états de Tamaulipas, de Vera-Cruz, de Tabasco, etc.

Les motifs de décoration ne sont pas moins archaïques. Le plus souvent ils se rapportent en effet au culte des divinités les plus anciennes que l'on connaisse au Mexique, c'est-à-dire, des divinités des montagnes, des orages qui s'y forment et des eaux qui en descendent : Tlaloc et Chalchiuhtlicue.

Les pieds des vases ont presque exclusivement la forme de têtes de mammifères ou d'oiseaux aquatiques. Les bords des coupes sont parfois surmontés de têtes de couleuvres, animaux dédiés aux montagnes (*tepetl*), résidence de Tlaloc et de sa fidèle sœur et compagne[1].

Puis ce sont les dieux eux-mêmes dont les images dessinent leurs étranges reliefs sur le galbe des poteries. Chalchiuhtlicue se présente sous l'aspect d'une femme qui porte sur les épaules, cerclée de plusieurs courroies, une grande cruche pleine d'eau; c'est presque sous le même aspect que s'est montrée à MM. J. Sanchez, G. Mendoza et Velasco, la gigantesque statue de pierre de la déesse découverte à San-Miguel Coatlinchan en 1882[2].

Tlaloc a sa physionomie ordinaire, bien connue des lecteurs de ce recueil[3].

Deux boulettes arrondies, entourées d'un large cercle plat, lui

1) Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*. Trad. Jourdanet et Siméon, liv. II, ch. XIII, p. 71 et 74.

2) J. Sanchez, *Estatua colosal de la Diosa del Agua*. (*Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. III, p. 27 et 30, v lam., 1882. Cf. *Revue d'Ethnogr.*, t. IV, p. 361-362.) — La statue de Coatlinchan portait la cuve sur la tête.

3) Cf. E.-T. Hamy, *La croix de Téotihuacan au musée du Trocadéro*. (*Revue d'Ethnogr.*, t. I, p. 410-428, 1882.)

forment une paire d'énormes yeux, où l'on voit quelquefois se dessiner vaguement une prunelle à l'aide de deux fossettes qui limitent le disque central en dedans et en dehors[1]. Le nez est grand et droit, orné parfois d'un appendice suspendu à sa cloison, la lèvre porte le tortillon en forme de moustache, image de la nuée, qui est propre à Tlaloc et d'où se détachent, au nombre de deux, trois, ou quatre, les pendentifs aussi appelés *dents*, qui représentent la pluie. Les oreilles, à peine indiquées, ont leurs lobules percés, pour loger de volumineux cylindres; le front porte le nœud caractéristique, si souvent figuré dans les anciennes peintures indigènes; le cou est orné d'un collier de grosses pierres; enfin une blouse serrée à la taille par une ceinture, complète le costume. Le bras droit brandit la foudre figurée sous la forme d'un serpent; tandis que le gauche soulève une espèce de lourde massue.

Tel est habituellement le Tlaloc archaïque de Tenenepanco, tel il se retrouve à peu près dans les vieilles terres cuites des Otomites ou les anciens masques et les statuettes de pierre des Zapotèques.

Tlaloc dont le culte se rattache plus intimement à la religion des populations des hauts plateaux, Tlaloc passait aussi pour la plus ancienne divinité connue des Nahuas[2]. Bien avant que les immigrants Acolhuas aient atteint les lagunes (xi[e] siècle de notre ère)[3] on vénérait sur les sommets qui les enceignent le dieu des eaux. Son culte était notamment établi sur la montagne la plus élevée de la chaîne de Tetzcoco, qui portait encore le nom de *mont Tlaloc* au moment de la conquête espagnole.

L'idole que les Acolhuas trouvèrent en haut de ce sommet était taillée dans une pierre blanche poreuse semblable à de la ponce; sa forme était celle d'un homme assis, la face tournée vers

1) Parfois, l'œil est représenté par une fente horizontale ménagée dans l'intérieur du cercle en relief, sorte d'oculaire du dieu.

2) « Dicen que este Dios Tlaloc, es el mas antiguo, que huvo en esta Tierra, despues que se pobló de las Naciones, que aora la poseen. » (Torquemada, lib. VI, ch. xxiii, éd. cit., t. II, p. 45.)

3) Cf. Ixtlilxochilt, *Histoire des Chichimèques*, ch. v, trad. Ternaux Compans, t. I, p. 37.

l'Orient[1] regardant par conséquent vers Tlaxcalla, Huexotzinco et Cholulla. Le personnage reposait sur une pierre carrée « devant laquelle il y avait un vase en manière de terrine ou de jatte travaillée également en pierre, bien proportionnée et dans le creux de laquelle auraient pu tenir environ six *quartiers* d'eau ». Dans cette espèce de jatte ou de mortier il y avait une gomme qu'ils

Fig. 51. Petit pot de terre, décor pastillé représentant la tête du dieu Tlaloc. Tenenepanco, Etat de Mexico. (*Mus. d'Ethnogr. Coll. Charnay*, n° 6021.)

appellent *ulli*, souple et élastique, fondue à la manière de la poix dont on veut faire des pains. On y avait incorporé des semences de toutes les plantes dont se nourrissent les naturels, par exemple des grains de maïs de toutes couleurs, de haricots, de calebasses et d'autres légumes encore. Cette offrande que trouvèrent les premiers immigrants qui virent l'idole fut renouvelée chaque année par eux après la récolte, dit toujours Torquemada[2], en action de grâces, pour l'eau qui leur avait été donnée, et le culte de Tlaloc se perpétua ainsi chez les nouveaux venus qui lui donnèrent même une importance toute spéciale dans leur rituel.

L'image du mont Tlaloc était peut-être toltèque [3], peut-

1) Cette orientation donnée à la statue du dieu peut s'expliquer par la direction des pluies auxquelles il est supposé commander. Dans cette région, en effet, une fois passés les quinze ou vingt premiers jours de la saison humide, pendant lesquels les orages ont surgi tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans règle fixe, toutes les pluies viennent invariablement du nord-est. (Cf. W. Hay, *Renseignements sur Texcoco*. (*Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, t. II, p. 317.)

2) Torquemada, lib. VI, ch. xxiii, éd. cit.; t. II, p. 45. — Cf. Clavigero, *Storia antica del Messico*. Cesena, 1780, in-4, t. II, p. 15.

3) « De la antiguedad de este Idolo se averiguo ser de tiempo de los Toltecas. » (Torquemada, *loc. cit.*)

être même antérieure encore au peuple de ce nom. Quoiqu'il en soit, l'empereur de Tetzcuco, Neçahualpilli (1472-1516), ne trouvant point cette figure digne de la majesté du dieu qu'elle représentait[1], donna l'ordre d'en faire une autre taillée dans une pierre noire, dont la dureté devait assurer la permanence. On démonta l'ancien Tlaloc pour mettre à sa place la nouvelle figure. Or un coup de tonnerre foudroya l'année même la statue neuve et la réduisit en morceaux; les Acolhuas conclurent de cet accident que c'était contre la volonté de Tlaloc qu'on avait changé sa vieille image et la remirent à son ancienne place. Il paraît qu'elle avait eu un bras brisé dans un de ces transports; le malheur fut réparé à l'aide de trois gros clous d'or, qui furent retrouvés en place, lorsque plus tard cette « pierre diabolique » fut détruite par les ordres du trop fameux Zumarraga.

Bien d'autres montagnes, celles de Tlaxcalla et de Toluca entre autres, passaient pour la résidence de Tlaloc; et Torquemada cite tout particulièrement un ancien lieu consacré à ce dieu, qu'on nommait de son temps San-Juan Tianhuizmanalco « et qui était situé presque à mi-côte du grand volcan de Mexico, dans la direction de l'Orient. »

C'était manifestement dans l'impossibilité de célébrer pratiquement le culte du dieu des montagnes à une plus grande hauteur sur le Popocatepetl qu'on avait établi un sanctuaire à Tianhuizmanalco à une *legua* de la *villa* de Carion, vallée d'Atrisco (Atlixco). L'image divine tournée vers l'est[2], comme au mont Tlaloc, pouvait, du bord du cratère, prendre de loin sa part du sacrifice qui lui était offert par ses adorateurs.

1) Cette dévotion spéciale était héréditaire chez l'empereur de Tetzcoco; son père, Nezahualcoyotl, était un fidèle serviteur de Tlaloc auquel il avait dressé une image grande et somptueuse, dans le grand temple de sa capitale. (Torquemada, *loc. cit.*)

2) Sahagun, nous parle des « idoles du volcan nommé Popocatepetl », à propos des Tlaloques (*Trad. cit.*, liv. I, ch. xxi, p. 43), et Duran décrit une maison très bien construite appelée *Ayauchcalli*, dans laquelle se trouvait une idole de pierre verte, grande comme un enfant de huit ans. M. Charnay a cité dans son livre un long passage de cet auteur relatif au culte des Indiens pour le Popocatepetl et le Teocuani, autre montagne voisine dont il fait le pic du Moine des géographes actuels (p. 146).

C'est aussi faute de pouvoir commodément inhumer plus haut les victimes qu'on immolait à Tlaloc, que les prêtres avaient choisi à quatre mille mètres d'altitude le petit plateau de Tenenepanco pour en faire un de leurs cimetières sacrés.

Les offrandes à tlaloc n'étaient plus seulement, en effet, des graines déposées dans un vase de pierre; l'*abondador de la tierra* ne se contentait plus de ces simples dons. Comme les autres divinités plus jeunes auxquelles il s'était associé dans le culte des tribus Nahuas, le vieux dieu de la pluie avait pris goût au sang humain. On lui sacrifiait même exclusivement *des enfants* dans les hauts lieux; or nous avons vu qu'il n'y a, en effet, que des cadavres d'enfants dans le cimetière de Tenenepanco. A bien des reprises dans l'année on tuait de pauvres petits êtres, pour se rendre Tlaloc favorable. La première de ces hideuses fêtes avait lieu le premier jour du mois *atlacahualco*[1]. « On tuait un grand nombre d'enfants dans ce mois, dit Sahagun, on les sacrifiait en beaucoup d'endroits sur le sommet des montagnes, en leur arrachant le cœur pour honorer les dieux de l'eau[2], afin d'en obtenir des pluies abondantes. Ceux qu'on devait tuer étaient couverts de riches vêtements pour être conduits au sacrifice. On les portait sur les épaules dans des litières enrichies de plumes et de fleurs, tandis qu'au devant d'eux, d'autres marchaient en chantant, dansant et jouant des instruments.

« Si, pendant le trajet, les enfants pleuraient et versaient des larmes abondantes, ceux qui les emportaient s'en réjouissaient parce qu'ils y puisaient la conviction qu'il y aurait de grandes pluies cette année[3]. »

Au second mois *tlacaxipeualiztli*, on faisait périr de nouvelles petites victimes; au troisième mois *toçoztontli*, les sacrifices d'enfants reprenaient de plus belle, accompagnant l'offrande à

1) *Atl*, eau; *caua*, cesser. Mois de la fin de la pluie.

2) Il faut comprendre sous ce nom et Tlaloc lui-même et sa sœur Chalchiuhtlicue, et tout un ensemble de divinités secondaires, désignées sous le nom de *Tlaloques*. On supposait, dit Torquemada, que sur chaque sommet il y avait un dieu moindre que Tlaloc, et soumis à son autorité, qui par ses ordres faisait engendrer et se dissoudre en eau les nues, etc. (Lib. VI, cap. XXIII, t. II, p. 46.)

3) Sahagun, *Trad. cit.*, liv. II, ch. I, p. 57-58.

Tlaloc des premières fleurs de l'année : on en égorgeait d'autres encore au quatrième mois *uei toçoztli*. Bref « on sacrifiait des enfants dans toutes les fêtes jusqu'à ce que les eaux devinssent abondantes[1]. »

C'étaient, au moins pour la première de ces épouvantables

Fig. 52. Tasse à bord dentelé portant l'image de Tlaloc pastillée en relief. Nahualac, état de Mexico. (*Mus. d'Ethnogr., Coll. Charnay*, nº 6039.)

cérémonies, des enfants à la mamelle qu'on achetait à leurs mères. Pour les sacrifices subséquents on préférait des victimes moins jeunes[2].

« Ils choisissaient de préférence ceux qui portaient deux remous de cheveux sur la tête et qui étaient nés sous un bon signe. Ils prétendaient qu'ils formaient un plus agréable sacrifice pour ces dieux, afin d'en obtenir de la pluie en temps opportun. On les allait tuer sur des montagnes élevées que par vœu on avait choisies pour l'offrande. » C'étaient la sierra de Quauhtepetl non loin de Tlatelolco, la montagne de Yoaltecatl, près de Guadalupe ; Poyautla, aux limites de Tlaxcalla[3], etc. C'était aussi le plateau de Tenenepanco, dont aucun auteur n'a parlé, mais dans les fouilles duquel on peut relever toutes les circons-

1) Sahagun, *Trad. cit.*, ch. IV, p. 61.
2) Id. *Ibid.* — Cf. Torquemada, liv. VII, cap. XX, t. II, p. 119, etc.
3) Sahagun, *Trad. cit.*, liv. II, ch. XX, p. 84-85.

tances caractéristiques des sacrifices aux divinités des eaux : altitude considérable, présence exclusive de squelettes d'enfants, nombreuses figures de Tlaloc ou de Chalchiuhtlicue représentées sur les jouets qui les entourent, pieds des vases modelées en forme d'animaux plus spécialement consacrés à ces divinités, etc. Il n'est pas jusqu'aux pierres relativement précieuses trouvées

Fig. 53. Petit cornet en terre cuite pastillée représentant Tlaloc brandissant la foudre. Nahualac, Etat de Mexico. (*Rev. d'Ethnogr., Coll. Charnay*, n° 6022.)

par M. Charnay, dont la présence ne s'explique très bien à Tenenepanco. Sahagun nous dit, en effet, que « ces pauvres enfants destinés à la mort étaient soigneusement ornés de *pierres précieuses*, de belles plumes, de manteaux et de ceintures très bien brodés. » On les chaussait de *cotaras* fort élégamment ouvragées ; on leur adaptait des ailes de papier semblables à celles des anges et on leur recouvrait la figure d'huile d'*ulli* ; on leur peignait sur le milieu du visage de petits ronds blanchâtres et on les plaçait sur des litières embellies par de beaux plumages et des *joyaux de valeur* [1]. » Ce sont quelques-unes de ces pierres soigneusement travaillées, que M. Charnay a recueillies au cours de ses fouilles [2].

Pierres dures et terres cuites, figurines de Tlaloc ou statuettes

1) Sahagun, *Trad. cit.*, p. 85-86.
2) C'étaient surtout des objets travaillés dans la précieuse roche verte appelée *chalchihuitl*, dédié à *Chalchiutlicue*.

des animaux qui lui étaient consacrés, tout le matériel de Tenenepanco, s'est retrouvé un peu plus bas (3,790 m.), le long des pentes du massif du Popocatepetl, dans une petite vallée appelée Nahualac, mais avec des mélanges d'objets d'un tout autre caractère.

Cette station de Nahualac, que M. Charnay a brièvement décrite[1] et à laquelle je ne veux consacrer que quelques lignes en terminant ce mémoire, n'était plus un cimetière, mais un étang sacré dédié aux divinités des eaux.

Les objets qu'on y trouve sont, pour une certaine part, tout à fait identiques à ceux de Tenenepanco (pl. IV et fig. 52, 53), et ceci prouve manifestement qu'à l'époque déjà lointaine où l'on immolait des enfants à Tlaloc sur le plateau supérieur, on présentait plus bas des offrandes à cette même divinité.

Mais aux récipients de toute forme, relativement anciens, de Nahualac en sont mélangés d'autres d'un travail plus moderne et d'une signification souvent bien différente. Ce sont pour la plupart des statuettes encore, mais ces statuettes sont poussées dans un moule comme toutes les œuvres de même ordre de la civilisation aztèque. Elles représentent, en outre, des symboles religieux qui se rattachent à un autre culte, celui de Tezcatlipoca, l'une des manifestations du soleil chez les Aztèques, qui venaient, semble-t-il, offrir leurs hommages à l'astre du jour, sur l'emplacement autrefois occupé par un sanctuaire de Tlaloc.

La petite collection, déposée par M. Charnay au musée du Trocadéro, comprend avec quelques idoles du dieu des eaux (fig. 52 et 53) quatre statuettes de Tetzcatlipoca, dont une fort curieuse, représente le dieu assis sur l'ocelot, animal dont certains mythes lui font prendre la forme dans ses enchantements. On y peut voir encore un sifflet de terre noire paraissant représenter une tête de Cipactli; des statuettes d'une divinité féminine, impossible à identifier; enfin des terres cuites assez diverses, ornées de têtes d'ocelots, de coyotes, etc.[2].

1) *Les anciennes villes du Nouveau Monde*, p. 148-149.

2) Parmi les vases dont nous n'avons que la photographie se trouve un exemplaire du *comitl* si souvent représenté dans les peintures aztèques. Les coupes tripodes sont communes, avec les pieds creux à grelots.

Des mélanges analogues ont été constatés par M. Charnay dans l'abri sous roche de Mispayantla, un peu plus bas sur les pentes du massif montagneux (3,160 m.). Une curieuse fiole d'aspect très archaïque, pastillée en manière de Tlaloc, qui est au Trocadéro [1], a été extraite du sol profondément remanié de cet abri, en même temps que des terres cuites brisées d'un travail bien plus moderne [2].

Un vieux Tlaloc en pierre, tenant sur son ventre un bassin [3], a été recueilli plus bas encore à Apatlatepitonco, associé à des images de Quetzalcoatl, de Centéotl, etc.

Il n'y a pas lieu de s'arrêter plus longtemps à ces stations de Mispayantla et d'Apatlatepitonco, sur lesquelles on ne possède que des données tout à fait insuffisantes. Mais je crois devoir insister, en terminant ce petit mémoire, sur le double aspect que présente la station de Nahualac. Les superpositions archéologiques, dont ce gisement fournit un remarquable exemple, ont été fort rarement constatées avec une pareille netteté, dans l'Anahuac, mal fouillé jusqu'ici, et où elles devraient se manifester à chaque coup de pioche sous les formes les plus tranchées.

En résumé, les stations découvertes par M. Charnay dans le massif du Popocatepetl, sont de deux ordres et de deux époques. L'une, Tenenepanco, est un cimetière spécial creusé à une très grande altitude et destiné à inhumer les débris des jeunes victimes immolées en l'honneur des divinités des eaux ; ses carac-

1) Il est fort remarquable que les images de Tlaloc relativement fréquentes à Tenenepanco et dans les autres stations du Popocatepetl découvertes par M. Charnay, soient au contraire si rares à Mexico et dans les environs immédiats de cette capitale. La collection américaine du Louvre ne paraît contenir qu'une seule figure de ce dieu, et le musée du Trocadéro n'en possédait que six venant de l'Anahuac avant les fouilles de M. Charnay à Tenenepanco, Nahualac, Mispayantla et Apatlatepitonco.

2) M. Charnay a rapporté de Mispayantla, outre le petit vase à figure de Tlaloc, deux sifflets à décor pastillé, d'un travail archaïque, des débris de flageolets qui sont au contraire du temps des Aztèques, enfin quelques fragments de plats de cette même époque.

3) Cette pose est exactement semblable d'une part à celle du dieu sur le vase rapporté des *casas grandes* de Chihuahua par M. Guillemin Tarayre (*Revue d'Ethnogr.*, t. I, p. 353, 1882), d'autre part à celle des statues de Tlaxcala et de Chichen Itza, qui sont au Musée national de Mexico; à celle de la statue de la collection Barron à Tacubaya (*Ibid.*, t. I, p. 163-167); enfin à celle de la petite idole de Puebla qu'on peut voir au Musée d'Ethnographie.

tères sont archaïques et il est assurément antérieur à la période aztèque. L'autre, Nahualac, un peu moins élevé dans la montagne, est un lieu d'offrandes, fréquenté à la même époque que le cimetière de Tenenepanco par les sectateurs de Tlaloc et consacré plus tard, sous la domination des Aztèques, au culte de Tetzcatlipoca.

XII

ESSAI D'INTERPRETATION D'UN DES MONUMENTS DE COPAN (HONDURAS)

Les ruines de Copan, situées comme l'on sait, dans le Honduras, à quelques kilomètres de la frontière nord-ouest de ce petit État, ont été découvertes dès 1576 par le licencié Diego Garcia de Palacio, auditeur de l'audience royale de Guatémala, mais elles n'ont été l'objet de recherches un peu suivies que lorsque le colonel D. Juan Galindo vint y pratiquer des fouilles au mois d'avril 1834 [1]. Le mémoire consacré par cet observateur aux antiquités de Copan ne fut publié que très incomplètement, et les dessins qu'il avait exécutés ne sont connus des américanistes que par quelques lithographies, dont il n'existe d'ailleurs qu'un fort petit nombre d'épreuves avant la lettre [2].

L'une de ces lithographies représente, entre autres objets antiques dessinés à Copan, une grande pierre dont la surface régulièrement convexe, creusée au centre d'une petite cuvette, est entourée d'une sorte de tresse dont on voit, sur le dessin, apparaître douze torsades.

Dans la note demeurée inédite, qu'il envoyait à la Société de Géographie sous la date du 19 juin 1834, Galindo décrivait ce monument comme « une pierre presque sphérique avec un ceinturon à l'entour » et ajoutait : « Son diamètre horizontal est de $1^{m},568$, son diamètre perpendiculaire, qui est le plus petit, est d'un mètre seulement; elle a une petite cavité circulaire dans sa partie supérieure et une ligne sinueuse la sillonne à l'extérieur [3]. »

1) D.-J. Galindo. *The Ruins of Copan in Central America.* (*Archæologia Americana. Transactions and Collections of the American Antiquarian Society*, vol. II, p. 545-550, 1836.)

2) Ces lithographies, au nombre de cinq, avaient été dessinées chez Bineteau, vers 1836. Les pierres ont été effacées avant d'avoir jamais porté de légende et ce n'est que par la comparaison des épreuves avec les dessins de Galindo, dont les originaux existent dans les archives de la Société de géographie, qu'il m'a été possible d'en identifier toutes les figures.

3) Ce dernier détail, bien apparent dans le dessin original, a été omis dans l'épreuve lithographique. On verra plus loin combien grande est l'importance de cette « ligne sinueuse » vue pour la première fois par Galindo.

« Quel était ce caprice de l'art? » s'écriait en terminant l'antiquaire américain.

Quel peut bien être ce symbole? m'étais-je répété moi-même en examinant la lithographie de Bineteau, et en la comparant avec la gravure sur bois dessinée quelques années plus tard pour le grand ouvrage de Stephens[1].

Je m'occupais alors de certaines courbes d'un caractère tout spécial, gravées ou peintes sur diverses pièces anciennes découvertes récemment dans les deux Amériques, et je regrettais que les traits creusés à la surface de la pierre convexe de Copan fussent si peu visibles dans les vues des profils de Galindo et de Catherwood. Il me fallait, pour pousser plus loin mon étude, une vue d'en haut du singulier monument qui excitait ainsi ma curiosité. Un jeune et intelligent voyageur, M. Louis Adam, récemment revenu en France de l'Amérique centrale, m'a fourni il y a quelques jours, la figure que je voulais voir et par suite la solution que je poursuivais sans l'atteindre.

M. Louis Adam, venu pour m'inviter à visiter une curieuse collection d'antiquités recueillies par lui au Salvador, m'apportait, pour me les soumettre, des albums de croquis exécutés en janvier 1884 dans les ruines de Quirigua et de Copan par un ancien officier de l'armée française, le capitaine Toufflet, mort depuis lors au Guatémala, et l'une des premières figures que j'aperçevais dans l'album était précisément la calotte de pierre de Galindo et de Catherwood, vue cette fois de profil et d'en haut.

Or le deuxième des croquis de notre compatriote montrait justement sur la surface convexe de la pierre, la courbe symbolique dont j'avais pressenti l'existence à l'aide des documents incomplets que je possédais.

On comprendra facilement l'intérêt qui s'attache à cette constatation, lorsque l'on saura que la figure ainsi tracée sur un monument religieux à Copan n'est autre que le *Taï-ki, taai*

1) J.-L. Stephens, *Incidents of Travel in Central America, Chiapas and Yucatan*. New-York, 1867, vol. I, p. 157.

kiïk, *tae-keih*, *tae-hei* [1], l'un des symboles les plus vénérés des Chinois.

Le *Taï-ki*, suivant l'école de Tchou-hi ou Tchou-Fou-tseu, est le *grand extrême, le grand absolu*, le *grand faîte*, le *pôle* du monde. C'est un principe très parfait, qui n'a ni commencement

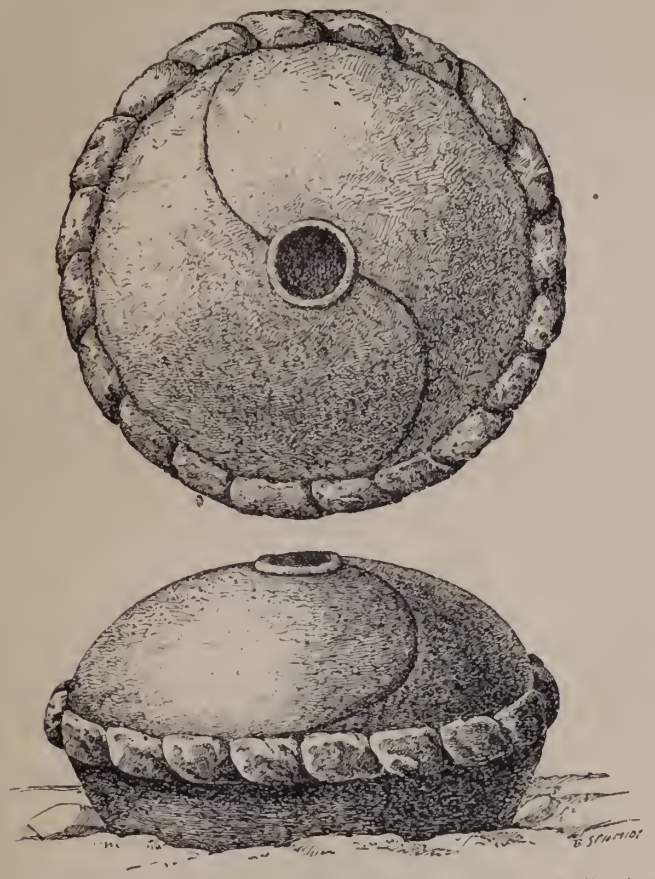


Fig. 54 et 55. L'autel hémisphérique de Copan, vu de profil et d'en haut.

ni fin ; c'est l'idée, le modèle et la source de toutes choses, c'est l'essence de tous les êtres [2].

1) Ce sont en effet les diverses formes du même mot, telles que du Halde et les anciens Jésuites, Davis, Edkins, von Faber, Jones, les ont transcrites dans leurs ouvrages.

2) J.-B. du Halde. *Description géographique, historique, chronologique,*

On représente le *taï-ki* de la manière suivante : sur le demi-diamètre d'un cercle donné, dit Davis[1], décrivez un demi-cercle et sur le demi-diamètre restant, décrivez en sens contraire un autre demi-cercle.

La figure ainsi obtenue, combine ce que les Chinois nomment le *Yang* et le *Yin*, c'est-à-dire la force et la matière, l'actif et le passif, l'essence positive et l'essence négative, la lumière et l'obscurité, le principe mâle et le principe femelle, l'âme ration-

Fig. 56. Le Taï-ki, d'après la figure de Davis.

nelle et l'âme physique. L'un de ces principes est représenté de couleur claire, l'autre de couleur foncée, et pour mieux symboliser la pénétration du second principe par le premier on ajoute au milieu de la figure foncée un petit disque clair, tandis qu'un petit disque foncé au contraire sera peint au centre de la figure claire[2]. Ces petits accessoires dont l'invention est postérieure à celle du *Taï-Ki* proprement dit, font défaut sur notre monument de Copan qui répète exactement les représentations chinoises anciennes de

politique et physique de l'empire de la Chine. La Haye, 1736, in-4, t. II, p. 36-37. — Cf. E. J. Eitel. *Fong-Shoui ou principes de science naturelle en Chine* (*Ann. du Mus. Guimet*, t. I, *pass.*); J. Edkins, *La religion en Chine.* (*Ibid.*, t. IV, p. 132 et suiv.)

1) J.-F. Davis, *La Chine ou description générale des mœurs et des coutumes, du gouvernement, des lois, des religions, des sciences, de la littérature, des productions naturelles, des arts, des manufactures et du commerce de l'empire chinois*, trad. fr. Paris, 1837, t. II, p. 21-22.

2) « Suivant la cosmogonie chinoise, dit M. Max von Faber, l'univers était, au commencement, une vésicule ou cellule, dans laquelle se trouvait enfermé le chaos gazeux, nommé *guoan-Ki*. Cette cellule fondamentale, c'est le *t'aai-Kiïk*, c'est-à-dire, le commencement.

« Le *guoan-K'i* était une mixture intime de deux sortes de gaz, dont une sorte nl'*iang*, c'est-à-dire, le *vivifiant ;* le *vivant et traitant avec connaissance ; cactif ;* le *masculin*, la *lumière* ; et l'autre sorte le *im*, c'est-à-dire le *vivant privé de sentiment ;* le *passif ;* le *féminin ;* l'*obscurité*. Le *t'aai-Kiïk* (le com-

l'école de Tchou-hi. On pourra comparer, par exemple, la vue d'en haut de la pierre de Copan avec les dessins qui ornent les parois du vase chinois précédemment emprunté à la *Céramique* de Jacquemart. Ce décor, dont un *taï-ki* forme le centre, représente ce symbole dans des orientations inverses, encadré de quatre *Koua*, *Touy* et *Kien*, d'une part, *Kouen* et *Kien* de l'autre[1].

Une image populaire, que nous avons récemment reçue du Tonkin, montre le *taï-ki* peint en vert et en rouge au milieu d'un *Sien Tien*, composé des mêmes *Koua* que celui qu'a reproduit M. Dumoutier dans la *Revue d'Ethnographie* de 1885, mais tout autrement disposé. Ce premier ensemble est entouré de vingt-huit médaillons circulaires peints de diverses couleurs et qui contiennent chacun un caractère chinois. Quatre autres signes plus gros figurent dans les angles. Le haut de la planche est occupé par des cartouches où sont inscrits les signes correspondants aux idées de *rareté*, de *longue vie*, de *richesse*; dans le bas on trouve les signes qui rendent les idées de *gain* et de *bonheur*.

mencement) était représenté de la manière ci-jointe; le rouge (1) correspond à l'élément *iang* et le noir à l'élément *im*; la grande portion rouge est nommée *t'aai-iang* et la grande portion noire est nommée *t'aai-im* (2). L'œil rouge dans le champ noir (3) est nommé *sio-iang* (4)) et dénote l'existence présente du *iang* dans le *im*; l'œil noir dans le rouge se nomme *sio-im* (5). et dénote l'existence présente du *im* dans le *iang*. C'est une sorte d'ubiquité du

iang dans le *im* et du *im* dans le *iang*. » (Max von Faber, *Transcendentale Voorstellingen der Chineezen. — De Indische Gids. Statt-en Letter Kundig Maardschrift*. Amsterdam, avril 1884, p. 703-704.)

1) Cf. *Revue d'Ethnographie*, t. IV, p. 19 et 324. 1885.

1) C'est la partie claire de la figure.
2) C'est-à-dire le grand *iang* et le grand *im*.
3) C'est le point blanc de la figure.
4) Le petit *iang*.
5) Le petit *im*.

Cette page d'impression, où le symbole, retrouvé à Copan, est ainsi honoré, comme le centre de tout bien, l'axe autour duquel gravitent toutes les prospérités, cette page d'impression, dis-je, fait partie des feuilles d'imagerie populaire, qui de la Chine se sont répandues dans les pays du Sud [1].

On trouve encore le *taï-ki* inscrit sur le revers de certaines tablettes magiques, usitées dans les sacrifices que l'on fait pour obtenir la pluie; gravé sur des fauteuils, des tables, des canapés, en bois dur de Canton; peint sur des bannières de temples ou sur les bandes de papier rouge que l'on suspend aux portes à l'approche du Nouvel An [2]; enfin attaché à un certain nombre d'objets usuels, pipes, etc. [3]. C'est donc un signe très répandu, très populaire, non seulement en Chine, mais dans toutes les contrées qui ont plus ou moins subi l'influence de la civilisation chinoise.

Signaler la présence d'un tel symbole à Copan, dans cette ruine où l'on a déjà relevé tant de manifestations d'un art étrange et curieux, parfois apparenté de près à ceux de l'extrême orient du vieux monde, c'est fournir une nouvelle preuve très sérieuse à l'appui de la théorie qui fait venir d'Asie l'un au moins des courants civilisateurs dont l'Amérique a jadis ressenti la bienfaisante influence.

C'est de plus fixer à ce monument de Copan une date au delà de laquelle son érection serait invraisemblable. Si, en effet, comme on l'assure, Confucius a parlé du *taï-ki* dans un appendice placé à la fin de son commentaire du Yi-king [4], c'est seulement sous la dynastie des Song (1126-1278 de notre ère), que la doctrine qui fait de ce symbole le principe de toutes

1) M. le lieutenant de vaisseau Gouin, résident de France à Nam Dinh, auquel nous en devons la connaissance, l'a achetée au moment de la grande fête du Tât et s'est assuré qu'elle avait été imprimée à Tay hô, près de Ha-noï. (*Comptes rendus de la Soc. de géogr.*, 1885, n° 14, p. 418, 3 juillet 1885.)

2) Il fait souvent pendant au signe feu, renversé, qui a le pouvoir de protéger les maisons contre l'incendie. (Jametel, *Notes mss.*)

3) Le musée d'Ethnographie possède une amulette de pipe recueillie par M. Brau de Saint-Pol Lias au Tongkin et qui porte un taï-ki, qui ne diffère de ceux dont il vient d'être question que par le double contour de sa courbe intérieure.

4) J.-B. du Halde, *op. cit.*, p. 36.

choses a commencé à se répandre largement en Chine. C'est donc au XIII[e] siècle au plus tôt, qu'on pourrait faire remonter le monument qui le représente à Copan.

Il orne, dans l'enceinte sacrée de la vieille cité religieuse, la face supérieure d'un autel [1], et cet autel, comme tous ceux que l'on a découverts dans cette merveilleuse ruine, est placé devant une statue.

Il serait particulièrement intéressant de connaître, dans tous ses détails, la figure à laquelle était consacrée une pierre d'offrande d'un caractère si spécial. Par malheur l'idole, marquée M sur le plan de Stephens et Catherwood, qui correspond à l'autel hémisphérique, a été anciennement brisée. Le piédestal seul demeure en place et l'on y peut voir les deux pieds chaussés de riches sandales, sculptées avec beaucoup de soin. Le reste de la statue, couché sur le dos, est caché dans toute sa longueur par un gros tronc d'arbre depuis longtemps tombé sur elle [2].

Espérons que M. Maudsley, dont on nous signale la présence dans les ruines de Copan, donnera une nouvelle preuve de son zèle éclairé pour l'archéologie américaine en faisant dégager et mouler cette idole, dont l'examen attentif peut faire beaucoup avancer la solution de l'important problème que soulèvent les ressemblances manifestées une fois de plus entre les monuments des pontifes de Copan et ceux des disciples de Tchou-hi [3].

1) Voici ce qu'en a dit Stephens à la page citée plus haut de ses *Incidents of Travel* « Opposite is a circular altar with two growes on the top, three feet high, and five feet six inches in diameter, an engraving of which is here given » (vol. I, p. 157.)

2) Stephens, *loc. cit.*, fig.

3) C'est la première fois que le *taï-ki* est signalé avec une pareille netteté sur un monument religieux de l'ancienne Amérique. On rapprochera cette observation curieuse de celles que nous avons déjà précédemment recueillies. Les lecteurs de ces décades voudront bien se rappeler le signe presque semblable quelquefois usité chez les Chimus et les Yuncas.

Les *mound builders* connaissaient et vénéraient, nous l'avons vu, également un symbole de même ordre, mais dans lequel le cercle était coupé en trois ones au lieu de l'être en deux.

XIII

LES STATUES DE TEHUACAN DE LAS GRANADAS

I. — Le Musée National de Mexico possède depuis de longues années deux statues en tuf trachitique (*toba traquitica*) [1], portant encore des traces de peinture et incrusté de *thalchihuit* et autres pierres dures; elles ont été trouvées ensemble à une époque indéterminée dans une fouille pratiquée à Tehuacan de las Granadas.

Cette ville, aujourd'hui simple chef-lieu de district de l'État de Puebla, à une douzaine de lieues au sud-ouest d'Orizava, était autrefois fort riche en monuments indigènes. « Particulièrement adonnée, suivant les expressions de Torquemada, au culte et au service des démons [2] » la ville de Tehuacan, dont le nom signifie le *lieu où l'on possède des Dieux*, contenait un vaste panthéon que Fr. Juan de San Francisco détruisit, aussi complètement que possible, peu de temps après la conquête [3].

Les deux statues du Musée National avaient été probablement enfouies avant cette exécution par quelque Indien, resté fidèle au culte des ancêtres; elles sont sorties presque intactes de la

1) Cf. G. Mendoza y J. Sanchez, *Catálogo de las colecciones histórica y arqueológica del Museo National de México*. Mexico, Escalante, br. in-18, p. 35.

2) « Tehuacan... pueblo... particularmente dedicado a la cultura y servicio de los Demonios en su antiguedad conforme a la Etimologia del nombre, que parece significar *lugar de los Diosos*; y asi era grande el numero de los Idolos que en aquel Pueblo hauia. » (J. de Torquemada, *Tercera parte de los veinte i un libros ritualesi Monarquia Indiana*, lib. XX, C. XLIII, 2e éd., Madrid, 1723, t. III, p. 480-481.)

3) « Como el celo del Varon de Dios era, que solo vn Dios verdadero fuese adorado, y destruidos todos los demas que fingidamente vsurpaban este Nombre : hiço recoger el siervo de Dios de estos todos los que pudo con intento, de que en vn Dia señalado se hiciese vn solemne sacrificio a la Divina Magestad, destruiendo y asolando publicamente esta abominacion, etc. » (Torquemada, libr. XX, c. XLIII, t. III, p. 481. — Cf. Id. libr. XVII, c. XIV, t. III, p. 173 et Vetancurt, *Menologio franciscano*, p. 79.) Les dominicains s'étaient établis de très bonne heure à Tehuacan (Torquemada, libr. XVII, c. VI, t. III, p. 222; libr. XIX, c. IX, t. III, p. 324. — Cf. Vetancurt, *Teatro Mexicano*, 4 p., t. II, p. 66. Mexico, 1698, in-f°.)

cachette qui les avait soustraites au XVI^e^ siècle aux fureurs des émules de Zumarraga [1].

Quand on se trouve en présence de ces deux uniques survivants

Fig. 57. Chicuei-Miquiztli, figure symbolique de Tehuacan delas Granadas, (d'après un moulage conservé au Musée d'Ethnographie.)

du panthéon de Tehuacan [2], on est tout aussitôt frappé des caractères communs qu'ils présentent. Ils ont exactement la même taille (1^m^,15), presque les mêmes contours généraux, la roche

1) Nous en avons au Trocadéro deux excellents moulages exécutés par les soins de M. Charnay à Mexico.

2) « No subsisten de el, dit Dupaix en parlant de Tehuacan, sino unas grandes ruinas de templo y caserias de cal y canto, situados en ladera de unos cerritos. » (Dupaix, 1^re^ expédition, p. 5.)

est identique et la main-d'œuvre diffère si peu, de l'une des deux œuvres à l'autre, qu'on se sent tout porté à croire qu'elles sont sorties autrefois d'un même atelier.

Ce sont deux pendants, ou tout au moins deux termes d'une série disposée symétriquement jadis dans quelque édifice religieux de la ville. Nous allons voir que les inscriptions mystérieuses qu'elles portent à la nuque et qui ont échappé jusqu'ici à l'attention des archéologues qui les ont examinées établissent entre elles une solidarité nouvelle.

La première de ces statues, le numéro 4 du catalogue cité plus haut, a surtout provoqué l'attention des archéologues et des ethnographes[1]. Le personnage féminin qu'elle représente est bien fait d'ailleurs pour attirer le regard. Son corps de vieille, aux seins flétris et déprimés, est surmonté d'une tête de mort ornée de turquoises ; ses mains aux paumes calleuses, parce qu'elles ont beaucoup travaillé, se projettent comme pour saisir le malheureux passant ; de hideux serpents à sonnettes s'entrelacent pour tisser sa jupe ; enfin ses pieds aux larges doigts sont armés d'énormes griffes. C'est bien Miquiztli, *la mort,* toute prête à remplir son lugubre office, ainsi que MM. Mendoza et Sanchez, Charnay, Lucien Biart et beaucoup d'autres l'ont très facilement reconnu[2]. Mais c'est Miquiztli sous une forme redoublée et

1) M. Mehédin, par exemple, dans une note datée de 1865 (*Divinité mythique de la mort à laquelle on offrait les victimes humaines par plusieurs milliers à la fois dans les rites religieux de l'antiquité mexicaine. Nouvelle description*, par Léon Méhédin, Paris, Lainé et Havard, in-fol.) la rapprochait de la grande idole de Teoyaomiqui. « La figure nos 75-76 (c'est celle de notre statue catalogüée sous ces deux numéros dans son portefeuille de dessins) vue sur ses deux faces n'est-elle point une variante très intelligible et rendue plus humaine de cette terrible déesse de la mort, Teoyaomiqui ? Ce spectre sur des épaules de femme et la position des mains prêtes à se jeter sur les mortels ne sont-ils pas expressifs autant que notre squelette classique armé de sa faulx ?... » La statue dite de Teoyaomiqui est une divinité complexe où la mort intervient bien, mais pour combiner ses symboles avec d'autres symboles du panthéon mexicain, tandis que notre pièce représente exclusivement Miquiztli.

2) Seul de tous les archéologues qui ont étudié cette sculpture, M. Alfred Chavero y a vu autre chose que Miquiztli. Rapprochant ce morceau, comme l'avait fait M. Méhédin, de la grande et célèbre statue souvent désignée sous le nom de *Teoyaomiqui*, et dont il fait une représentation de *Coatlicue*. (A. Chavero, *La piedra del Sol*. XVI. *Anales del Mus. Nac. de Mexico*, t. II, p. 293-298.) M. Chavero attribue à cette dernière divinité la figure que nous étudions. « La mujer, écrit-il (p. 298), tiene per cabeza una calavera adornada de turquesas :

particulièrement terrible, ainsi que le démontre l'hiéroglyphe dont le sculpteur a caché le relief derrière la tête (fig. 21). Cet hiéroglyphe représente en effet une tête de mort vue de profil, entourée de deux séries de rayons et à droite de laquelle sont *huit* petits disques numériques. Cet ensemble doit se lire *Chicuei* (huit) *Miquiztli* (mort) ; huit, mort.

Or *Chicuei Miquiztli* est dans le calendrier astrologique mexicain, le huitième jour de la septième treizaine (*ce-quiauitl*) et c'est le seul jour dans la série du *tonalamatl* où le signe

Fig. 58. Hiéroglyphe représenté en relief sur l'occiput de la statue de Miquiztli.

Miquiztli, nom du jour, coïncide avec le même signe *Miquiztli*, employé comme symbole du cinquième des *Seigneurs de la nuit* [1].

las manos estan en actitud de hacer presa, y las tiene encallecidas de tomar hombres para la muerte; la adorna una enagua de culebras. Es tambien *Coatlicue*, la tierra en la noche, la muerte. » Et dans ses notes au catalogue de MM. Mendoza et Sanchez, il dit encore (*Ibid.*, t. II, p. 484) : « No solamente *Miquiztli*, otras deidades tienen per cabeza una calavera, como son *Coatlicue i Izpapalotl* : asi es que para classificar las justamente, es preciso atender a sus otros attributos. Aqui es *Coatlicue* que significa enagua de culebras, y en efecto, tal enagua se ve en el idolo. *Coatlicue* es una de las representaciones de la terra en cuyo seno se depositan los cadaveres, y por eso la vemos con las manos encallecidas de tomar muertos. » M. Chavero n'a pas vu plus que ses prédécesseurs les hiéroglyphes placés sur l'occiput de la statue, et sur l'étude desquels repose l'interprétation que je propose.

1) On nomme *tonalamatl* le calendrier archaïque d'origine manifestement lunaire (les Nahuas l'appelaient aussi *Metztlapohualli*, compte de la lune) qui se combinait chez les Mexicains avec le calendrier vulgaire divisé en *vingt treizaines*. L'année y est de 260 jours. Les figures des 20 jours de chacun des mois du *calendrier vulgaire* s'y suivent dans l'ordre habituel, mais la numération change à partir de 13, de sorte que la seconde treizaine ou *tridécatéride* voit coïncider son premier jour avec le quatorzième de la série vulgaire. Il résulte de cette combinaison que dans la période des 260 jours, aucun signe n'est affecté deux fois du même numéro d'ordre dans les treizaines, et que par conséquent la combinaison du numéro d'ordre dans la treizaine et du nom du jour suffit à caractériser ces 260 jours du *tonalamatl*. Mais le deux cent soixante et unième jour de l'année vulgaire répéterait exactement le premier

C'est un jour plus particulièrement placé sous la puissance de la mort, jour terrible entre tous et dont l'influence était regardée comme particulièrement néfaste. Sahagun nous apprend que « ceux qui naissaient ce jour-là étaient mal vus et détestés de tout le monde. » Ils avaient d'ailleurs, ajouta-t-il, selon les Mexicains, « toutes les mauvaises inclinations et les pires vices qui existent[1]. »

II. — A cette horrible figure de la mort fait pendant, dans la salle d'entrée du musée de Mexico, une seconde statue, aussi trouvée à Tehuacan de las Grenadas et dans les attributs un peu indécis de laquelle on est tout porté à chercher exactement le contraire de ce que la première vient de nous montrer si clairement. A la déesse de ténèbres et de mort on veut opposer un dieu de lumière et de vie ; à côté de celle qui détruit on place celui qui crée, Xiuhtecuhtlitletl, dont M. Chavero croit retrouver les ornements symboliques en quelques parties de la sculpture[2].

« L'autre statue, écrit le savant archéologue dans le mémoire cité plus haut sur la *Piedra del Sol*, représente un beau jeune homme aux yeux vifs faits d'ivoire (?), il a sur l'épaule les rayons symboles de la lumière et le faisceau de quatre feuilles qui forme le cycle ou *xiuhmolpilli ;* sur sonmantelet (*ayatl*) se voit une bordure d'étoiles dans l'azur du firmament. Quelques-uns croient que ce pourraît être Huitzilopochtli, ajoute M. Chavero,

si une nouvelle combinaison n'intervenait. C'est celle des « nueve Dueños, Señores o Acompañados de la noche. » des neuf gardiens, seigneurs ou accompagnateurs de la nuit, superposés sur le *tonalamatl* aux signes des jours dans chaque treizaine, et dont les combinaisons avec ces jours et ces treizaines peuvent s'élever au nombre de 2340, puisque $20 \times 13 \times 9 = 2340$.

Au *huitième* jour de la septième treizaine, *Miquiztli*, gardien de la nuit, est superposé à *Miquiztli*, signe du jour, et ce qui fait *huit Miquiztli Miquiztli*.

1) Fr. B. de Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle Espagne*, liv. IV, ch. xiii, trad. fr. de Jourdanet et Siméon. Paris, 1880, p. 258.

2) « La otra estatua, écrit M. Chavero, dans le mémoire cité plus haut sur la *Piedra del Sol* (p. 298) est un mancebo hermoso, con ojos vivos formados de morfil ; tiena à la espalda los rayos simboles de la luz, y el haz de cuatro hojas que forma el ciclo o *xiuhmolpilli ;* y en su *ayatl* se ve aún una orla de estrellas en el azul del firmamento. Algunos quieren que este dios sea Huitzilopochtli... entonces serian la madre y el hijo, ajoute l'auteur en rapprochant les deux figures, puis il ajoute : Parecen *Xiuhtecuhtlitletl* y *Coatlicue*, el dia y la noche, el creador y la destructora, la vida y la muerte, los dos dioses que estan à los extremos de la humanidad en el movimiento eterno de los mundos. »

les deux divinités seraient alors le fils et la mère. « Elles me paraissent être, continue-t-il, Xiuhtecuhtlitletl[1] et Coatlicue, le jour et la nuit, le créateur et la destructrice, la vie et la mort,

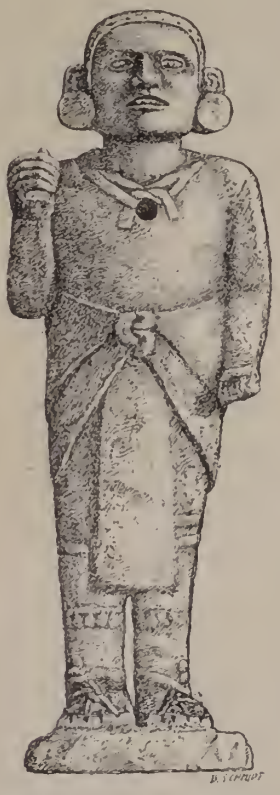


Fig. 59. Nauhecatl, statue symbolique de Tehuacan de las Granadas (d'après un moulage conservé au Musée d'Ethnographie).

les deux divinités qui dominent les extrêmes de l'humanité dans le mouvement éternel des mondes. »

1) La figure de Xiuhtecuhtlitletl, qui revient si fréquemment dans le *tonalamatl* comme symbole du premier « *de los senores o acompanados de la noche* » n'a rien de commun avec l'hiéroglyphe, dont le lecteur a la reproduction sous les yeux (fig. 60) et la description de son image dans Sahagun (*trad. cit.*, p. 28 et suiv.) ne suggère aucun rapprochement avec celle de la deuxième statue de Tehuacan.

La lecture de l'hiéroglyphe occipital qui a échappé à l'attention de M. Chavero, ne confirme point sa manière de voir. Cet hiéroglyphe représente en effet une tête d'animal fantastique (fig. 60) au grand œil ovale, au nez relevé en une sorte de petite trompe, à la bouche ouverte d'où l'on voit sortir une langue bifide et pendante, et un gros crochet latéral. Cette tête, entourée de rayons (on en voit neuf dans le profil) est la tête symbolique de Ehecatl, la personnification du vent, l'une des manifestations les plus vénérées du dieu Quetzalcoatl [1].

A droite du signe hiéroglyphique sont quatre signes numé-

Fig. 60. Hiéroglyphe représenté en relief sur l'occiput de la statue de Nauhecatl.

riques et l'ensemble se lit *Naui* (quatre) *Ehecatl* (vent) et par contraction *Nauhecatl*.

Nauhecatl (quatre vents), quatrième jour de la septième treizaine, était encore un jour fort important dans le *tonalamatl*. « On tuait ce jour-là, nous dit Sahagun, les malfaiteurs qui étaient en prison ; le roi avait la superstition d'y faire sacrifier quelques esclaves. Les marchands et les négociants affichaient et vantaient les joyaux qu'ils mettaient en vente, les exposant au grand jour pour que tout le monde les vît et, la nuit étant venue, ils mangeaient et se livraient à la boisson. Ils se pavanaient alors sous les fleurs, continue le vieil historiographe, fumaient leurs tubes parfumés et s'asseyant sur leurs sièges, chacun commençait à se vanter des gains qu'il avait faits, des pays lointains où il était parvenu, et il parlait des autres avec mépris, disant qu'ils valaient peu de chose, qu'ils étaient moins riches et qu'ils

1) Ce type de *Ehecatl* paraît dérivé par une série de déformations successives de celui du singe soufflant qui représente si souvent le Dieu.

n'avaient pas été en pays aussi lointains. Ils faisaient ainsi grand bruit les uns et les autres jusqu'à une heure avancée de la nuit [1].

Et plus loin, revenant sur ce jour de *nauhecatl* qu'il qualifie d'indifférent soit en bien soit en mal, mais dont il dit pourtant que chacun se méfiait, et qu'il était de mauvais augure ; il nous raconte que, pendant sa durée, l'on tuait la nuit ceux qui s'étaient rendus coupables d'adultère, pour les jeter à l'eau aussitôt le jour venu ; qu'on mettait des cardons aux fenêtres pour faire fuir les sorciers et les nécromanciens qui opéraient, ce jour-là, leurs enchantements et leurs maléfices, que les *acxoteca* (marchands riches) honoraient le signe *nauhecatl* par les sacrifices et les cérémonies dont il a déjà parlé et qu'il raconte de nouveau avec prolixité [2], etc., etc.

Nauhecatl, dont ces extraits de Sahagun mettent déjà bien en lumière le rôle particulièrement important dans le calendrier, ne présidait pas seulement le quatrième jour de la septième treizaine qui lui était consacré. Il tenait la treizaine toute entière sous sa domination, et c'est sa représentation symbolique que l'on peignait au centre de la page correspondante du *tonalamatl* [3]. C'est un personnage surchargé d'ornements bizarres et compliqués que le statuaire a nécessairement supprimés pour la plupart en lui laissant seulement un mantelet (*ayatl*) simplifié, formé de découpures qui lui pendent dans le dos, le devantier

1) Sahagun, *trad. cit.*, p. 80.

2) Les marchands riches appelés *acxoteca* honoraient le signe de ce jour, et c'est pour cela qu'ils mettaient en évidence toutes les belles choses qu'ils avaient dans leurs maisons, comme pierres précieuses, riches joyaux, plumages de couleurs variées, peaux d'animaux travaillées, marchandises de cacao, couvercles en écailles pour *tecomates*, tous les bijoux enfin qu'ils possédaient. Ils plaçaient ces objets en ordre sur une étoffe riche dans la cour du *capulco* ; ils brûlaient en même temps de l'encens et ils offraient du sang de cailles. Ils disaient que c'était en l'honneur de ce signe qu'ils étalaient ces belles choses comme s'ils les avaient exposées au soleil pour les réchauffer. Après avoir fait leurs dévotions, tous les marchands et invités commençaient à prendre part au banquet. Chacun recevait des fleurs et des roseaux à fumer ; bientôt la fumée formait autour d'eux comme un brouillard. La nuit étant venue, les marchands, les vieillards et les vieilles femmes s'enivraient. Alors chacun se vantait de son gain, des pays qu'il avait parcourus, etc., etc. » (Id., *trad. cit.* p. 257.)

3) Kingsborough, t. II, *Cod. Vatic.*, 41.

ou *maxtli*, et les jambières ornées de petites coquilles qui décorent presque constamment le dieu Quetzalcoatl [1], dont Ehecatl n'est qu'une des manifestations. Un creux, percé au-dessous des cordons du mantelet, recevait le *joël* du vent fait de la coquille sciée d'un grand strombe et d'autres petits trous ménagés au pourtour de la face pouvaient loger les supports de quelque grande tiare mobile surmontant le demi masque qui cache en partie la face du dieu dans le *Tonalamatl*.

Mobile était aussi l'insigne que le dieu tenait de la main droite relevée jusqu'à la hauteur de l'épaule.

M. Chavero, revenant sur son interprétation première, a émis dans un nouveau chapitre de son étude l'opinion que l'objet disparu de la main droite de notre statue devait être une lance, et cette hypothèse l'a conduit à voir dans notre personnage le compagnon militaire de Quetzalcoatl, Totec qui, en effet, a souvent la lance à la main [2].

Mais si l'artiste avait réellement voulu armer d'une lance la droite de sa statue, comme le pense M. Chavero, il aurait fait ce que savaient si bien faire les sculpteurs mexicains; il aurait complètement évidé la paume de la main pour y glisser la hampe en métal ou en bois qui devait porter haut la pointe et le panache de l'arme sacrée, tandis que le pouce vient s'appliquer

1) Cf. Sahagun, *trad. cit.*, p. 16.

2) M. Chavero a changé d'idées, comme je l'ai dit plus haut, pendant la période de temps qui a séparé la publication des chapitres XVI et XVIII du mémoire sur la *Pierre du Soleil*. Dans ce dernier chapitre, en effet (*Anales del Museo Nacional*, t. II, p. 427), il déclare que « el idolo de piedra blanca, compañero de la *Miquiztli* (il appelait celle-ci *Coatlicue*, dans les textes cités plus haut), que está en el Salon de arriba en el Museo tambien es *Totec*. En el hueco de su mano derecha se ve claramente que debio tener la lanza; en sus paños se observan huellas de astros, rojos y blancos segun costumbre, sobre cielo azul; y en la espalda tiene los cuatro fajas de los *tlalpilli*, ó sea el cielo de 52 años, y de el penden los tres rayos de los tres astros. » M. Chavero a reproduit cette interprétation presque dans les mêmes termes dans la note *l*, annexée au catalogue déjà cité de MM. G. Mendoza et J. Sanchez (*Anales del Museo Nacional*, t. II, p. 484). « Segun estudio que últimamente se hecho y publicado en el segundo tomo de los *Anales del Museo*, este idolo representa á Totec. Le falta la lanza que empuñaba en la mano derecha, cuya actitud claramente se observa; y le faltan tambien los adornos del *capillo* ó tocado, en el cual se ven los pequeños agújeros que los sostenian. Pero pueden observarse aún claramente, en su vestido, los adornos de estrellas sobre cielo azul, y á la espalda las cuatro fajas de los *tlalpilli*, que formam el cielo de 52 años, y los rayos de los tres astros, sol, luna y estrella de la tarde.

à plat sur la main légèrement entr'ouverte, et qui n'offre plus qu'une sorte de douille incomplète à l'objet plus ou moins raccourci qu'elle doit soutenir. Cet objet devait être, à mon avis, le rayon que M. Gumesindo Mendoza reconnaît à la même place dans la peinture du Codex Vaticanus [1]. Dans l'autre main, en partie brisée, mais où se distinguent encore les restes d'une excavation cylindrique, pouvait être placé le sceptre serpentiforme que brandit Quetzalcoatl-Ehecatl, quand il commande aux quatre vents du ciel.

La seconde statue de Tehuacan représente donc, dans mon sentiment, Nauhecatl. Or, comme rien dans les qualités ou dans les attributs propres à cette manifestation spéciale de Quetzalcoatl ne justifie un parallélisme rigoureux établi entre cette idole et celle de Chicuei-Miquiztli, je me suis demandé si l'on ne pourrait pas expliquer le rapprochement de ces deux œuvres, en y cherchant autre chose que des pendants symétriquement opposés l'un à l'autre. Or *naui-ehecatl* et *chicuei-miquiztli*, dont les hiéroglyphes mystérieux se dissimulent derrière les têtes de nos deux personnages, sont deux termes, le quatrième et le huitième, d'une tridécatéride, qui est la septième du *Tonalamatl*, appelée *ce-quiauitl*, du nom de son signe initial. Onze autres statues de même grandeur et de même style pouvaient fort bien avoir orné, avec les deux qui nous restent, un téocalli consacré à Quetzalcoatl-Ehecatl, adoré spécialement sous sa forme de Nauhecalt, ou maître des quatre vents du ciel.

Des fouilles nouvelles pratiquées à Tehuacan feront peut-être découvrir quelque jour d'autres têtes d'idoles décapitées par les moines du XVI^e^ siècle.

Si l'un ou l'autre de ces débris porte un hiéroglyphe de la série *ce-quiauitl*, l'hypothèse que je me permets d'émettre en terminant ce court mémoire se trouvera complètement justifiée.

1) G. Mendoza, *Mitos de los Nahuas*, IV. (*Anales del Mus. Nac. de Mexico*, t. III, p. 32, lam. 3, fig 3, 1882). Ce rayon est plutôt un nœud dans la figure correspondante du manuscrit Letellier.

XIV

PEINTURES ETHNOGRAPHIQUES D'IGNACIO DE CASTRO

Beltrami, dans son livre intitulé *Le Mexique*, a consacré quelques pages aux peintres de la Nouvelle-Espagne et à leurs œuvres principales. Il mentionne, parmi ceux qui travaillaient au dernier siècle à Mexico, D. Ignacio de Castro, sans signaler, d'ailleurs, aucun ouvrage particulièrement curieux de cet artiste[1].

Nous avons été assez heureux pour acquérir, au profit du Muséum, chez un petit libraire du quai des Grands-Augustins, dix tableaux sur cuivre, bien conservés, de ce maître peintre mexicain, tableaux d'autant plus intéressants qu'ils mettent en lumière les types, les costumes et les mœurs des diverses castes entre lesquelles se répartissait la population des villes du Mexique sous la domination de l'Espagne.

Cette collection de peintures d'Ignacio de Castro devait comprendre, dans son entier, *seize* tableaux de même grandeur, hauts de 34 centimètres, larges de 46, numérotés de 1 à 16 dans des cartouches bleus, encadrés de feuillages jaunâtres et portant une courte inscription qui en résume brièvement le sujet.

La série complète embrassait tous les produits classés des métissages qu'a produits, dans les villes de l'Amérique latine, la juxtaposition des blancs, des nègres et des indiens.

Larenaudière et quelques autres voyageurs ont publié la nomenclature populaire des *sang-mêlés* du Mexique. Aucun de ces auteurs n'a dressé de liste aussi complète et surtout aussi sûre que celle dont les curieuses peintures de Castro, exécutées sur place au siècle dernier, nous ont conservé les éléments.

Ces peintures ne se bornent point d'ailleurs à nous renseigner sur les noms usités dans les basses classes du Mexique pour dis-

1) Il orthographie d'ailleurs assez mal le nom de ce peintre, qui devient, sous sa plume, *Ignacio Ca'stro*. (Beltrami, *Le Mexique*, t. II, p. 209. Paris, 1830, in-8°.)

tinguer les produits des croisements les plus habituels. Elles nous apprennent, en outre, dans une certaine mesure, ce qu'étaient ces divers métis et quel rôle spécial chacun d'eux jouait dans la vie quotidienne du pays. C'est tout une ethnographie prise sur le vif, non sans quelque talent. Les scènes représentées n'ont rien, il est vrai, du réalisme des peintures ethnographiques modernes ; les figures surtout sont idéalisées d'une manière vraiment fâcheuse et dénuées de tout intérêt scientifique, mais les accessoires sont traités avec une grande fidélité et l'on peut dire sans exagération que l'étude des dix panneaux si heureusement retrouvés fait vivement regretter la perte des six autres.

Parmi les tableaux disparus se trouvaient les quatre premiers de la série, qui devaient représenter l'Espagnol et l'Indienne et le *Mestizo* issu de leur union ; l'Espagnol et la Mestiza et leur produit, le *Castizo* ; l'Espagnol et la Castiza et l'*Español* qui résulte de ce troisième croisement. La série se continuait par l'Espagnol et la Négresse, avec leur fils le Mulâtre (*Mulato*).

Le n° 5, le premier des tableaux qui nous ont été conservés, nous montre un Espagnol, une Mulâtresse et un *Morisco*.

5. — De Español y Mula- | ta, nace Morisco, dit la légende peinte dans le cartouche à la base du tableau. Un jeune Espagnol, au teint blanc et rose, aux cheveux châtains, aux yeux bruns, correctement vêtu d'un habit bleu clair à gros boutons, coiffé d'un chapeau mou, de feutre noir, posé sur une calotte blanche, fabrique des cigarettes à la main. Un grand plat de bois creux, posé devant lui, contient le tabac et le papier, tandis que sur la table s'accumulent les cigarettes déjà faites et la provision de papier destiné à les envelopper.

La mulâtresse fait les paquets qu'elle égalise avec une petite masse de bois. C'est une femme jeune et agréable, d'une couleur légèrement enfumée : sa taille fine est coquettement serrée par trois nœuds bleus dans un fourreau de coton blanc, découpé carrément au cou que recouvre une gaze transparente.

Le *Morisco*, issu de ces gracieux parents, est presque blond et

de la couleur de son père. Assis sur la table, la tête tournée vers sa mère, il fume, malgré son jeune âge, une cigarette prise à l'un des paquets.

Derrière le groupe, dans un mur peint en rouge sont ménagées trois niches, prétentieusement découpées, où s'empilent cigarettes et cigares, tandis que dans un grand cylindre de bois, pendu à la muraille, sèche une provision de tabac.

Les nos 6 et 7 devaient représenter l'Espagnol et la *Morisca* et leur produit, l'*Albino* ; l'Espagnol et l'*Albina* et la *Tornatra*, qui résulte de leur union,

Ces deux tableaux manquent à la collection qui se continue ensuite, sans lacune, du n° 8 au n° 16.

8. — De Yndio, y Negra, | nace Lobo. — L'union de l'Indien et de la négresse donne comme produit le *lobo* (loup). La négresse représentée par Ignacio de Castro est une jeune femme fort avenante, qui tient une sorte de petit restaurant en plein air. Devant un mur, incomplètement garni d'une natte grossière en jonc, elle a dressé une grande table couverte d'une nappe où l'on voit disposés sans ordre des pains, l'un entier, l'autre partagé en travers, une terrine renfermant des légumes cuits, raves, oignons, etc., une bouteille carrée, contenant vraisemblablement des épices, une gamelle pleine de grosses noix, un estagnon conique en fer-blanc, un gros vase en terre peinte rouge, où baigne un bouquet de roses, une jatte enfin couverte d'une assiette à fleurs bleues où repose une louche de bois. La jeune *Negra* (n° 27 de l'échelle chromatique), costumée, non sans quelque prétention, d'un casaquin blanc, à demi lacé de rouge, et d'une jupe rouge que protège un léger tablier de mousseline, tient de la main droite un couteau et de la gauche une rave qu'elle découpe. Son mari, l'Indien, vêtu de haillons déchirés, tend la main pour prendre une assiette que le petit *lobo* lui apporte avec précaution et qui renferme des piments (*chile*).

Ce *lobo* est d'une couleur foncée, correspondant au n° 35 de l'échelle chromatique, bien plus voisin par conséquent, à ce point de vue, de sa mère la Négresse que de son père l'Indien.

9. — De Lobo y Negra, | nace Chino — Du *lobo* et de la négresse naît à son tour le *chino*.

Nous sommes chez un tailleur à la mode. Le maître, élégamment vêtu d'un habit rouge à la française et d'une culotte noire, serrée au genou par des boucles d'argent, coupe à l'aide d'énormes ciseaux d'acier, un habillement d'étoffe jaune posé sur une table d'acajou sculpté. La figure et les mains d'un ton noirâtre (nos 41-42 de l'échelle chromatique), se détachent sur le jabot et les manchettes soigneusement plissés; les cheveux sont retenus dans une résille blanche brodée de larges fleurs.

La femme du tailleur est debout, la tête un peu penchée, contemplant son enfant qu'elle caresse avec amour. Elle est vêtue d'une sorte de mante noire, à capuchon, plissée, doublée de rouge, et d'une jupe brune sur laquelle retombe une casaque grise, rayée et chevronnée de bleu. La collerette blanche et les manchettes isolent les mains et la figure qui sont d'un brun noirâtre (n° 27 de l'échelle). Le *chino* rappelle le *lobo* par sa coloration d'un noir un peu grisâtre; il est tout costumé de blanc et, dans ses petites mains tient un espèce de ruban, une mesure peut-être, qu'il présente à son père. Des nattes fixées au mur, des vêtements accrochés à un porte-manteau viennent compléter le tableau.

10. — De Chino, é Yndia, na- | ce Cambujo. — L'élégant petit *chino* du tableau 9 n'a point prospéré en grandissant. Il est devenu *aguador* et nous le voyons dans le tableau 10, modestement vêtu d'une chemise sans col et d'une culotte courte en panne jaune, porter péniblement une grande cruche de terre, les reins et l'abdomen protégés par un double tablier de cuir. Il mange dans une gamelle de terre rouge, d'une forme antique, des tranches d'agnacates que vient de lui donner sa femme, l'Indienne, marchande de fruits, installée près de la porte en partie brisée d'un vieil édifice de pierre. Cette Indienne a la peau cuivrée (nos 30-43); sa chevelure est recouverte d'un mouchoir rayé et son corps est vêtu d'une sorte de dalmatique blanche, bordée de bleu. L'enfant qui l'accompagne, le *cambujo*, est presque

aussi noir que son père, il a pour tout costume une chemise blanche effilochée.

11. — De Cambujo, é In- | dia, nace Tente en el Aire. — Le *Cambujo* devenu grand s'est fait ouvrier cordonnier et nous le trouvons dans sa boutique entouré de formes de souliers accrochées à des barres de bois et assis à cheval sur son établi où il travaille, la sangle fixée à la cuisse gauche, le poinçon et le fil dans les mains. On voit parmi les outils placés à sa portée un couteau à lame courbe semblable à ceux des cordonniers d'Europe, un pot de poix, un battoir aplati et un canon de ruminant qui lui sert de polissoir.

Quoique ayant 5/8e de sang indien, le cambujo est de couleur olivâtre, tenant le milieu entre les nos 36 et 37 de nos tableaux. Il a les cheveux longs et presque lisses, rattachés en une sorte de chignon par un large ruban rouge. Une chemise ouverte au col et relevée des manches, une culotte rouge bouffante, un tablier de cuir complètent sa tenue.

Sa femme, l'Indienne, fort semblable en général à celle du tableau 10, est vêtue d'une casaque blanche, d'un jupon bleu et d'une sorte de puncho rayé qui lui croise sur les épaules. Elle donne un morceau de fruit à un oiseau apprivoisé qu'elle tient perché sur un doigt, tandis que le *tente-en-el-aire*, produit de son union avec le *cambujo*, lui présente le fruit ouvert dans une gamelle de bois peint. Ce *tente-en-el-air*, aux cheveux longs et lisses, ondulant sur le cou, est de couleur brune éclaircie, allant du no 21 au no 42.

12. — De Tente en el ai- | re, y Mulata, nace Albara- | zado. — Le *tente-en-el-aire* sert comme domestique chez quelque grand seigneur, dont il porte la livrée; son épouse, la mulâtresse, est marchande de fruits en plein air, sous un auvent de paille monté sur un trépied. Elle est vêtue comme l'Indienne du numéro 11. et s'occupe à disposer sur sa table les quinze espèces de fruits qu'elle va mettre en vente. Le peintre s'est donné la peine de numéroter de 1 à 15 les divers fruits dont il a fait le portrait

minutieux et il en a dressé le catalogue au bas de son tableau, à côté du titre que l'on vient de lire.

Voici ce catalogue avec la traduction que nous avons pu faire de chacun des noms qui le composent et leur synonymie latine en ajoutant les noms nahuatl de ceux de ces fruits connus des Mexicains avant la conquête espagnole[1] :

1. *Piñas,* ananas (*ananassa sativa*. Lind).

2. *Aguacates*, avocats (*ahuaquahuitl*, *persea gratissima*. Gaern).

3. *Chirimollas*, chirimoyes, poires d'Amérique (*matzapotl*, *anona Humboldtii*. Dun.).

4. *Mameyes*, mamey (*tetzonzapotl*, *lucuma Bomplandi*. H. K.).

5. *Guagilotes*, caroubes d'Amérique (*quaxilotl*, *parmentiera edulis*. D. C.).

6. *Guacamotes*, sorte de patate (*huacamotli*, *solanum...?*).

7. *Platanos, sapalotes,* bananes (*çapalotl*, *musa paradisiaca*. L.).

8. *Anonas,* anones (*quauhtzapolt*, *anona reticulata*. L.).

9. *Challotes*, chayotes (*chaiotl*, *sechium edule*. Swartz).

10. *Zapotes prietos,* sapotes noirs. (*tliltzapotl*, *achras sapota*. L.).

11. *Capulines*, capolins (*capolin*, *cerasus capollin*. D. C.).

12. *Cañas,* cannes à sucre (*saccharum officinarum*. L.).

13. *Tuñas blancas*, figues de Barbarie blanches (*cactus opuntia vulgaris*. L.).

14. *Platanos gineos,* bananes (*musa sapientium*. L.).

15. *Madroños*, arbouses (*arystaphylos tomentosa*. Dougl.).

13. — De Albarasado è | India, nace Barzino. — L'*Albarasado* (Castro écrivait au bas de la scène précédente *albarazado*) et l'Indienne, sa femme, sont marchands de légumes. Leur éventaire est une grande banquette ou cage en bois léger, à claire-voie, sur laquelle sont étalés la plupart des légumes usités au Mexique, tomates, aulx, oignons, melons, piments verts et rouges, raves, navets, carottes, radis, choux et salades. L'homme

1) Je me suis beaucoup aidé, pour ce travail, de la *Sinonimia vulgar y cientifica de algunas plantas silvestres y de varias de las que se cultivan en México, dipu sta en orden alfabético*, que D. Alfonso Herrera a imprimée dans les tomes II, III, IV et V de la *Naturaleza* de Mexico, recueil assez rare en France, que M. le professeur Bureau a bien voulu mettre à ma disposition.

d'un brun olivâtre (n° 34 de l'échelle chromatique), appuyé sur le bord d'une grossière corbeille de paille posée de champ, tient dans sa main droite levée, un légume qu'il montre au *barzino,* auquel sa mère vient d'en donner un autre. Celle-ci d'un rouge de cuivre (n° 29) porte une chemise de coton et une jupe de grosse étoffe jaunâtre. Le père est sommairement vêtu d'une couverture de laine jetée sur une épaule et d'un petit chapeau de feutre. L'enfant est nu ; sa couleur est celle de son père, légèrement éclaircie.

14. — De Barzino, ẽ Yn- | dia, nace Campa mulato. Le *Barzino*, de couleur brune olivâtre (n°s 34-42) est marchand de bonbons, et tient sa marchandise dans un panier couvert d'un linge blanc. Vêtu de blanc lui-même, ainsi qu'il sied aux gens de son métier[1], il accompagne sa femme, marchande de volailles, habillée exactement comme l'Indienne du tableau 10, et portant sur le dos des poules vivantes dans un sac de grosse toile. La main gauche, qui retient le sac autour du cou, supporte un coq d'Inde, également vivant, tandis que la main droite serre, par les pattes, des poulets qui font de sérieux efforts pour échapper à cette position incommode. L'enfant joue entre ses parents avec une grande cruche en terre cuite. Il ressemble fort à son père, toutefois son teint est un peu grisâtre. Son costume est une simple chemise de coton, sa coiffure, un petit chapeau de feutre.

La race indienne du Mexique associe bien parfois son existence à celle du nègre, ainsi que nous venons de le voir, et surtout avec le métis. C'est ce croisement que met en scène le tableau 15.

15. — De Yndio, y Mestiza | nace Coyote. — Le père est un bel Indien à longs cheveux noirs tombant en longues mèches des deux côtés d'un visage cuivré (n° 28-29 de l'échelle), un peu plus sombre que celui des Indiennes examinées plus haut, mais peu accentué et dont une fine moustache souligne à peine le sexe.

1) Son costume blanc est finement rayé de jaune orange et le foulard qu'il porte au cou est brodé de bleu clair. La taille est serrée par une ceinture pourpre; les culottes courtes d'un bleu grisâtre sont bordées d'un retroussis blanc. Enfin la tête est coiffée d'un petit chapeau mou de feutre noir.

Son costume se compose d'un gros chapeau de paille et d'une longue blouse de coton rayée de bleu et de blanc, et autour de laquelle s'enroule une couverture. Il est marchand de nattes et porte sur le dos un lourd ballot que soutient une courroie appuyée sur son front.

La *mestiza*, femme de cet Indien (nos 21-26), vend une sorte de pâte comestible rose tachetée de vert, qu'elle tire en long boyau d'un plat de bois à fleurs. Sa jupe rayée ressemble à la longue blouse de son compagnon, et sa dalmatique blanche, la serpillière grossière qui lui entoure le cou, sont toutes semblables aux mêmes pièces du vêtement de la femme représentée dans le no 14.

Le jeune *coyote*, fils de l'Indien et de la *mestiza* (*coyotl* est le nom du *canis mexicanus*) s'est emparé d'une boulette de la pâte maternelle et la montre triomphalement à son père vers lequel il se retourne. Il est modestement vêtu d'un petit châle, à raies rouges et blanches, croisé sur sa poitrine; ses cheveux sont noirs, longs et souples, et son teint (nos 21-30) tient à peu près le milieu entre ceux de ses deux parents.

16. — Yndios mecos nom- | brados Apaches. — Il nous reste deux mots à dire des Indiens que Castro, fort ignorant des choses de l'ethnographie, appelle tout à la fois *Mecos* et *Apaches*, Ce sont de jolis sauvages de fantaisie, d'un beau rouge ocré (no 29), ornés de tabliers, de bracelets, de cimiers éclatants, composés de plumes vertes, jaunes, rouges et bleues. Ils sont armés de flèches empennées et d'arcs de Cupidon, à poignée tournée en bobine. La femme porte deux grands enfants, dont un est endormi, dans une sorte de hotte à claire-voie.

C'est au bas de ce tableau, le dernier des seize, que se lit la signature soigneusement écrite :

Ignacio de Castro fecᵗ | en Mexico

Aucune date n'est jointe à la mention du nom du peintre et à celle de la localité dans laquelle il a exécuté son œuvre.

J'ai joint à cette notice sommaire des peintures ethnogra-

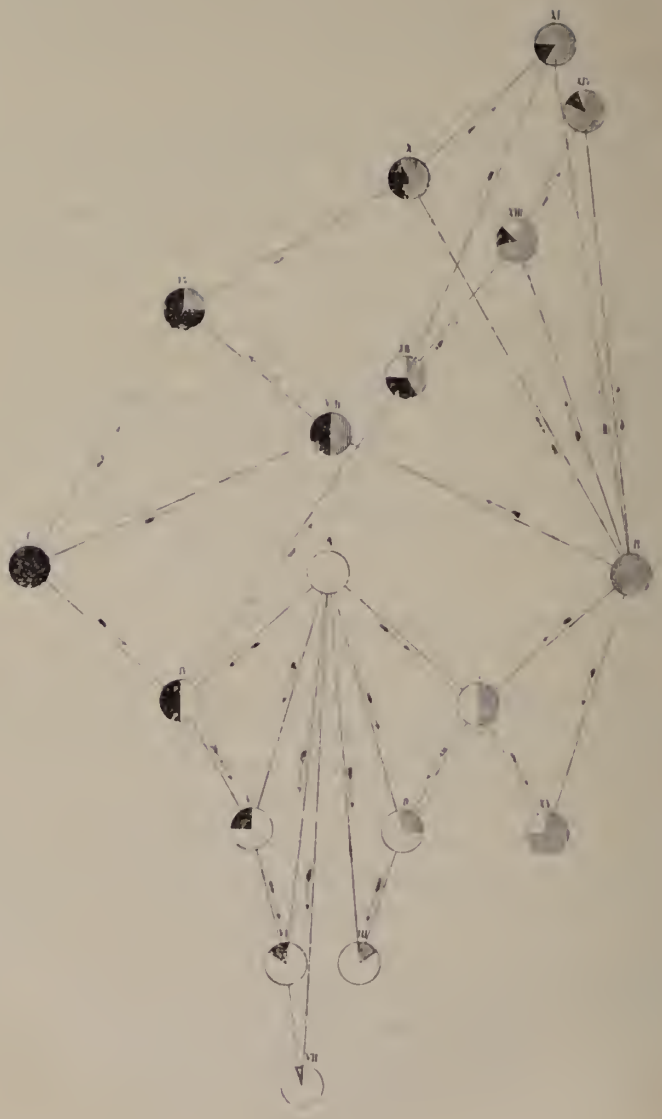


Fig. 61.

A. Blanc (Espagnol). — B. Indien (Aztèque, etc.). — C. Nègre. — I. Métis. — II. Castiso. — III. Espanolo. — IV. Mulato. — V. Morisco. — VI. Albino. VII. Tornatra. — VIII. Lobo — IX. Chino. — X. Cambujo — XI Tente en el aire. — XII. Albarazado. — XIII. Barzino. — XIV. Campamulato. — XV. Coyote.

phiques d'Ignacio de Castro, acquises par le Muséum, une petite planche qui résume les renseignements qu'on en peut tirer pour la généalogie des sangs mêlés mexicains.

Trois cercles A, B, C, placés sur une même ligne horizontale, représentent les éléments ethniques primitifs, blanc, noir et rouge (ce dernier ton représenté par une striation verticale). Les croisements du blanc et de l'Indien, du blanc et du nègre, forment un premier groupe *descendant*. Les croisements de l'Indien et du nègre, de l'Indien et du mulâtre constituent un second groupe *ascendant*. A chacun des produits qui composent ces groupes correspond un cercle sur lequel la quantité de sang de chaque race est représentée par un secteur d'une ouverture équivalente. Des chiffres romains placés au-dessus des cercles renvoient à la nomenclature inscrite au bas de la planche.

XV

QUELQUES MOTS SUR L'ETHNOGRAPHIE DES INDIENS OMAHAS.

On a beaucoup écrit, aux États-Unis, sur les usages et les mœurs, les croyances et les traditions de la grande famille indienne désignée jadis par le nom de Sioux [1] et qu'on appelle aujourd'hui *Dakotah*. L'anthropologie de ces Peaux-Rouges a fourni en outre le sujet d'importantes publications depuis Morton jusqu'à Otis et leur ethnographie a trouvé dans Catlin, Schoolcraft, etc., d'excellents interprètes.

Mais si l'on est bien renseigné sur les Dakotahs considérés en général, les tribus isolées qui composent cet ensemble ethnique sont insuffisamment connues dans les détails qui les concernent, et la tribu des Omahas, en particulier, dont nous avons eu à Paris, il y a quelque temps, de nombreux représentants sous les yeux, n'a pas été jusqu'à présent l'objet d'une étude bien attentive. On ne lira donc pas sans utilité la courte notice qui suit, dans laquelle nous avons résumé ce que l'on connaissait de cette tribu, avant le voyage à Paris de ses principaux chefs, ce que nous en avons appris pendant leur séjour parmi nous.

La tribu des Omahas forme dans le groupe Dakotah une subdivision, comprenant en outre les Ponkas, les Konsas, les Osages et les Quapaw; elle est établie depuis des siècles sur les bords de la rivière Plate [2] ou Nébraska, important affluent de droite du Missouri.

C'est aux deux voyageurs français, Jacques Marquette et Louis Jolliet (1674) que l'on doit les premières indications précises sur son existence. Le mot « Maha » se trouve, en effet, inscrit pour la première fois sur la carte dédiée par Jolliet à Fontenac et publiée par M. Gabriel Gravier dans la *Revue de Géographie* de 1880.

Ce nom s'y trouve placé sur la rive gauche de la rivière Plate,

1) C'est le nom de sa peuplade principale.
2) Platte River des auteurs américains.

non loin de l'embouchure de ce large cours d'eau dans le Missouri.

Carver trouve les Omahas établis dans la même région en 1766, Lewis et Clarke rencontrent une partie de leurs wigwams installés sur les rives du Niobrasa ou « l'Eau qui court », autre affluent de droite du Missouri parallèle au Nébraska.

Ils étaient au nombre de 3,500 en 1802, divisés en deux bandes, celle des Istacendas ou Yeux Gris [1], et celle des Hougashans ; la petite vérole, importée dans la vallée du Missouri, les réduit à 600 ou environ.

Le *census* de 1847, publié par Schoolcraft, montre la tribu composée de 1,349 personnes, ayant par conséquent, en partie réparé ses pertes [2].

Une nouvelle diminution, dont les causes précises ne nous ont point été données, ramène en 1875 les Omahas au chiffre de 1,005 qu'ils dépasseraient quelque peu aujourd'hui, suivant les renseignements que nous ont fourni les deux chefs que nous avons interrogés.

On connaît mal l'histoire de cette tribu avant 1815, date du premier traité conclu en son nom avec le gouvernement des États-Unis. Les ethnologues américains la croient venue du Nord; ses luttes continuelles et souvent malheureuses contre les Sioux ou Dacotahs proprement dits, ont restreint de plus en plus son habitat, en la refoulant vers le sud, où les Pawnies, ennemis des Sioux, recueillirent et sauvèrent les débris de ses bandes décimées.

Au temps de la prospérité des Omahas vivait un grand chef Wa-Shenga-Sah-ba, l'Oiseau Noir, resté célèbre dans tout le Nébraska et dont les Blancs ont donné le nom à un comté et à une ville. *Black-bird*, dont un petit-fils figurait parmi nos hôtes, a laissé chez ses compatriotes une réputation immense fondée sur une superstitieuse terreur. Ce n'était pas seulement un guerrier

1) On ne manquera pas de rapprocher le caractère que ce nom vient de révéler, du caractère à peu près semblable attribué par Catlin aux Mandans dans son célèbre ouvrage.

2) Cette année 1847 dont nous connaissons la statistique détaillée donne un excédant très sensible des naissances (47) sur les décès (41) (Schoolcraft.)

redoutable, c'était un grand médecin, et certaines légendes que Catlin se refuse à croire, le montrent empruntant aux marchands de fourrures de violents poisons dont il use sans cesse pour contraindre ses sujets à admettre son pouvoir surhumain.

Black-bird est mort en 1804, atteint de la variole au retour d'un voyage à Washington. Il a voulu qu'on l'enterrât sur le sommet d'un pic qui domine de 400 pieds les bords du Missouri « afin de pouvoir voir de là-haut les Français (*sic*) montant et descendant la rivière sur leurs navires ». On creusa une large fosse et on y mit le corps du grand chef, en selle sur le cheval blanc favori, l'arc à la main, le bouclier et le carquois, la pipe et le sac-médecine fixés sur les épaules ; sa poche à tabac était bourrée, son sac à pemmican rempli, son briquet et sa pierre à feu mis en place avec une mèche neuve.

Les *scalps* qu'il avait conquis pendaient comme des trophées à la bride du coursier, et une coiffure de guerre faite de belles plumes d'aigle ornait son couvre-chef. Chaque guerrier enduisit de vermillon la paume de ses mains et imprima sa marque sur les flancs du cheval blanc du maître ; des mottes de gazon furent entassées autour du noble animal et le tumulus achevé fut surmonté d'une poutre de cèdre qu'on voit encore aujourd'hui de fort loin, véritable *land-mark* qui signale au voyageur le tombeau du fameux Black-bird.

Deux autres grands chefs Omahas furent Kaiko-Ga-Ouaou-Sha-Shee, le *Brave Chef*, et Ompah-Ton-Ga, le *Gros Élan*, dont Catlin fit les portraits à l'époque où, remontant le cours du Nébraska, il enlevait clandestinement du tombeau de Black-bird, pour les mettre dans sa collection, le crâne de cet homme célèbre et celui de sa monture favorite.

Plus tard, un autre chef, Logan-Fontenelle, fait la paix avec les Sioux et rétablit la tribu Omaha dans les prairies qu'occupaient ses ancêtres.

Le chef actuel des deux bandes est Shu-Dthe-Nuzhe, la *Fumée Jaune*, vieillard de soixante-dix ans, que nous avons pu voir, à la tête de sa troupe, au Jardin d'acclimatation. « C'est, dit M. Jackson, qui a publié son portrait à Washington en 1877, le

chef principal des Omahas et un personnage influent, d'une intelligence plus qu'ordinaire et d'une habileté toute pratique. Il occupe sa position par droit héréditaire. Il est fort à son aise, possède un grand nombre de chevaux et une maison fort bien montée [1] ».

Les Omahas sont, en effet, devenus sédentaires. En compensation des cessions de territoire qu'ils ont dû consentir aux Blancs, le gouvernement des États-Unis leur fournit depuis longtemps des instruments d'agriculture, des métaux utiles, etc. Dès 1867, un forgeron, à la charge de l'État, travaillait chez eux et pour eux, aidé d'un assistant. Cet artisan avait, dès lors, réparti trois cents houes, cent cinquante haches, etc., entre les Omahas.

On cultivait dans la tribu une trentaine d'acres en blé, en pommes de terre, etc.; on y récoltait force melons; le nombre des chevaux atteignait cent soixante-treize, etc.

C'est sans doute à ce changement radical dans leurs habitudes et leurs mœurs que nos Omahas doivent l'embonpoint qui les a envahis. La sveltesse et l'élégance de formes, qui frappaient si vivement nos prédécesseurs admirant les Ioways de 1845, ont fait place chez nos visiteurs d'aujourd'hui à une lourdeur et à un empâtement très caractéristiques. Un de nos collègues de la Société d'Anthropologie disait d'eux avec beaucoup d'à-propos, qu'ils sont devenus les *Maures* de la prairie. Ce sont, à part cela, de beaux spécimens de la race. Leur taille atteint jusqu'à $1^{m},80$, leur torse est large et fort, leurs épaules sont développées et leurs bras relativement robustes, les jambes enfin et les pieds jouissent d'une agilité vraiment remarquable.

Ce n'est pas le lieu de décrire en détail les caractères crâniens et faciaux que nous montrent les Omahas. Ces caractères sont d'ailleurs bien connus, et nous nous bornons à faire remarquer, en passant, qu'ils présentent, chez quelques-uns de nos hôtes, une accentuation des plus frappantes. L'un de ces hommes, entre autres, qui se nomme l'*Ours debout*, évoque immédiatement le

1) W. H. Jackson, *Descriptive Catalogue of Photographs of North American Indians* Washington, Governm. Print. Off. 1877 br. in-8°, p. 52-54.

souvenir des héros les plus remarquables de Fenimore Cooper.

Les différences sexuelles, que relevaient les ethnologues de 1845, se montrent tout aussi fortes aux yeux des anthropologistes d'aujourd'hui. Nous avons tous trouvé aux femmes Omahas un aspect bien plus asiatique que celui que nous ont offert les hommes, et les enfants qu'elles nous ont amenés sont bien plus mongoloïdes que leurs mères. Deux gamins, entre autres, petits-fils, je crois bien, du Nuage Jaune, ont au plus haut degré l'œil mongol, bien décrit par M. Deniker chez les Kalmouks de la Volga, qui ont précédé nos Indiens sur la pelouse du Jardin d'acclimatation.

Les objets que les Omahas ont apportés avec eux sont, en général, médiocrement intéressants. Les industries spéciales à leurs ancêtres se sont profondément altérées entre leurs mains et les matériaux mêmes que les vieux Omahas mettaient en usage se sont en partie modifiés. Les tentes sont en toile ou en coton, au lieu d'être en peau de bison, comme jadis, et les figures qui y sont exécutées sont barbouillées sans soin à la détrempe au lieu d'être nettement imprimées dans le cuir comme celles des wigwams d'autrefois. Des couvertures (*blankets*) de laine rouge ou verte remplacent sur les épaules de la plupart de nos Indiens les robes en peau de bison curieusement décorées où les guerriers retraçaient leurs exploits. Les broderies en piquants de porc-épic, qui couvraient les mocassins, les culottes et les blouses, ont fait place à des ornementations de verroteries polychromes d'origine européenne; les pendentifs des jambes, jadis si compliqués et si riches, se sont beaucoup simplifiés et la coiffure elle-même a pris chez quelques-uns des apparences presque européennes. Un des guerriers, par exemple, porte une sorte de turban de laine enroulé autour de la tête, comme celui de certains trappeurs.

Je n'ai remarqué dans la petite collection ethnographique offerte à la suite du voyage des Omahas à Paris, au Musée d'Ethnographie[1], qu'un petit nombre de pièces originales. Les trois

1) C'est à la générosité de M. de Lagrange que nous devons cette collection.

figures ci-jointes montrent les instruments employés à la préparation des peaux; ce sont une sorte de racloir (fig. 61) fait d'un bout de canon de bison encore articulé aux os du pied et taillé en biseau strié et deux grattoirs à manche d'os, dont l'un (fig. 62) porte un court ciseau de fer fixé à l'aide d'une douille en cuir de bison[1].

Une vieille robe en peau du même animal, brodée en porc-épic, est décorée d'un dessin courant noir sur fond rougeâtre dé-

Fig. 62. Fig. 61. Fig. 63.

Fig. 61. Racloir fait d'une portion de canon de bison encore articulé aux os du pied (la petite figure à droite montre les stries du biseau). — Fig. 62. Grattoir en fer emmanché à l'aide d'une douille en cuir sur un manche en os. — Fig. 63. Manche d'un autre grattoir semblable.

teint et doit remonter, si je ne me trompe, à l'époque de l'indépendance. J'attribue la même ancienneté relative à quelques-uns des ornements que portent nos sauvages et dont ils n'ont pas voulu se séparer; un collier de griffes d'ours gris, par exemple, m'a bien paru provenir de quelque illustre chasseur des anciens jours; certaines boucles d'oreilles de métal à pendants coniques, sont également archaïques.

Le reste du décor est moderne, mais conserve néanmoins un

1) L'autre (fig. 63) est incomplet et ne se compose plus que du manche.

certain aspect tout spécial. Le goût ornemental si particulier des Peaux-Rouges, leur *faire artistique*, si l'on peut parler ainsi, sont restés empreints sur tous les objets, même les plus vulgaires, exécutés par eux. Leurs peintures, entre autres, quoique relativement grossières, sont toujours les *pictographies* que Catlin a si bien fait connaître.

J'appellerai spécialement, à ce point de vue, l'attention des lecteurs sur une petite tente qu'ils trouveront à demi déployée au-dessus de la porte de sortie de la galerie américaine du Musée du Trocadéro. Cette tente a été ornée de peintures à l'eau qui sont l'œuvre d'un des Omahas venus à Paris, et où se trouvent naïvement représentés la chasse au bison et au cerf, un combat contre les Américains, enfin et surtout la cérémonie que toute tribu Dacotah célèbre chaque année. Je veux parler de la *Fête du Soleil* bien décrite dans un article du *Chicago Times*, traduit par moi dans la *Revue d'Ethnographie* de 1882 [1], L'artiste Omaha a reproduit le poteau surmonté d'un scalp ensanglanté et auquel sont attachés par la poitrine quatre *Danseurs du Soleil*. L'astre en l'honneur duquel se célèbre l'horrible fête est grossièrement figuré à la droite de la scène.

1) *Rev. d'Ethnogr*, t. I, p. 527-529. 1882.

XVI

LA CROIX DE TEOTIHUACAN AU MUSÉE DU TROCADÉRO

I

Lorsque les Espagnols, conduits par Francisco Hernandez de Cordova, abordèrent en 1517 à la côte de Campêche, ils furent extrêmement étonnés de voir sur ce rivage encore inexploré des « images en forme de croix, peintes de figures d'Indiens[1] » qu'adorait ce peuple inconnu et qu'il plaçait sur les tombes de ses morts.

L'année suivante (1518) Grijalva et ses compagnons trouvaient dans l'île de Cozumel, une croix de très grande dimension. « Il y avoit, dit Herrera dans son *Histoire générale des Indes occidentales* un petit enclos basty de pierre et de chaux, carrelé et fort reluisant et au milieu une croix de neuf ou dix pieds de hauteur[2]. » L'historien castillan ajoute que les Indiens « tenoient cette croix

1) Bernal Diaz. *Véridique histoire des événements de la conquête de la Nouvelle Espagne*, ch. III, trad. J. M. de Heredia. Paris, 1878, in-12, t. I, p. 20. — Cette trouvaille dut avoir un certain retentissement : le Portugais Galvão lui a consacré un paragraphe de son livre sur la découverte du monde. Oviedo, qui en dit aussi quelques mots d'après le témoignage du pilote de l'expedition Anton de Alaminos, croit devoir en repousser le récit comme fabuleux. (*Historia general y natural de las Indias, islas y tierra firme del Mar Oceano*, lib. XVII, cap. 3. *Real Acad. de la Historia*, Madrid, 1851, in-4, t. I, p. 497.)

2) Brasseur de Bourbourg dit que « c'est à cause de cette croix que Grijalva donna à cette île le nom de *Santa Cruz*. (*Hist. des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, t. IV, p. 41, n° 3. Paris, 1859, in-8). Le chapelain de la flotte de Grijalva, dont M. Icazbalceta a réimprimé le texte publié en italien en 1552 par Varthema, assure pourtant que l'île fut ainsi nommée « parce que c'était le jour de la Sainte-Croix » c'est-à-dire le 3 mai, qu'on l'avait découverte. (*Itinerario de larmata del re catholico in India verso la isola de Iuchatan del anno M. D. XVII alla qual fu presidente et capitan general Ioan de Grisalva : el quel e facto per el capillo maggior de dicta Armada a sua altezza*, texte italien et traduction espagnole *in Coleccion de Documentos para la Historia de Mexico* publicada por Joaquin Garcia Icazbalceta, t. I, p. 282. Mexico, 1858, in-8. — Cf. Petrus Martyrus (ab Angleria), *De insulis nuper inventis et de moribus incolarum earumdem* (*De rebus Oceanis et Orbe Novo*. Basileæ, 1533, f° 69 r°. — Oviedo, lib. XVII, cap. 8 et 9. Ed. cit., t. I. p. 504-505.

pour le Dieu de la pluie et se tenoient pour asseurez que quand l'eau du ciel leur manquoit et qu'ils prioient devotement, il pleuvoit tout aussitôt[1]. »

Les progrès de la découverte firent successivement rencontrer d'autres monuments, plus ou moins identiques à celui de Cozumel. « Ce n'estoit pas seulement en cet endroit, ajoute Herrera, qu'il y avoit de ces sortes de croix, il y en avoit par toute l'isle, et en plusieurs isles de Yucatan. Ils en virent aussi de la mesme façon, peintes, mais non pas de laton, comme dit Gomare[2], car ils n'eurent jamois de cette sorte de métail, sinon de pierre et de bois[3]. « Dans l'île d'Ulua la croix était « de marbre, blanche et grande » et surmontée de ce que le narrateur du voyage de Grijalva appelle » une couronne d'or[4]. »

Ces emblèmes cruciformes furent d'abord considérés comme d'origine récente, on en fit honneur, on ne sait vraiment trop pourquoi, aux Maures « chassez d'Espagne qui seroient *passé par là*[5]. » On chercha ensuite à en expliquer la présence par le naufrage de Ieronimo de Aguilar qui avait mis une première fois les Indiens en rapport avec les Castillans[6]. Enfin on attribua l'érection de toutes les croix yucatèques à un certain prophète maya, dont il est souvent fait mention dans les récits des premiers conquérants sous les noms de Chilam Cambal ou Chilan Balan. Ce pontife[7], qui n'ignorait sans doute pas l'arrivée des Européens dans les îles et leur culte pour la croix[8], aurait parcouru la

1) Herrera. *Histoire générale des voyages et conquestes des Castillans dans les Isles et Terre Ferme des Indes Occidentales*, trad. N. de la Coste. Paris, 1660, in-4. t. II, p 159.

2) « Allí se hallaron cruces de laton y palo sobre muertos, » avait écrit Gomara. (*Hist. de las Indias*, cap. 52.) « Entre ellos (dioses) muchas cruces de palo y laton. » (*Ibid.*, cap. 54.)

3) Herrera, *Trad. cit.*, t. II, p. 159.

4) Icazbalceta, *Coleccion de Documentos para la Historia de Mexico*, t. I, p. 307.

5) Herrera, *Trad. cit.*, t. II, p. 159.

6) Ce naufrage, dont le diacre Ieronino de Aguilar et le marin Gonzalo Guerrero avaient été les seuls survivants, avait eu lieu en 1511 « en los baxos... de las Vivoras. » (Fr. L. de Gomara, *Historia de Mexico, con el descubrimiento de la Nueva Espana*. Anvers, 1554, in-12, f. 212. — B. Diaz, *trad. cit.*, ch. XVII et XXIX.) Lorsque, six ans plus tard, Cordova vint à Campêche, les Indiens l'accueillirent aux cris de *Castila, Castila*. (B. Diaz, *trad. cit.*, ch. III et XXVII.)

7) Il était grand prêtre de Tixcacayom Cauich, en Mani.

8) Dès 1502, les marchands du Yucatan avaient entendu parler de l'arrivee

contrée peu de temps avant la conquête, une vingtaine d'années peut-être après le premier voyage de Colomb, annonçant la venue à bref délai d'hommes blancs et barbus qui allaient arriver du côté de l'est et arborer ce symbole que lui-même érigeait, par anticipation en quelque sorte, dans la cour des temples yucatèques[1].

Les croix que Francisco de Montejo avait trouvées chez les Tutulxius, dont la capitale est Mini, à quatorze lieues environ de la ville actuelle que Mérida, pouvaient donc être modernes, aussi bien que celles que Cordova, Grijalva, etc., avaient rencontrées sur la côte, et Torquemada, qui se refusait à croire à l'antiquité des croix de la Nouvelle-Espagne, n'a point manqué de récuser les unes comme les autres. Cet écrivain ne tenait malheureusement aucun compte du rôle traditionnel que jouaient ces symboles dans le culte des Mayas. Les pratiques religieuses toutes spéciales, dont la croix était entourée, ne pouvaient cependant en aucune façon se rattacher à la prédication récente du prophète Chilam Cambal, bien moins encore au séjour de quelque naufragé de Castille ou de quelque Maure expulsé de la péninsule ibérique. On ne voyait point, en effet, de lien bien apparent qui pût rattacher l'idée de pluie à une forme cruciale. Il était donc raisonnable de croire que l'on se trouvait en présence d'un signe ayant subi des déformations assez grandes pour qu'il fût devenu impossible au

des blancs aux Antilles (Man. Orozco y Berra, *Hist. antig. y de la Conquista de México*. Mexico, 1880, in-8, t. III, p. 484). C'étaient depuis lors de continuelles alarmes; les rumeurs qui couraient à ce sujet jetaient partout la consternation, car l'accomplissement des antiques prophéties impliquait l'extermination des nations.

1) « .. L'on apprit que peu d'années auparavant que les Castillans y arrivassent, un Indien, l'un de leurs principaux Prestres appelé *Chilam Cambal*, qu'ils tenoient entre eux pour grand prophète, dit : « Que dans peu de temps il arrive-« roit en leur terre des gens barbus et blancs qui viendroient d'où sort le soleil, « et qu'ils porteroient l'estendard de la Croix, semblable à celle qu'il leur montra, « devant laquelle leurs dieux n'oseroient paroistre, et fuieroient devant elle; que « ces gens domineroient la terre et ne feroient point de mal à ceux qui voudroient « vivre en paix avec eux, et qui abandonneroient leurs idoles et adereroient un « seul Dieu, qui est celuy que ces hommes adoroient. » Il fit tistre une couverture de cotton, et dit que le tribut qu'ils devoient payer à ces gens-là devoit estre semblable à cela, et manda au seigneur de *Mini*, appelé *Mochan Xiu*, qu'il offrist cette couverture aux idoles, afin qu'elle fust parée, et fit faire la croix de pierre et la mit dans les cours des temples, afin qu'elle fust veüe, disant *que c'estoit là le véritable arbre du Monde*. » (Herrera, *trad. cit.*, t. II, p. 159-160.)

XVI^e siècle d'en démêler l'origine et qu'il fallait dès lors faire remonter à une date relativement reculée.

On signalait d'ailleurs successivement d'autres monuments cruciformes, bien loin dans l'intérieur des provinces centrales, à Puebla par exemple, à Tlaxcala, à Cholula, à Texcoco, à Tula[1], à Guatulco au sud-ouest de Tehuantepec, à Chacala enfin[2], non loin du petit port de Compostelle, sur l'Océan Pacifique[3].

Dans toutes ces localités, largement disséminées à la surface du pays, les croyances populaires faisaient des monuments cruciformes les emblèmes de la même divinité. C'était toujours Tlaloc qu'on adorait, Tlaloc, dieu de la pluie, de l'orage qui la produit et de la montagne où elle prend naissance. On invoquait partout cette divinité archaïque sous la forme de croix en pierre ou en bois plus ou moins analogues à celles des chrétiens et que, dans les descriptions d'ailleurs fort vagues des anciens auteurs castillans, on trouve comparées tantôt à des croix grecques et tantôt à des croix latines. Il devenait donc de plus en plus impossible d'attribuer à ces diverses figures si nombreuses et en même temps si éparses, les origines modernes que leur assignait Torquemada[4]. On se voyait contraint de reconnaître que si plusieurs de ces

1) Cf. Torquemada, *Monarquia Indiana*, lib. XVI, cap. 27. Sevilla, 1615, in-f°, t. III, p. 229; Boturini, *Idea de una nueva historia general de la America Septentrional, fundada sobre material copioso de figuras, symbolos, caracteres y geroglificos, cantares y manuscritos de autores indios ultimamente descubiertos.* Madrid, 1746, in-4, p. 43 et 50-52; Veytia, *Historia antigua de Méjico*, éd. Ortega. Méjico, 1836, in-8, t. I, p. 169-174.

2) Cette croix de Chacala était, dit Manuel Gutierrez, « une croix bien travaillée et sur son piédestal certaines lettres antiques inconnues avec des pointilles en cinq lignes. » Ces caractères semblaient, ajoute-t-il un peu plus bas, « hebreux ou syriaques. » *Ligerisimas noticias sobre antiguedades de Indias en la provincia de Nueva Galicia* (*Boletin de la Sociedad de Geogr.*, etc. 2ª Ep., t. III, p. 279-280). Ce renseignement pris à un vieil auteur est, dit avec raison M. Bancroft, un specimen des racontars absurbes sur une prédication ancienne de l'Évangile en différents points du pays, qui font encore foi chez un grand nombre de personnes d'une certaine classe du peuple du Mexique (vol. IV, p. 573).

3) Je ne parle pas de la croix de Tepic, dont l'antiquité n'est rien moins que contestable. Ce symbole qui se développait sur le sol dans la direction N. 1/4 N.-E, S. 1/4 S.-O., à l'intérieur d'une petite construction élevée en son honneur, était un phénomène « végétal » dont on trouvera les mesures et la description sommaire dans le livre de D. Matias de la Mote Padilla. (*Historia de la Conquista de la Provincia de la Nueva-Galicia* escrita por el Lic. D. Matias de la Mota Padilla en 1742, publicada por la Soc. Mexic. Mexico, 1870, in-4, p. 184-185).

4) Torquemada, *Monarquia indiana*, lib. XVI, cap. 28. *Ed. cit.*, t. III, p. 234.

monuments pouvaient être confondus, comme le voulait le savant franciscain, avec ceux qu'avaient érigés les premiers missionnaires, tels que Martin de Valencia[1] et ses compagnons, il en restait un assez grand nombre qui échappaient à cette étiologie, et dont l'antiquité relative demeurait solidement établie.

II

Pour expliquer l'existence de ces emblèmes dont les analogies apparentes étaient si grandes avec ceux du christianisme, il fallait imaginer une autre théorie que celle dont Torquemada s'était fait le défenseur. Frappés de rencontrer, à côté d'un culte pour le symbole de la croix, diverses pratiques religieuses qui offraient avec celles de la religion catholique certains points de ressemblance, les historiens de la Nouvelle-Espagne adoptèrent presque tous[2] l'hypothèse d'un apostolat *primitif*, qui aurait laissé des traces plus ou moins profondes dans les croyances populaires mexicaines.

Fray Diego Duran, Acosta, Vetancurt, Davila Padilla, Carlos de Siguenza y Gongora, Remesal, Calancha et bien d'autres encore ont développé cette thèse singulière non sans quelque talent, et la *Croix de la pluie*, dont ils ne comprenaient en aucune façon la signification, est devenue le témoignage de la *prédication de l'apôtre saint Thomas*[3] qui s'identifiait sous leur plume avec le civilisateur des Toltèques, le grand Quetzalcoatl.

1) La plupart de ces écrivains, presque tous ecclésiastiques, ont adopté la théorie de la prédication apostolique au Mexique. Une autre opinion se fait jour cependant dans les écrits de quelques-uns d'entre eux, qui se demandent si ces apparences de christianisation ne sont pas le résultat de quelque diablerie; « le diable se faisant à plaisir le singe de Dieu, *la mona de Dios.* »

2) Voir la dissertation du Dr don Servando Teresa de Mier, insérée au t. II de la *Historia de la Revolucion de* 1810 *ocurida en N. Espana*, imprimée à Londres en 2 vol. in-4 et attribuée à D. José Guerre de Mexico. Cette dissertation a été réimprimée à titre de supplément au livre III du Sahagun de Bustamante, après la page 277 du tome Ier de son édition (*Suplemento al libro tercero del P. Sahagun* (*Historia general de las Cosas de Nueva Espana*. Mexico, 1829, in-4).

3) On a fait aller saint Thomas bien plus loin encore qu'au Mexique. Le Pérou, le Brésil, le Paraguay même sont au nombre des régions où certains auteurs l'ont envoyé porter l'Évangile (Cf. Nieremberg, *Historiæ Naturæ*, lib. XIV, cap. 117, etc.).

Les idoles cruciformes de la religion mexicaine ainsi christianisées, furent pieusement recueillies par les moines de divers ordres, exposées même parfois dans leurs églises conventuelles aux hommages des fidèles. Une croix de bois, par exemple, rencontrée dans une caverne difficilement accessible de la Basse-Mixtèque, en fut tirée avec une machine appropriée et devint l'objet d'un culte spécial chez les Dominicains de Tonala [1]. A Puebla, les Carmes déchaussés conservaient une autre croix ancienne de la même matière, découverte, disaient-ils, dans cette localité. La croix de Quauhtulco (Guatulco), transférée à Oaxaca par l'évêque don Juan de Cervantès, était au dernier siècle l'objet d'une grande vénération [2]. A la même époque, enfin, l'une des croix de l'île de Cozumel était pieusement conservée dans un des cloîtres de Mérida.

Le problème de l'origine des croix américaines, si mal posé qu'il ait été dès le principe, si insuffisamment étudié qu'il fût encore au milieu du XVIII[e] siècle, semblait donc complètement résolu aux yeux du clergé de ce temps. Saint Thomas, pour la plupart des auteurs ecclésiastiques; saint Mathias, selon quelques autres [3], avaient pu seuls dresser en Amérique le symbole de salut du genre humain.

Les écrivains laïques abondèrent dans le même sens; Solorzano, Boturini [4], Veytia [5], Mota-Padilla [6], Servando Teresa de Mier, consacrèrent maints chapitres à developper cette invraisemblable théorie qui compte encore aujourd'hui quelques partisans au delà de l'Atlantique.

1) Boturini, qui raconte le fait, ajoute que c'est une musique angélique sortant de la bouche de la caverne à chaque vigile de la fête du saint apôtre, qui fit découvrir cette merveilleuse croix. (*Op. cit.*, p. 51.)

2) C'est cette miraculeuse croix de Guatulco que Drake aurait vainement tenté de détruire en la soumettant inutilement pendant trois jours à l'action des flammes les plus intenses. (Torquemada, *Monarquia Indiana*, lib. XVI, cap. 28; *éd. cit.*, t. III, p. 234.)

3) Sur la côte occidentale, à Banderas, Chacala, Compostela, Tepic, ce n'est plus à l'apôtre Thomas, c'est à un homme nommé Matias ou Matheo qu'on attribue la prédication archaïque (Mota Padilla, *op. cit.*, p. 184) et les lettres anciennes, *supposées* hébraïques ou syriaques, découvertes, disait-on, sur le piédestal de la croix de Chacala.

4) L. Boturini Benaduci, *op. cit.*, p. 43, etc.

5) Veytia, *op. cit.*, t. I, p. 174.

6) M. de la Mota Padilla, *op. cit.*, *pass.*

Non seulement ils ne se demandaient point si ces croix ne dérivaient point de quelque symbole inconnu ou inexpliqué, mais ils se contentaient des descriptions *tout à fait sommaires* que leur avaient léguées les écrivains dont ils acceptaient si facilement les conclusions hasardées. On chercherait, en effet, vainement des renseignements précis dans les divers auteurs que nous avons nommés, sur les formes ou les dimensions de ces « images en forme de croix », sur les sculptures ou les peintures dont elles étaient ornementées[1]. Ces monuments ont disparu pour la plupart *sans avoir été jamais figurés ni mesurés*; quelques découvertes récentes, celles entre autres que nous devons à M. Désiré Charnay[2], ont heureusement permis d'aborder la solution scientifique du problème, solution bien différente, je me hâte de le dire, de celle qu'avaient adoptée les pieux historiens de la Nouvelle-Espagne.

III

C'est dans la vieille capitale de l'empire toltèque, que M. Charnay a découvert en 1880 les précieux monuments dont la planche IV et la figure 69 donnent une idée assez exacte. Ces symboles cruciformes, au nombre de deux, ont été rencontrés dans les fouilles exécutées au sein d'un monticule qui se dresse au nord du Rio de S. Juan et à l'ouest de la grande voie qui mène à la ypramide de la Lune.

Ils gisaient sur un ancien sol à $2^{m},50$ de profondeur, la face sculptée en dessous, à l'intérieur des constructions que M. Charnay désigne dans ses récits et sur ses plans sous le nom de *palais*

1) L'une des rares descriptions un peu détaillées de monuments plus ou moins analogues à la croix, est celle que donne Boturini de la « Santissima Cruz del Cerro Tianguiztepec » dont il fait sans hésiter « la croix du Christ » en même temps qu'il retrouve, dans l'écu aux cinq boules blanches qui l'accompagne, le symbole des « cinq plaies du Rédempteur » Or cette croix du Christ n'est autre qu'un *TAU, d'une coudée de hauteur, peint en bleu sur la roche et semé d'espèces d'étoiles blanches.* (Lor. Boturini Benaduci, *Catalogo del Museo indiano. Idea de una Nueva Historia General,* etc., § XX, p. 43 et 51. Madrid, 1746. in-4.)

2) D. Charnay. *Mes découvertes au Mexique et dans l'Amérique du Centre,* § XII. (*Tour du Monde,* n° 1088, 12 nov. 1881, t. XLII, p. 311-312).

toltèque [1]. L'un d'eux fermait incomplètement l'entrée d'un souterrain, à laquelle on l'avait adapté.

En vertu des conventions passées avec le gouvernement mexicain, l'une de ces pièces a été transportée dans les galeries du *Museo Nacional* de Mexico, tandis que l'autre était envoyée à Paris et installée dans la galerie du musée du Trocadéro. C'est cette dernière que représente notre planche; en voici la description.

Elle se compose d'une grande dalle de grès, haute de 1m,33, large de 1m,08, épaisse de 0m,15 offrant en maintes places des restes de couleur rouge et portant grossièrement sculptée l'image d'une croix qui reposerait sur une espèce de socle.

Un bandeau de pierre de 0m,12 de hauteur, encadré d'un rebord de 0m,06 à 0m,07, faisant une saillie d'un centimètre environ, en forme le sommet. Ce bandeau se replie latéralement en manière de grecque aux angles émoussés, dont le cadre dessine de chaque côté de ce que l'on peut nommer la *tête* de la croix deux *bras* courts et trapus.

De la base du bandeau descendent en même temps quatre pendentifs en léger relief de forme conique allongée, qui se partagent à peu près également la largeur de la pierre sensiblement rétrécie à ce niveau (0m,60) et toujours encadrée de la même façon que dans ses parties supérieures. Le monument se dilate de nouveau (1m,08) un peu au-dessous des appendices que je viens de signaler pour former une large base, du milieu de laquelle s'élève une sorte de support dont l'extrémité s'insinue entre les deux pendentifs médians.

Si l'on fait abstraction de la base du monument et du support vertical qui la traverse, on retrouve sans trop de peine, dans ce bandeau replié et dans ses appendices, le symbole bien connu de la divinité la plus archaïque du panthéon mexicain. Tlaloc, dieu de la pluie, de l'orage et de la montagne, est en effet presque constamment symbolisé par ces deux emblèmes combinés. Les anciens habitants du massif du Popocatepetl, aussi bien

1) D. Charnay, *loc. cit.*, p. 310.

que les montagnards de la Mixtèque et de la Zapotèque, les lui ont attribués de toute antiquité. Sur les petits vases en terre cuite des premiers (fig. 65), comme sur les statuettes en pierre dure des seconds (fig. 66 et 67), le dieu se montre la bouche couverte d'un

Fig. 65. — Cornet en terre cuite représentant le dieu Tlaloc, trouvé à Nahualac. (*Mus. d'Ethnogr. Coll. Charnay.* N° 6936.

ornement exactement semblable à celui qui orne la croix que je viens de décrire. Le bandeau replié devient une sorte de moustache, et les appendices se transforment, semble-t-il, en de puissantes incisives.

Cette double modification ne change point, du reste, les formes générales des insignes du Dieu. Il est toujours possible de retrou-

ver dans le bandeau contourné, *l'image de la nuée*, et dans les appendices, celle de *la pluie qui s'en échappe*.

Cette interprétation paraîtra à première vue quelque peu forcée sans doute. Elle n'en est pas moins rigoureuse, car elle repose sur diverses transcriptions espagnoles, contemporaines, ou peu s'en faut, de la conquête.

Les Castillans, traduisant à leur usage les hiéroglyphes mexicains les plus répandus, ont en effet représenté le signe de *Quiahuitl* (*la pluie*) propre au dix-neuvième jour de chaque mois, par un grossier dessin qui montre un amas de nuages dont les formes

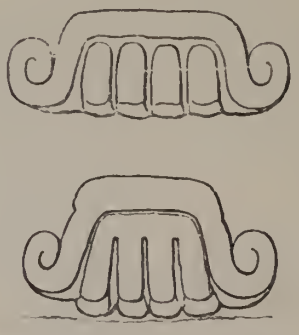


Fig. 66 et 67. — Ornements de bouche du dieu Tlaloc, d'après deux statuettes en serpentine des environs d'Oaxaca.
(*Mus. d'Ethnogr. Coll. Pinart.* N^os^ 5642 et 5643).

générales rappellent assez bien le bandeau de la Croix de Téotihuacan et d'où descendent une série de lignes parallèles figurant une pluie intense, lignes qui correspondent aux pendentifs de notre monument. Ce bandeau et ses appendices composent donc dans leur ensemble la représentation hiératique *de la pluie* et la croix dont ils forment le décor est bien, par conséquent, non pas une croix chrétienne, mais la *cruz de la lluvia* des premiers conquérants, cet emblème religieux qu'invoquaient les indigènes visités par Hernandez, Grijalva, etc., et auquel ils sacrifiaient des cailles lorsque l'eau venait à manquer[1]. Que l'on

1) Alpie de aqlla mesma torre estava vn cercado de piedra y cal, muy bié luzido y almenado. En medio del quel avia vna cruz de cal tan alta como diz palmos

simplifie l'insigne religieux, en suivant les procédés usités au Mexique, c'est-à-dire en supprimant les parties qui ne sont pas indispensables à l'expression du symbole, il restera une sorte de croix trapue, dont les bras mesurés dans leur plus grande longueur auront presque exactement les mêmes dimensions que la tête, c'est-à-dire 20 centimètres environ, et dont la longueur totale (90 centimètres) surpassera quelque peu la hauteur.

Fig. 68. — Bas-relief central en forme de croix, du second temple à la croix, de Palenqué. (*Musée d'ethnographie.*)

Simplifions encore le monument, supprimons les détails sculptés sur sa façade, nous obtiendrons une véritable croix voisine de ces croix grecques, auxquelles les conquérants ont parfois comparé notre *croix de la pluie*.

Ala qual teniã y adoravã por Dios de la lluvia. Porque quando no llovia, y avia falta de agua yvan a ella en procession y muy devotos. Offrecian le Cordonizes sacrificadas, para placarle la yra y enojo que con ellos tenio, o mostrava tener con la sangre de aquella simple avezica. Quemauan tambien cierta resina, a manera de incienso, y rociavan la con agua. » « Tras esto tenian por cierto q luego llovia. Tal era la religion destos Acu çamianos. Y no se pudo saber donde ni como tomaron devocion con aquel Dioz de Cruz, porque no ay rastro, ni senal en aquella isla, ni aun en otra ninguna parte de Indias, q se aya en ella predicado el Evangelio » (Gomara, *Historia de Mexico con el descubrimiento de la Nueva-Espana...* Anvers, 1554, in-12, f° 24 r°).

IV

La croix mexicaine peut donc dériver, par une série de transformations, qui ne sont point trop malaisées à suivre, des insignes du dieu Tlaloc. Cela ne veut pas dire, je m'empresse de le faire remarquer, que tous les symboles cruciformes découverts au Mexique et dans le Yucatan aient eu cette seule origine. Je pense, au contraire, que d'autres croix, dont je n'ai point parlé encore, ont des points de départ bien différents.

Il me paraît à peu près hors de doute, par exemple, que certains types de croix dérivent du type de l'arbre [1]. La croix *en tau* de Tianguiztepec publiée par Boturini, la prétendue croix des Chontales qui affecte la même forme [2], celle du *Codex Vindobonensis* (n° 1) qu'a figurée Humboldt [3], les croix des deux sanctuaires de Palenqué (fig. 68) [4], enfin celles que l'on peut voir sur le bas-relief estampé par M. D. Charnay à Lorillard-City, haute Uzumacinta [5], forment une véritable famille emblématique dont l'arbre semble bien avoir fourni le contour initial [6].

1) Le motif cruciforme, qu'on l'obtienne par l'entrecroisement de deux lignes (H. Bancroft, *The native Races of the Pacific States of North-America*, vol IV, p. 499. San Francisco, 1875, in-8) ou par la répétition à angle droit de quatre objets similaires, ou par la disposition en quinconces d'un décor quelconque (*Sahagun* trad. Jourdanet, p. 30, etc.) est d'ailleurs si naturel qu'une foule de peuples, complètement étrangers les uns aux autres, l'ont utilisé pour orner leurs poteries, leurs tissus, etc. Pour ne point sortir d'Amérique, je mentionnerai seulement les croix que l'on rencontre sur certaines broderies du Guatemala, sur certains vases en terre des affluents supérieurs de l'Amazone, sur les cotonnades peintes de l'Ucayali, ou sur quelques tapisseries du Pérou maritime.

2) H. Bancroft, *ibid.*, vol. IV, p. 57.

3) Humboldt, *Vue des Cordillières et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, Paris, 1810, in-fol., pl. 46.

4) Waldeck, *Monuments anciens du Mexique*, pl. 21-22. — Maler, *Nouvelles explorations des ruines de Palenqué* (*La Nature*), 7e ann., 2e sem. 1879, p. 299-302. — D. Charnay, *Les anciennes villes du Nouveau-Monde*, Paris, 1885, in-4°, p. 183 et 213.

5) Dans ce curieux monument, publié par M. D. Charnay (*Les anciennes villes du Nouveau-Monde*, p. 391), deux personnages tiennent chacun à la main une petite croix, dont les bras sont terminés par des fleurs exactement semblables à celles du manuscrit de Vienne et dont la tête est formée par un quetzal attaché verticalement par le bec à la croix, et qui de sa longue queue décrit au-dessus du symbole un gracieux panache.

6) Chilam Cambal appelait, nous l'avons vu, la croix « le véritable *arbre* du monde ».

La croix peut quelquefois aussi dériver du serpent. Nous avons sous les yeux, par exemple, et nous reproduisons dans la figure ci-jointe (fig. 70) le moulage du monolithe de basalte qui porte le n° 21 du catalogue du *Museo nacional* de Mexico [1]. Cette pierre, haute de $0^{m},95$ et large de $0^{m},80$, représente deux serpents sortant brusquement d'un tronc de pyramide à quatre pans et dont les corps, d'abord adossés, montent et se courbent en formant le haut de la croix, puis se replient, redescendent à angle droit et vont se terminer par deux têtes aux gueules entr'ouvertes et menaçantes qui constituent les deux bras de la croix.

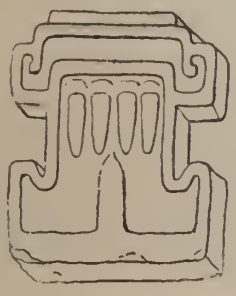


Fig. 69. — La croix de la bonne pluie.

Fig. 70. — La croix des serpents. (*Musée national de Mexico*).

Ces serpents rentrent dans le type général de ceux de la grande statue dite de Teoyaomiqui, figurée si souvent depuis Gama [2]. On ne saurait donc voir dans leur monstrueux assemblage l'œuvre d'un artiste indigène postérieur à la conquête, comme quelques archéologues peu expérimentés ont cherché à le démontrer.

D'autres formes cruciales, usitées chez les Mexicains, sont sim-

1) Ce moulage a été exécuté par les soins de M. L. Mehedin, chargé d'une mission scientifique au Mexique en 1865-1866. L'original, qui appartient au musée de Mexico, n'a pas de provenance précise. — G. Mendoza y J. Sanchez. *Catalogo de las Colecciones histórica y arqueológica del Museo Nacional de Mexico*, 1882, br. in-18, p. 18.

2) A. de Leon y Gama. *Descripcion histórica y cronológica de las dos piedras que con ocasion del nuevo empedrado que se esta formando en la plaza principal de México, se hallaron en ella el ano de* 1790. Ed. C.-M. de Bustamante. México, 1832, in-4 lam. 1a. — Cf. Alfr. Chavero. *La piedra del Sol, estudio arqueológico.* (*Anales del Mus. Nac. de México.* 1881, t. II, p. 294, lam.)

plement produites par la superposition à angle droit de deux courts objets plus ou moins cylindroïdes comme les bâtonnets que dessinent sur la figure n° 12 du musée de Mexico les cachets cruciformes qui l'ornementent [1], ou encore comme les os humains entrecroisés, dans l'atlas de Duran, sur le manteau de Huitzilopochtli [2].

V

Quel que soit, d'ailleurs, le point de départ du symbole crucial, il affecte constamment, au moment de la conquête, des relations étroites avec l'un ou l'autre des mythes de Quetzalcoatl. C'est à ce héros divinisé que la tradition attribue l'érection des monuments cruciformes de divers types [3]. C'est encore lui qui, en lançant « sur le tronc d'un arbre appelé *pocholt*, une flèche qui était elle-même un arbre du même nom, » traverse l'un des bois par l'autre, et, de cette manière, *forme une croix* [4]. Son manteau blanc est orné, dans certains manuscrits, de croix rouges irrégulières (fig. 71) [5].

Cette espèce d'usurpation du symbole de Tlaloc, le dieu des Olmèques, des Mixtèques, des Zapotèques, etc., par le personnage qui est la plus haute expression de la civilisation importée par les Toltèques dans l'Anahuac, mérite de fixer quelques instants l'attention.

Elle nous fournit d'ailleurs l'occasion de compléter cette rapide histoire de la croix au Mexique et d'expliquer comment

1) G. Mendoza et J. Sanchez, *Catalog. cit.*, p. 13. — Cf. Bancroft, *op. cit.*, vol. IV, p. 518. Etc. — Notre musée d'ethnographie possède plusieurs porte-empreintes en terre cuite dont le motif central est une croix, tantôt croix grecque, tantôt croix de Malte, tantôt enfin croix de Saint-André simple ou ornementée.

2) Fray P. Diego Duran. *Historia de las Indias de Nueva-España y Islas de Tierra Firme*. Trat° 2°; lam^a 5^a México, 1880, in-4°.

3) « Iba formando cruces en diferentes maneras que espuso y coloco en muchas partes para que fuese veneradas. » Veytia, *loc. cit.*

4) Sahagun, liv. III, ch. 14, trad. cit., p. 220. — *Le pochotl* est le *bombax ceiba*.

5) Cf. *Anales del Museo Nacional de México*, t. II. Entr. 4 y 5. lam. 1^a y 2^a. Mexico, 1881, in-4. — Le Quetzalcoatl du *Codex Ramirez* n'a pas de croix sur son manteau.

Quetzalcoatl, en s'identifiant dans une certaine mesure avec le vieux Tlaloc dont nous connaissons les emblèmes, put être considéré par les écrivains espagnols comme la personnification indienne de l'apôtre saint Thomas.

J'ai déjà dit que Tlaloc était la plus ancienne divinité connue

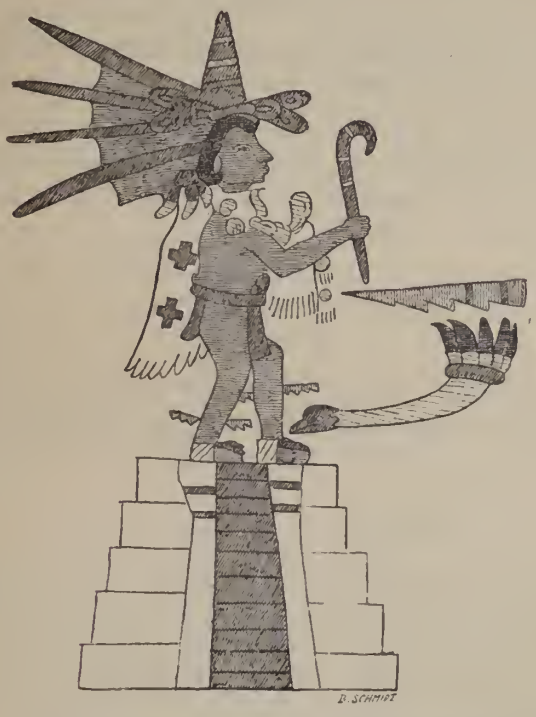


Fig. 71. — Le dieu Quetzalcoalt, d'après une peinture mexicaine du Codex Mendoça.

des régions mexicaines. Nous savons, en effet, par d'antiques traditions indigènes recueillies par Torquemada [1], que le culte de ce Dieu remonte fort loin dans le passé de l'Anahuac. Les peuples qui ont précédé les Toltèques sur les hauts plateaux mexicains avaient tous pour Tlaloc un culte spécial, dont on retrouve les manifestations aussi abondantes que variées dans

1) Torquemada, *Monarquia indiana*, lib. VI, cap. 23.

les *cuevas* de Mispayantla comme dans celles de l'Escamela, dans les tombes des Otomis comme dans celles des Olmèques, à Oaxaca enfin, aussi bien que dans l'isthme de Tehuantepec.

On s'explique aisément que ces indigènes des *terres froides* aient eu pour un dieu qui *faisait pleuvoir*, une vénération très spéciale. Dans toute cette région, dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer est toujours considérable, et peut atteindre, comme à Mexico, 2,279 mètres, l'évaporation est extrêmement rapide ; le sous-sol poreux laisse très facilement s'infiltrer les eaux, et quoique les pluies soient généralement abondantes de juin ou juillet à septembre ou octobre, la sécheresse menace très fréquemment les cultures, sur la prospérité desquelles repose presque toute l'alimentation populaire. L'eau du ciel est donc *l'élément indispensable,* et le dieu qui passe pour en être le dispensateur, doit nécessairement prendre le pas sur tous les autres.

Le pontife religieux des Toltèques trouvant solidement établi, dans les régions que colonisait son peuple, l'adoration du Dieu de la pluie, fit ce qu'ont fait souvent les réformateurs en matière de culte. Au lieu de s'efforcer de supprimer les manifestations religieuses qui s'adressaient à Tlaloc, il paraît avoir tenté d'en modifier autant que possible la destination, en s'insinuant lui-même dans le mythe du vieux dieu, en adoptant pour ses insignes personnels, non seulement la croix, mais encore le serpent que Tlaloc brandissait de la droite, dans ses figures archaïques (fig. 65) ; enfin, en dressant lui-même des croix et en enseignant à invoquer la pluie par leur intercession.

Les mythes qui se rattachent à ce grand réformateur religieux se confondirent jusqu'à un certain point avec ceux de la divinité archaïque.

Quetzalcoatl devint le dieu du vent qui balaie les chemins devant le dieu des eaux [1]. Certaines fêtes furent communes aux deux divinités [2], et la croix de la pluie vint s'appliquer comme un

1) Sahagun, liv. I, ch. 5, *trad. cit.*, p. 16.
2) Id. liv. II, ch. 1, *trad. cit.*, p. 57.

insigne secondaire sur le manteau du pontife toltèque devenu dieu à son tour.

Les Espagnols, qui recueillaient de la bouche des Indiens qu'ils évangélisaient[1] les traditions encore vivantes de Quetzalcoatl, ayant appris que cet étranger au teint clair, et à la longue barbe, avait *posé des croix*, et voyant parfois son image ornée de croisettes rouges, ont imaginé, pour expliquer ces phénomènes, l'invraisemblable théorie que j'ai résumée plus haut et confondu le grand réformateur avec l'apôtre saint Thomas.

Cette hypothèse a vécu de longs siècles et ce n'est qu'aujourd'hui que l'archéologie peut enfin en faire bonne justice, en rendant à Tlaloc ce qui appartient à Tlaloc : *la croix de la bonne pluie*[2].

Fig. 72. — La croix de Mayapan (d'après Stephens).

1) On a bien souvent insisté sur le rôle important qu'a joué dans la conversion des Indiens le culte de la *Croix de la pluie*. Nous savons, en effet, que dans tout le Mexique, les néophytes acceptaient avec d'autant plus de facilité la foi nouvelle qu'elle avait pour trait essentiel la vénération d'un symbole qui leur était particulièrement familier. Il est vrai que, suivant l'expression de Davila Padilla « le zèle et la dévotion qui paraissaient s'adresser à la Sainte Croix étaient parfois « entièrement au service du démon. » Non seulement, en effet, ils vénéraient et vénèrent peut-être encore Tlaloc et Quetzalcoatl en vénérant les croix de leurs églises, mais encore à plusieurs reprises, en 1566, par exemple, on a découvert des idoles enfouies au pied de croix ou trouvé sous une croix vénérée une fausse mine pleine d'idoles et d'offrandes qui leur étaient présentées. Ces faits curieux, qui se passaient à Cuextlahuac, à Tlachialco et à Xilotepec, nous ont été conservés par Davila Padilla. (*Historia de la Fundacion y Discurso de la Provincia de Santiago de Mexico* .. Ed. 2ª. Brusselas, 1625, in-fol., p. 366-367)

2) Chalchihuitlicue, sœur de Tlaloc, partageait avec lui l'insigne cruciforme. Elle avait, à la main droite, un vase surmonté d'une croix semblable, dit Sahagun, à l'ostensoir du Saint-Sacrement dont on fait usage lorsqu'un seul prêtre doit le porter. (Sahagun, liv. I, ch. 11, *trad. cit.*, p. 22.)

XVII

ALEXANDER BRUNIAS

Peintre ethnographe de la fin du XVIII^e^ siècle.

J'errais, un certain dimanche, à travers les salles de l'Hôtel des Ventes, en quête, comme toujours, de quelqu'un de ces monuments inconnus de l'histoire des sciences géographiques, que je recherche avec passion, et parfois avec succès.

Mon attention fut attirée, tout d'un coup, par quatre petits panneaux, sans cadres, représentant des scènes exotiques qui me parurent curieuses. La peinture en était recouverte d'une épaisse couche de vernis encrassés et de poussières collantes. Il ne me fut pourtant pas malaisé de reconnaître certaines qualités aux tableaux : l'exécution était peut-être un peu mince et un peu sèche, mais les détails étaient rendus avec un grand souci d'exactitude, et une véritable adresse de pinceau.

Ces panneaux ne déplaisaient point en somme, surtout à un ethnographe, qui en saurait tirer peut-être d'utiles enseignements, et ils me donnaient, en outre, cette sensation toute spéciale de *chose déjà vue*, que connaissent bien les vrais collectionneurs.

Je pus acquérir les quatre panneaux pour une somme fort modeste, et leur rendre, par un nettoyage des plus simples, leur raîcheur d'antan. Puis je me mis à feuilleter la collection de gravures ethnographiques, assez nombreuses, que je possède, et en arrivant au portefeuille *Amérique*, je pus constater, une fois de plus, la fidélité de mes impressions visuelles.

J'avais si bien *vu* mes petits tableaux quelque part, que je possédais des estampes de Ruotte, qui en représentaient trois sur quatre. Elles me donnaient le nom de l'auteur, *Alexander Brunias*, et l'indication d'une *édition anglaise* que Ruotte avait copiée.

J'allai consulter Nagler et je trouvai au tome II de son livre qu'Alexander Brunias, peintre et graveur anglais, vivait vers 1780. « Il a peint, dit le savant compilateur allemand, des paysages avec esprit et vigueur, et gravé sur cuivre quelques planches qu'il a imprimées en couleur [1].

Le cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale me mit en main l'œuvre gravée entière de Brunias, et je pus ajouter quelques renseignements précis aux brèves indications de Nagler. Les gravures de notre artiste ethnographe nous apprennent, en effet, qu'il a travaillé dans les Petites Antilles, et en particulier à la Barbade et à la Dominique, et qu'il s'y est créé des relations avec de hauts fonctionnaires du gouvernement anglais et notamment avec le brigadier général O'Hara, auquel il a dédié l'une de ses estampes. Il était de retour en 1778 à Londres, où il demeurait N. Broad street, Soho, et il a publié, à cette adresse, de février 1779 à février 1780, les six planches qui ont seules conservé son nom à la postérité. Le graveur parisien Ruotte, qui s'occupait volontiers, pendant cette période de sa vie, de la reproduction d'œuvres anglaises, et avait, du reste, une préférence marquée pour les sujets ethnographiques [2], refit d'une main un peu lourde les six planches de Brunias, et les publia tirées en bistre, chez Depeuille [3].

Je n'ai pu rencontrer que trois estampes de l'édition française [4],

1) *Neues Allgemeines Kunstler Lexicon oder Nachrichten von dem Leben und den Werken der Maler, Bildhauer, u. s. w.* bearbeitet von Dr G. K. Nagler 2d. Bd. s. 174. München, 1835, in-8°.

2) On possède notamment de lui une série des quatre parties du monde, d'après Le Barbier l'aîné, et deux grandes figures, *Afrique* et *Amérique*, d'après Lemire aîné. L'une de ces dernières gravures publiées au commencement de l'Empire représente, d'après nature, une gracieuse tête d'expression de métisse, Egypto-Négresse de la vallée du Nil. Les quatre têtes d'après Barbier, qui servaient encore de modèle dans les écoles de dessin de province, il y a une trentaine d'années, sont moins intéressantes : l'Europe apparaît dans la série sous les traits d'une Minerve casquée ; l'Asie est une odalisque coiffée d'un lourd turban ; l'Amérique est surmontée du bonnet à plumes traditionnel des gravures du XVIe siècle. Seule, l'Afrique a une véritable valeur ethnographique : c'est une négresse, une mulâtresse plutôt, dont les cheveux crépus sont enfermés dans une pièce d'étoffe frangée. Les traits sont caractéristiques, mais volontairement adoucis et anoblis.

3) *Se vend à Paris chez Depeuille*, dit la légende, *rue Saint-Denis, la boutique attenant Saint-Jacques l'Hôpital et au Palais-Royal au Pavillon Chinois, près le Bassin.*

4) La série manque à la Bibliothèque nationale, bien qu'elle ait été publiée à

la 1re, la 2e et la 6e, mais j'ai vu en double toutes les planches de l'édition de Londres, et j'ai pu les comparer à mes petits tableaux originaux qu'elles reproduisent avec assez d'exactitude, non sans leur enlever malheureusement, je l'ai constaté à regret, toute la fleur de leur exécution artistique.

II

Les deux premières planches, qui se font pendant, se développent en travers (33 centimètres sur 23 ou environ); elles sont toutes deux datées du 1er février 1779 et dédiées, l'une à l'honorable Charles O'Hara, déjà mentionné plus haut, l'autre à sir Ralph Payne, chevalier de l'ordre du Bain.

I. This Plate (representing a Negroes Dance | [1] in the Island of Dominica [2] is humbly dedicated || *to the Hon*ble *Charles O'Hara*, BRIGADIER | GENERAL *of his Majesty's Army in America* || *Col. of Foot. et Lieut*t *Col. of the Coldstream Regiment of* | *Foot Guards* by his most obedt et devoted servt.

A. Brunias.

London. Published 15 febr 1779 by the Proprietor N. Broad street, Soho.

A. Brunias.

La scène représente un bal champêtre, à l'entrée d'un village encadré de feuillages; un cocotier chargé de fruits occupe le centre du tableau. Devant l'arbre une mulâtresse et un nègre se font vis-à-vis en dansant. La mulâtresse, jeune et belle, relève gracieu-

Paris, tandis que la série anglaise se trouve deux fois, l'une dans un portefeuille à part intitulé *Brunias*, l'autre dans un album de planches en couleur collées, qui a appartenu à la reine Marie-Antoinette.

1) L'inscription est coupée en deux par l'écusson de la personne à laquelle est dédiée l'estampe. Le signe | indique cette séparation; le signe || est le retour à la ligne.

2) L'édition française *A. Brunias pinx. L. C. Ruotté direx.*, est intitulée *Danse des nègres dans l'isle de Saint-Domingue.* On lit au-dessous de la dédicace en anglais, reproduite avec l'écusson de l'hon. Charles O'Hara, l'adresse du libraire Depeuille transcrite plus haut.

sement sa jupe blanche, une courte casaque de même couleur flotte autour de sa taille, un mouchoir blanc entoure sa tête, des boucles d'oreilles et une chaîne de cou complètent sa parure. Le noir danseur, qui se balance gauchement devant la jeune fille, est vêtu d'une chemise flottante et d'une culotte courte en étoffe jaune ; un madras, rayé et noué en sautoir sur une de ses épaules, et un mouchoir blanc, à bords bleus, protège sa tête du soleil. L'orchestre est à gauche; il se compose d'un nègre assis qui regarde les danseurs en battant des doigts sur une grosse caisse posée entre ses jambes, et d'une négresse debout, jouant du tambour de basque, tandis qu'une autre négresse marque la mesure en frappant les mains. Le nègre porte une vieille casaque pourpre à courtes manches; sa compagne, nue jusqu'aux hanches, est vêtue d'un jupon plissé, de couleur neutre, enfin la femme qui bat des mains a mis un casaquin à rayures grises et rouges et une jupe blanche bordée de ramages jaunes et bruns.

Deux personnages causent à gauche; l'un est une riche négresse qui regarde danser en marquant du doigt la mesure; elle est coiffée d'un énorme madras à rayures bleues et blanches bordé de rose, sa jaquette est striée de bandes brunes et jaunes recoupées de brun; sa jupe est verte et son tablier jaune. Son interlocuteur, vu de dos, est pittoresquement coiffé d'un mouchoir négligemment noué sur le haut du front; une chemise blanche, une culotte à raies bleues et blanches recoupées de bleu avec une sorte de tablier formé d'un madras rouge et blanc lui composent un costume assez pittoresque. A l'extrémité droite du tableau on voit encore quatre personnes, une négresse, deux mulâtresses et un enfant qui porte sous le bras un énorme parapluie de couleur. L'une des mulâtresses a l'énorme coiffure rayée, dont nous avons déjà donné la description, l'autre porte, appuyé sur le front et fortement relevé en arrière par son bonnet conique, un large chapeau de paille à bords bleus, tandis que la négresse se protège à l'aide d'un large mouchoir à carreaux déployé sur sa tête.

Je possède l'original de cette curieuse scène de mœurs, la gravure anglaise coloriée n'en reproduit pas bien exactement les teintes.

II. This Plate (representing a Cudgelling Match) | between English and French Negroes[1] in the || *Island of Dominica* is humbly dedicated to | *Sir Ralph* Payne KNIGHT of the most. || HONORABLE ORDER *of the* BATH | *by his most Obedient and devoted servant.*

A. Brunias.

London, etc.

Cette planche fait pendant, je l'ai déjà dit, avec la précédente, avec laquelle elle a été publiée. Je possède aussi le tableau original.

Près d'une case couverte en paille, et ombragée par des bananiers chargés de leurs régimes, deux nègres marchent l'un contre l'autre en se menaçant de leurs bâtons. Celui de gauche, nu jusqu'à la ceinture, a pour tout vêtement une culotte jaune et un turban de cotonnade rouge rayée; le costume de son adversaire, mouchoir de tête, chemise et culotte, est entièrement blanc. Tandis que les deux principaux acteurs de ce petit drame se menacent de leurs bâtons, qu'ils tiennent serrés des deux mains, d'autres nègres accourent prendre part à la querelle. En voici un à droite que cherchent vainement à retenir un jeune noir et une mulâtresse, tandis qu'un autre à gauche s'avance plus calme, prêt à juger les coups avant de se mêler à la lutte. En voilà deux encore un peu plus loin, également armés de bâtons, tandis qu'un dernier, animé au contraire d'intentions pacifiques, lève la main pour séparer les combattants. Un blanc et trois jeunes noirs assistent indifférents aux préparatifs du combat.

La scène est pleine de mouvement et de vie et les types de tous ces hommes de couleur sont observés et rendus avec esprit et vérité.

Le reste de l'œuvre de Brunias se compose de quatre scènes plus hautes que larges (haut. tabl. 24 cent.; grav. 22,5; larg. 18).

1) L'édition française en bistre que j'ai sous les yeux ajoute à la suite du titre la traduction suivante : *Bataille entre un nègre François et un nègre Anglois dans l'île de Saint-Domingue.*

Elles forment deux suites, publiées, la première le 1er juillet 1779, la seconde le 1er février 1780.

III. The Barbadoes Mulatto Girl
This Plate is Dedicated to John Geo. Felton Esqr
by his most obliged and devoted servt

A. Brunias.

London Pubd as the Act directs July 1st 1779 | *by the Proprietor, N° 7, Broad street, Soho.*

Une jeune mulâtresse en costume européen, mais coiffée d'un haut bonnet blanc, ornée de bracelets et d'un collier de perles qui porte un pendentif en forme d'étoile d'or à six pointes, cause avec deux négresses, marchandes de fruits, dans un paysage verdoyant, au fond duquel apparaît la maison d'un planteur.

IV. The West India Washer-Woman[1]
This Plate is Dedicated to Sir John Frederick, Bart
etc., etc.

(Même formule et même date.)

Une jeune mulâtresse, les cheveux enfermés dans une pièce de cotonnade blanche, couverte seulement de deux mouchoirs à carreaux fixés à la ceinture, se tient debout, le pied droit dans l'eau, l'autre sur une pierre, la main gauche ramenée vers les hanches, la droite portant un battoir. A gauche, une autre mulâtresse, vêtue à peu près de même, lave assise, les pieds dans l'eau. Une négresse, debout à droite, sur la rive, porte du linge sur la tête dans un plateau de bois, qu'elle soutient de la main gauche. Un petit enfant est suspendu à son dos à l'aide de deux foulards à carreaux, dont l'un passe sous les bras et l'autre sous les cuisses; le premier comprime et déforme le sein de la jeune

1) L'édition française est intitulée *Blanchisseuse des Indes Occidentales*, *The West India washer-woman*, même dédicace : *A. Brunias pinxit... L. Ruotte direxit.*

mère, qui n'a, pour tout costume, qu'une sorte de jupe un peu relevée en avant. De l'autre côté du ruisseau, un rocher à pic et quelque végétation.

J'ignore où peut être l'original du premier de ces tableaux, je possède le second, dont quelques parties, la tête du principal personnage, par exemple, sont d'une très bonne exécution.

V. The West India Flower Girl
This Plate is Dedicated to *Sir Pat^k Blake Bart*
by his most obliged and *devoted serv^t*
etc., etc. A. Brunias.

(Même formule, *Febry*, 1780.)

Une négresse, vue de dos en profil presque perdu, offre des fleurs, dans une cour, à une créole coiffée d'un énorme chapeau appuyé sur le front et remontant en arrière. Cette créole est accompagnée d'une dame plus âgée, dont la tête est également surmontée d'une haute coiffure. A gauche, un mulâtre est assis sur le seuil de la porte; au fond, un nègre roule une barrique sous la surveillance d'un majordome vêtu d'un costume européen.

VI. Free Natives Of Dominica
This Plate is Dedicated to *Sir W. Young Bart*
etc.

(Même formule et même date.)

Un mulâtre, tourné à droite, coiffé d'une sorte de mitre de coton striée de gris et de blanc, vêtu d'une veste rayée de jaune et de bleu, d'une culotte grise et de bas blancs, chaussé de souliers à boucles d'argent [1] s'appuie de la main gauche sur une longue canne à pomme dorée et abaisse de la main droite, en saluant, non sans quelque hauteur, un petit tricorne galonné

1) Le peintre de la gravure anglaise s'est permis des variantes. Il a fait, par exemple, la culotte rouge et la veste rayée de bleu, de gris et de rose comme le bonnet.

d'or. Deux jeunes mulâtresses abordent notre élégant. L'une est coiffée d'un énorme bonnet cylindrique de dentelles blanches et vêtue d'une robe blanche à larges manches brodées et d'un fichu de dentelles. L'autre porte le gigantesque chapeau rond dont nous avons déjà parlé. Ce couvre-chef repose, en avant, sur le front et est relevé au loin, en haut et en arrière, par un bonnet semblable à celui de sa compagne, La robe est toute semblable, mais le fichu est rose et bordé de rayures blanches et bleues. Toutes deux, les jeunes femmes ont des colliers de perles et des boucles d'oreilles d'or, et dans la main un foulard rayé. La scène se passe dans un jardin, où s'élève un cocotier chargé de ses fruits.

Ce petit tableau, qui en dit plus que de longues descriptions sur les mulâtres libres (*free Natives*) des Antilles à la fin du XVIII[e] siècle, est le plus soigné et le mieux conservé des quatre que j'ai pu sauver. Les physionomies des personnages sont spirituelles et bien étudiées, et tous les détails des costumes sont rendus avec une singulière finesse d'exécution.

Tout l'ensemble de l'œuvre de notre peintre ethnographe est d'ailleurs, je l'ai dit déjà, d'une exactitude quasi scientifique, dont ne se préoccupaient guère les peintres de 1780.

Que l'on se souvienne, en effet, que Camper travaillait, à cette même date [1], à la *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des divers climats et des différents âges* [2], où l'on peut lire des critiques si justes sur l'ignorance des maîtres de la peinture moderne en matière d'ethnographie. « Parvenu à dix-huit ans, disait Camper (c'était par conséquent vers 1740), mon maître, M. Charles de Moor, le jeune, à qui je dois tous les progrès que j'ai faits dans la peinture, me donna à copier un beau tableau de Van den Tempel, dans lequel

1) La dissertation que je cite « fut conçue, dit Camper le fils, en 1768, l'auteur l'enrichit de plusieurs additions en 1772 et la porta, en 1786, au point de perfection où nous la voyons aujourd'hui ».

2) P. Camper, *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des divers climats et des différents ages*, suivie de réflexions sur la beauté, particulièrement sur celle de la tête; avec une nouvelle manière de dessiner toutes sortes de têtes avec la plus grande exactitude. Ouvrage posthume... traduit du hollandais par H.-J. Jansen. On y a joint une dissertation du même auteur sur la meilleure forme des souliers, le tout enrichi de XI planches en taille-douce. Paris, Francart. 1792, in-4.

il y avoit un Nègre, dont la représentation ne me fit rien moins que plaisir. Il avoit, à la vérité, la peau noire; mais cette peau recouvroit un corps de charpente européenne. Je ne pus parvenir à le rendre à mon gré; et ne recevant point, à cet égard, une instruction suffisante, je fus obligé d'abandonner ce travail. Après avoir étudié attentivement les gravures du Guide, de Carl Marate, de Séb. Ricci et de Rubens, je trouvai qu'en représentant les Mages d'Orient, ils avoient, comme Van den Tempel, représenté des hommes noirs, et non pas des nègres. Le célèbre graveur Corneille Visscher est le seul qui m'ait paru avoir suivi exactement la nature en voulant représenter un nègre. »

Brunias, dont j'ai eu la satisfaction d'exhumer l'œuvre entièrement oubliée, mérite de prendre une modeste place entre C. Visscher qu'admirait Camper et Ruotte, dont je parlais plus haut, sur la liste des graveurs qui ont introduit l'ethnographie dans le domaine de l'art. Il est, en tout cas, le premier, par ordre de date, de ces artistes voyageurs si nombreux depuis lors et parfois si habiles qui ont consacré une partie de leur talent à représenter d'après nature, en toute sincérité, les divers aspects de l'humanité exotique. Hodges et Webber, les dessinateurs de Cook, sont, il est vrai, ses contemporains et ses émules, mais leurs œuvres, si intéressantes qu'elles puissent être à certains égards pour nos études, manquent absolument de vérité ethnographique et l'on peut reproduire, à propos des planches qui nous les ont conservées, les critiques de Pierre Camper.

XVIII

A PROPOS D'UN BAS-RELIEF AZTÈQUE DE LA COLLECTION UHDE

La planche V de l'atlas des *Monuments anciens du Mexique*[1] que nous reproduisons plus loin, représente un bas-relief en pierre dure, rapporté par Uhde de l'Anahuac et copié par Waldeck dans la collection de ce voyageur.

Un personnage trapu, vêtu d'un riche costume, s'y montre, portant dans les deux mains, relevées par un geste symétrique à la hauteur des épaules, d'une part une plante coupée, de l'autre une sorte de planchette.

Les proportions du corps sont très défectueuses; si la tête est trop grosse, le tronc et les membres, au contraire, sont démesurément réduits. D'énormes masses de cheveux encadrent un visage dont le centre a été affreusement mutilé.

Le costume se compose d'une coiffure gigantesque et compliquée, d'une jaquette assez longue pour couvrir la naissance des cuisses, d'un petit devantier qui pend entre les jambes, d'une collerette dentelée, d'une sorte de pélerine garnie de volumineux appendices ovoïdes, d'une paire d'épaulettes, de manchettes, de jambières, de *coturas* enfin ou sandales liées au cou-de-pied par un large nœud à clef.

Waldeck décrivait ainsi ce bas-relief :

« Figure étrange qui offre une certaine ressemblance avec les cartes à jouer; elle tient à la main gauche une figure frangée par le bas, qui porte cinq lignes de ligatures et de la main droite une tige de maïs. Des rayons sortent de chaque côté de la tête et au bas du collier on voit, supportés par des branches, trois objets ovales que je suppose être des cœurs ».

Waldeck n'avait rien vu de plus dans le curieux monument qu'il copiait et Longpérier, qui dirigeait la publication de l'atlas

1) *Monuments anciens du Mexique*. Paris, A. Bertrand, 1867, in-fol. pl. v.

(1865), quelque frappé qu'il fût d'ailleurs de l'intérêt d'une figure qu'il avait choisie entre beaucoup d'autres dans les cartons de l'artiste, n'avait pas essayé d'en préciser la signification.

Aucun archéologue, aucun ethnographe ne s'est préoccupé depuis lors de ce remarquable monument, et il serait encore aujourd'hui absolument inexpliqué, si la lecture attentive de quelques anciens textes espagnols et l'examen de divers objets réunis au Musée d'Ethnographie n'était venus fournir les moyens d'en interpréter les détails.

C'est à développer les divers points de ce commentaire qu'est consacrée la courte notice qui suit.

I

Le personnage du bas-relief Uhde tient, dans la main gauche relevée à la hauteur de l'épaule, un instrument spécial qu'il saisit par une sorte de poignée percée d'un trou de suspension. Cet instrument est, je l'ai déjà dit, une espèce de planchette, trois fois plus haute que large, dont l'un des longs côtés est à peine légèrement excavé, tandis que l'autre décrit dans son tiers supérieur une courbe concave puis convexe, qui relie doucement la poignée au corps de l'instrument.

La surface en est lisse et plane, mais les bords portent dans leur tiers moyen, deux plaques surajoutées, l'externe un peu plus longue que l'interne, auxquelles sont horizontalement fixés quatre objets en relief de forme étroite et allongée. Un cinquième objet tout semblable est couché au centre de la planche, et le bord inférieur se termine par quatre pendentifs dont le contour est seulement indiqué.

A ne juger de cette pièce que par son profil, on la prendrait pour un gouvernail de navire, dont elle reproduit exactement les formes générales. Les plaques surajoutées, les objets en relief que ces plaques supportent, les appendices de la base interdisent bien vite, il est vrai, de s'arrêter à cette explication. Le personnage brandit d'ailleurs l'instrument dont il tient serrée la poignée et qu'il faut dès lors considérer comme une *arme* dont

il menace, un *insigne* dont il fait parade ou un *engin bruyant* qu'il secoue.

Or aucune des armes offensives, aucun des insignes religieux ou civils dont les peintures aztèques nous ont conservé les figures, ne se rapproche, même de loin, de la chose représentée dans notre bas-relief. Les massues des guerriers [1], les sceptres des dieux [2], des rois [3] des prêtres [4] diffèrent sensiblement de l'objet qui est placé sous nos yeux. Ce n'est donc pas plus un insigne qu'une arme, et il faut se résoudre à y voir un appareil sonore, une espèce de crécelle, dont les organes bruyants sont les pièces d'applique et les pendants que nous avons signalés dans notre description.

Sahagun, Tezozomoc, etc., nous apprennent qu'il existait dans le matériel des fêtes religieuses des Aztèques, à côté des flageolets, des sifflets, des conques, des tambours [5], divers engins que l'on secouait, pour obtenir des bruits plus ou moins musicaux. C'étaient l'*omichicahuaztli* [6], sorte de claquette faite avec des os (*omitl*), ou des bois de cervidé taillés, l'*ayacacâtli* et le *tetzilacatl*, hochets ou grelots formés d'une boule creuse en terre ou en métal garnie de petites pierres à l'intérieur et munies d'un manche [7]; l'*ayacachicaualiztli* [8] enfin, ou *nacatl quauitl*, « planche

1) *Cod. Vatican.* ap. Humboldt. *Vues des Cordillières*, pl. XIV, n° 3. — *Cod. Mendoza*, fam. I. — *Cod. Ramirez*, fam. III, IX, X, XXVII. — Etc.

2) *Ann. del Mus. Nac. de México*, t. I, p. 352; t. II, p. 314, 322. — *Cod. Ramirez*, fam. XVIII, XXI, XXVI. — *Cod. Tellerian*, pass. — Etc.

3) *Cod. Vatican.* (*Ibid.*, pl. XIV, nos 1 et 2). — *Cod. Ramirez*, fam. IV, V, VII. — Etc.

4) *Cod. Vatican.* (*Ibid.*, pl. XIV, nos 5 et 6); *Cod. Ramirez*, fam. XV. — Etc.

5) Les flageolets et les sifflets en terre cuite, les conques faites de diverses coquilles marines, les tambours de bois sculpté se rencontrent fréquemment dans les collections ethnographiques mexicaines; le Musée du Trocadéro en est largement pourvu. Mais il est parfois question de *trompettes*, de *cornes* et de *cors* dans les récits que nous ont conservé les auteurs espagnols du XVIe siècle, et j'ignore complètement à quel type d'instruments peuvent bien correspondre ces dernières appellations.

6) « *Omichicahuaztli*, que era un cuerno de venado acerrado que iba resonando. » *Cronica Mexicana escrita por D. Hernando Alvarado Tezozomoc hacia el año de MDXCVIII*, anotada por el Sr. Lic. D. Manuel Orozco y Berra. Ed. Jose. M. Vigil. México, Ireneo Paz, 1878, grand in-8, p. 561.

7) Fr. B. de Sahagun. *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*, trad. Jourdanet et Siméon. Paris, Masson, 1880, gr. in-8, p. 525.

8) De *ayacachtli*, grelot et *chicaualiztli*, action de fixer, d'affermir (Siméon ap. Sahagun. *trad. cit.*, p. 107, n. 2).

de deux brasses de long sur un empan de largeur, à laquelle étaient attachés des grelots, de distance en distance, et des morceaux de bois cylindrés destinés à produire un bruit par le mouvement[1]. »

Sauf les proportions en longueur qui sont d'ailleurs attribuées par Sahagun à un grand appareil que le *quaculli*[2] portait *sur son épaule*, la description sommaire qu'il nous a laissée convient à tous égards à l'objet figuré sur notre bas-relief, objet beaucoup plus court sans doute, et que le trou qui perfore l'extrémité du manche permettait vraisemblablement de suspendre à la ceinture.

Fig. 73. — Grelot de cuivre mexicain. (*Musée d'Ethnogr. Coll. Pinart*, n° 7420.

Quand on y regarde de près, les cinq appliques disposées en quinconce à la surface de la planche et dont Waldeck faisait, je ne sais trop pourquoi, cinq *lignes de ligatures*, se reconnaissent pour des grelots de cuivre du type le plus ordinaire.

1) Sahagun, *trad. cit.*, p. 110.

2) *Quaculli*, preneur de têtes, de *quaitl*, tête, et *cui*, prendre (Siméon) : l'un des satrapes ou *ministres* mentionnés par l'auteur à propos des fêtes des dieux de la pluie, qui se célébraient au sixième mois de l'année mexicaine *etzalqualiztli*. — On sait que c'est du mot *satrape* que Sahagun se sert le plus volontiers pour désigner les prêtres des idoles.

Je reproduis ci-contre le plus volumineux et le mieux conservé des grelots mexicains du Musée du Trocadéro (fig. 73).

Il n'est pas trop malaisé de retrouver successivement et de gauche à droite, dans chacune des cinq appliques du bas-relief de Uhde, l'anneau de suspension, puis la partie pleine, puis enfin la partie fendue du grelot représenté dans la figure ci-jointe [1]. Les anneaux de suspension se montrent, il est vrai, beaucoup plus volumineux dans la figure sculptée, mais cette différence est, en somme, de médiocre importance, et nous la retrouvons presque aussi accusée dans la figure 19 de la planche XIII du manuscrit de Mendoza (fig. 74).

Fig. 74. — Grelots mexicains, d'après la planche XLII du *Cod. Mendoça*.

Rien ne s'oppose à ce que l'on reconnaisse, dans les quatre pendants indiqués au bas de l'instrument, les « morceaux de bois cylindrés » avec lesquels le prêtre de Tlaloc faisait tapage, lorsque remuant la *planche aux grelots* mise en ses mains il « faisait battre les petits morceaux de bois qui s'y trouvaient attachés ou artificiellement insérés [2]. »

2) Cette figure représente les quarante grelots (*XL cascabeles de laton o cobre*) que devaient apporter en tribut certains peuples au souverain de Mexico. Les deux drapeaux qui surmontent l'enfilade des grelots représentent, comme on sait, deux fois le chiffre vingt.

3) Sahagun, *trad. cit.*, p. 152. — M. Jourdanet, qui ne connaissait pas notre monument, s'est trouvé embarrassé pour expliquer l'*insertion artificielle* dont il est ici question. Il suppose que « la planche était percée, de distance en distance, de petits rectangles qui avaient une tige cylindrique en bois traversant le vide d'un côté à l'autre. De petites boules ou de petits cylindres en bois, troués de part en part, se trouvaient, ajoute-t-il, insérés sur cette tige et jouaient librement sur elle, de manière à frapper alternativement les deux bouts qui se terminaient sur les côtés du quadrilatère. » Les morceaux de bois *artificiellement insérés* ne seraient-ils pas plutôt les deux plaques qui portent les grelots latéraux sur notre bas-relief, plaques qui pouvaient se mouvoir sur la planchette à l'aide d'un artifice fort simple de menuiserie ?

J'ai tenté de rétablir, d'après les données que je viens d'exposer, l'*ayacachicaualiztli;* la figure 75 ci-jointe représente cette restitution.

II

C'était, je l'ai déjà dit, pendant les fêtes consacrées en *etzalqualiztli* aux dieux tlaloques que l'appareil que je viens d'étudier se produisait dans les processions mexicaines. Il en est une

Fig. 75. — Restitution proposée de *l'ayacachicaualiztli* (Hamy).

première fois question dans Sahagun, à propos de la cérémonie du bain froid, qu'allaient prendre la nuit les ministres du culte pendant le temps du jeûne en l'honneur des tlaloques[1]. « Celui

1) « C'était une coutume établie entre les satrapes de tous les temples que, pendant les quatre jours de jeûne, ils se levaient à une heure après minuit, sonnaient du cor et faisaient entendre d'autres instruments, comme pour appeler à matines. A cet appel, tous se levaient et ils allaient, entièrement nus, sans aucun vêtement, chercher les épines de maguey qu'ils avaient coupées la veille et apportées dans la pulpe de la même plante (fig. 76). Ils se faisaient alors des incisions aux oreilles avec de petits couteaux de pierre, et ils trempaient la pointe des épines de maguey dans le sang qui s'en écoulait. Ils s'ensanglantaient en même temps le visage. Chacun trempait dans le sang le nombre de pointes de maguey que le degré de sa dévotion lui commandait ; les uns cinq, les autres moins et d'autres davantage. Après cela, tous les satrapes et ministres des idoles allaient se plonger dans l'eau, n'importe le froid qu'il fît, en soufflant dans des conques marines et dans des sifflets en terre cuite. Tous portaient sur leur dos de petites sacoches attachées avec des cordelettes d'*iztli* et terminées par des glands. De quelques-unes de ces sacoches pendaient des bandes de papier peint appelé *yiequachtli*. Elles contenaient une espèce de

qui marchait en avant, dit cet auteur, était un de ceux qu'on appelle *quaquacuiltin*[1]. Il portait sur l'épaule une planchette de deux *varas* de long et d'environ un empan de large, munie de grelots qu'on faisait sonner en marchant. »

Le savant franciscain parle de nouveau de l'*ayacachicaualiztli* à l'occasion d'une procession qui avait lieu un peu plus tard et dans laquelle on conduisait sur le bord de la lagune pour les y lancer dans l'eau froide, non sans les avoir maltraités, certains délinquants parmi les serviteurs des temples[2].

La planche à grelots intervient une troisième fois dans les descriptions de Sahagun lorsque le pontife de Tlaloc a terminé la

farine grossière semblable à de petits crottins de souris, portant le nom de *yyaquatli* (*yyaya*, sentir, et *qualli*, bon). On la faisait en trempant dans de l'encre la poudre d'une herbe appelée *yietl*, qui ressemble à de la jusquiame de Castille. Au-devant de tout le monde marchait un satrape avec son encensoir rempli de braise et sa sacoche pleine de copal. Tous portaient un morceau de feuille de maguey dans lequel étaient enfoncées les épines dont chacun devait faire usage. Celui qui marchait devant était un de ceux qu'on appelle *quaquacuiltin*. Il portait sur l'épaule une planchette de deux *varas* de long et d'environ un empan de large, munie de grelots qu'on faisait sonner en marchant. Cette planchette s'appelait *ayacachicaualiztli* ou *nacatl quauitl*. » (Sahagun, trad. Jourdanet, p. 107.)

1) *Quaquacuiltin*, pluriel du mot *quaculli* expliqué ci-dessus.

2) « Au lever du soleil les satrapes se couvraient de leurs ornements habituels ; une jaquette en dessous et par-dessus une mante légère et transparente appelée *ayauh quemitl* (*ayauhtli* brume, *quemitl*, vêtement), parsemée de plumes de perroquet posées en croix. On plaçait à l'un d'eux, sur le dos, une grande fleur ronde en papier, en manière de rondache, et on lui attachait derrière la tête d'autres fleurs aussi en papier plissé, qui dépassaient de chaque côté, en demi-cercle, de façon à figurer des oreilles. On lui teignait la tête avec un vernis bleu, sur lequel on répandait de la marcassite. Ce satrape portait, pendant de la main droite, une sacoche en peau de tigre, avec des bordures en petits escargots blancs tombant en clochettes, qui sonnaient en se touchant les uns les autres. D'un angle de la sacoche pendait la queue d'un tigre et on voyait aux autres angles les quatre pattes de l'animal. Ce petit sac était rempli d'encens destiné aux offrandes et composé au moyen d'une herbe appelée *yiauhtli*, séchée et moulue. Devant ce satrape marchait un autre ministre nommé *quaculli* portant sur ses épaules une planche de deux brasses de long sur un empan de largeur, à laquelle étaient attachés des grelots, de distance en distance et des morceaux de bois cylindrés destinés à produire un bruit, par le mouvement. On appelait cette planche *ayacachicaualiztli*. D'autres ministres encore précédaient ce satrape, portant dans leurs bras des statuettes de divinités, fabriquées avec cette gomme sautillante et noire qui s'appelle *ulli*. On connaissait ces statuettes sous le nom d'*ulleteo*, ce qui veut dire dieux d'*ulli*. D'autres ministres avaient dans leurs bras des morceaux de copal de forme pyramidale, à la manière des pains de sucre. Le sommet de chacun d'eux se terminait par une plume riche de *quetzalli*. S'étant rangés dans cet ordre, ils prenaient leurs cornets et leurs conques marines, et ils se mettaient en marche, formant procession, pour conduire ceux qui avaient commis quelque faute au lieu où ils devaient être châtiés. » (Sahagun, *trad. cit.*, p 110)

cérémonie des boules de *chalchihuitl* dans le temple de son dieu [1].

Or nous voyons en lisant en entier le chapitre où sont compris les trois textes relatifs à l'*ayacachicanalitzli*, que dans toute la série des fêtes, où cet instrument spécial était mis en usage, les souchets [2] appelés *ouapillin* ou *tolmimilli* [3] jouaient un rôle des plus importants.

C'est par la récolte de ces souchets dans la fontaine de Temilco, au village de Citlaltepec, que débutaient les fêtes du mois *etzalqualiztli* [4].

C'est avec ses souchets que l'on confectionnait les *mantas* et les nattes étendues autour des foyers [5] pendant tout le temps de la retraite et du jeûne pratiqués dans le *calmecac*. C'est de ces

1) « Lorsque le satrape de ce dieu (Tlaloc) arrivait au temple, on s'arrêtait et on étendait sur le sol des nattes et des feuilles de souchet, sur lesquelles on répandait de la poudre d'encens. Sur ces nattes on plaçait quatre *chalchihuitl*, ronds comme de petites boules. On donnait au satrape un petit crochet teint en bleu, avec lequel il venait toucher chacune de ces boulettes. En touchant à peine l'une d'elles, il retirait immédiatement la main, faisait un tour sur lui-même, allait toucher une autre boulette, se livrait à la même manœuvre et les touchait toutes pareillement après avoir fait un tour sur lui-même. Cela étant fini, il émiettait de l'encens sur les nattes d'*yiauhtli*. On lui donnait ensuite la planche aux grelots, avec laquelle il commençait à faire du tapage en la remuant pour faire battre les petits morceaux de bois qui s'y trouvaient attachés ou artificiellement insérés. » (Sahagun, *trad. cit.*, p. 112.)

2) Ce mot est celui dont se sert constamment M. Jourdanet dans sa traduction,

3) *Ouapillin* de *ouatl*, tige de maïs vert et *pilli*, principal, grand. *Tollin*, jonc et *milli*, champ cultivé.

4) « On appelait le sixième mois *etzalqualiztli*. Il y était célébré des fêtes en l'honneur des dieux de la pluie, nommés *Tlaloques*. Avant d'arriver à cette fête, les satrapes des idoles jeûnaient quatre jours; mais auparavant, ils allaient au village de Citlaltepec chercher des souchets appelés *ouapillin* ou *tolmimilli* qui y viennent très gros et très longs. La tige, qui est très haute, est blanche dans toute la partie qui se trouve dans l'eau. On arrachait ces plantes dans une fontaine connue sous le nom de Temilco (dans le champ, *milli*, de pierres, *tetl*) Tepexic (dans le précipice, *tepexitl*, précipice) ou Oztoc (dans la caverne, *oztotl*, caverne). Après les avoir arrachés, ils les arrangeaient en faisceaux, les entouraient de leurs manteaux et les attachaient avec les courroies qui devaient leur servir à les porter sur le dos. Ils partaient ensuite en portant leurs charges placées de haut en bas et jamais en travers. (Sahagun, *trad. cit.*, p. 104-105.)

5) « Etant arrivés avec leurs souchets au temple qui en avait besoin, on en cousait les tiges l'une à l'autre en prenant soin de les arranger de telle manière que le blanc de l'une coïncidait avec le vert de l'autre, d'où résultait une ressemblance avec une étoffe peinte. On faisait aussi avec cette plante des sièges avec ou sans dossier. Pour faire ces espèces d'étoffes de souchets on mettait d'abord en ordre les tiges sur le sol et on les cousait ensuite, ainsi qu'elles étaient arrangées, avec des radicelles de maguey... On avait l'habitude d'étendre autour des foyers les mantas de souchets qu'on venait de faire et qui portaient le nom de *aztapilpetlatl*, c'est-à-dire nattes rayées de plantes blanches et vertes. » (Sahagun, *trad. cit.*, p. 105-106.)

mêmes souchets que l'on tirait la matière des sièges avec ou sans dossier employés dans quelques-unes des cérémonies qui se déroulaient ensuite [1]. Les nattes et les feuilles de souchet s'étendaient encore sur le temple de Tlaloc, lorsqu'on y répandait de la poudre d'encens et qu'on y disposait les boules de *chalchihuitl* [2] dont nous parlions plus haut. Enfin les fêtes de *etzalqualitzli* se terminaient par l'enlèvement et la mise au rebut de ces mêmes nattes vertes, qui étaient demeurées étendues dans les monastères pendant toute la durée de ces longues et bizarres cérémonies [3].

Chaque fois qu'elle était usitée, la planche à grelots se trouvait donc en rapports intimes avec les *tolmimilli* ou les *ouapilliu*. On ne s'étonnera donc point de trouver dans la droite du personnage qui de la gauche secoue l'*ayacachicauallitzli* la tige, qui synthétise, suivant l'usage constamment adopté par les hiérogrammates de Mexico, l'ensemble des souchets employés dans les fêtes de Tlaloc.

III

Un personnage, dont les mains sont chargées d'un engin musical exclusivement religieux, et de la plante qu'arrachent les ministres des idoles pour en confectionner des objets destinés à leurs cérémonies, ce personnage ne peut être qu'un ministre lui-même, un *satrape*, comme dit Sahagun, que nous saisissons ainsi dans l'exercice de son culte, et couvert de ses insignes caractéristiques.

J'ai déjà appelé l'attention sur l'énorme et massive chevelure qui encadre son visage. Porter les cheveux à la fois fort longs et très épais fut toujours l'un des attributs essentiels du clergé mexicain. Le manuscrit Ramirez nous apprend que « dès le jour

1) Les petits enfants de chœur (c'est ainsi que Sahagun appelle, par assimilation, les *tlamacaxtoton* ou jeunes garçons qui servaient dans les temples). « les petits enfants de chœur, qui étaient délinquants aussi, étaient portés sur les épaules, assis sur un siège fait de souchets verts. » (*Ibid.*, p. 140.)

2) Voyez le texte reproduit ci-dessus.

3) « Cela étant terminé, ils (les satrapes) s'en retournaient au monastère, retiraient toutes les nattes vertes qu'on y avait étendues et les jetaient dehors, derrière l'édifice. » (*Ibid.*, p. 114.)

où ils entraient dans les ordres, la première chose que faisaient les ministres du culte, était de laisser croître leur chevelure... Jamais ils ne la coupaient, ajoute l'auteur anonyme de ce document, l'un des plus importants qui nous ait été conservés sur les Aztèques ; jamais ils ne la rognaient jusqu'à la mort, ou jusqu'à leur retraite. »... Ces cheveux poussaient tellement qu'ils descendaient jusqu'aux jarrets et que le poids qu'ils faisaient sur la

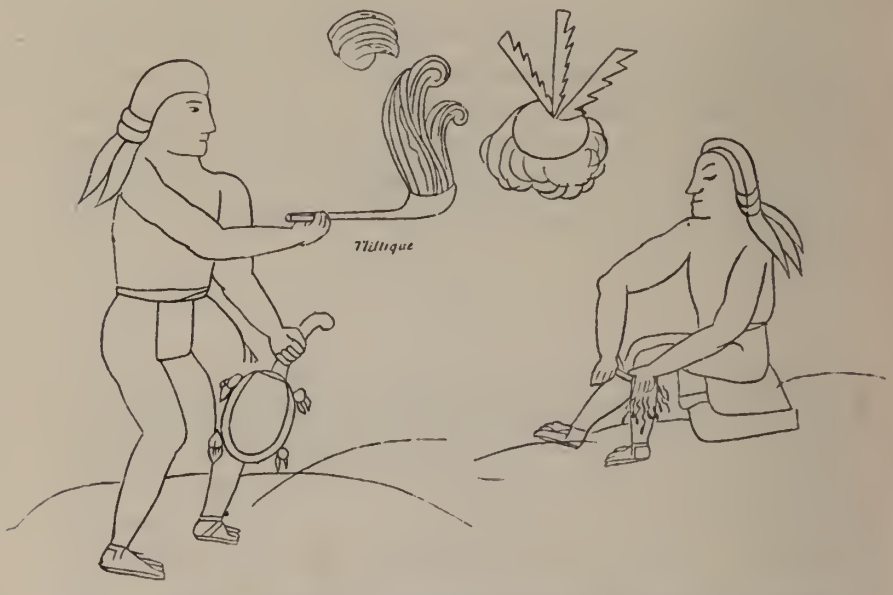


Fig. 76. — Prêtres mexicains; l'un présente l'encens, l'autre se pique une jambe avec des épines de maguey. (*Manuscrit Ramirez*, pl. XXIII).

tête finissait par occasionner une réelle fatigue. « Ils s'enduisaient, dit encore le même manuscrit, des pieds jusqu'à la tête d'un liniment noir, aussi bien les cheveux que tout le reste du corps; cette préparation qu'ils appliquaient mouillée, formait dans la chevelure des épaisseurs qui la faisaient ressembler à la crinière hérissée d'un cheval [3]. »

La couronne qui surmonte dans le bas-relief de Uhde les masses

1) *Codice Ramirez*. Ed. Vigil. p. 111. — Un certain nombre de représentations

de cheveux dont je viens de parler, semble bien correspondre à celle que Sahagun attribue au « satrape de Tlaloc » se rendant au temple pour y procéder à la cérémonie des boules dont il était question quelques pages plus haut. C'était, dit cet auteur « une couronne en forme de panier, serrée sur les tempes, large à sa partie supérieure et ornée vers sa partie moyenne de toutes sortes de belles plumes [1]. » L'artiste mexicain a représenté sommairement l'évasement de la coiffure, qui rappelle assez bien en effet certains récipients des hiéroglyphes mexicains, la torsade qui la tient fixée au-dessus des tempes, enfin une grande plume dressée verticalement au milieu du chapeau.

Un ornement de nuque, tout semblable à ceux que portent un fort grand nombre d'autres figures en pierre ou en terre cuite recueillies au Mexique, presque identique à celui qui orne le chef des premiers prêtres dans la planche XV, reproduite ci-dessus, du manuscrit Ramirez (fig. 2, p. 11) vient compléter la parure de tête. Il se compose de deux masses de papier de *metl* déployées en éventail, derrière la tête, et formant autour de la figure un décor rayonnant.

Les ornements d'oreille sont probablement métalliques, je serais disposé à y voir ces « oreillons en cuivre, accompagnés de pendants d'or » dont parle quelque part Sahagun. La collerette denticulée qui entoure le cou est le *tlaquecapaniotl*[2], ornement en papier découpé, que les « enfants de chœur[3] », préparaient dans le temple, pendant les jours de pénitence, pour ces mêmes fêtes des tlaloques où figuraient déjà l'*ayacachtcaualitzli* et les *ouapillin*. L'ornement postérieur qui, sous le nom d'*amaueuexpalli*, retombait sur les épaules, ne peut pas se voir sur notre sculpture. Le *yataztli* ou sacoche à encens y fait également défaut, mais les « enfilades de morceaux de bois figurant des cha-

de prêtres mexicains fig. 76, nous montrent ces épais amas de cheveux liés, comme l'indique le manuscrit Ramirez, avec des tresses de coton. (*Ibid.*, p. 111.)

1) Sahagun, *trad. cit.*, p. 112.

2) *Tla*, chose; *quechtli*, cou; *pan*, sur (Siméon, ap. Sahagun, *trad. cit.*, p. 111.)

3) Le mot est, nous l'avons déjà dit, de Sahagun.

pelets » dont parle toujours Sahagun, sont manifestement représentées dans la figure par les trois gros appendices ovoïdes suspendus, ainsi que je l'ai déjà dit, au pectoral de notre pontife.

Je ne crois pas me tromper en rapprochant ces pendentifs, que Waldeck prenait pour des cœurs[1], de certains gros pendants de pierre dure, plus ou moins soigneusement polis, que l'on trouve parfois dans les fouilles en Anahuac et dont nos collections du Trocadéro possèdent quelques beaux spécimens. Ces pendants en pierre, en forme d'œufs, sont percés à leur grosse extrémité de deux trous qui se rejoignent, à quelque distance de la surface, sous un angle plus ou moins aigu, de manière à permettre de les suspendre, dans la position même qu'ils affectent sur le bas-relief dont nous terminons l'étude[2].

La jaquette, le devantier et les ornements de bras et de jambes ne nous arrêteront pas longtemps. La jaquette est le *uuxicolli*, jaquette de toile que Sahagun assigne comme costume spécial aux ministres des idoles[3]; le devantier ou *maxtli* n'est autre que l'extrémité de la bande d'étoffe qui forme la ceinture des prêtres sur la planche XXIII du manuscrit Ramirez (fig. 76); les bracelets correspondent à ces *sartales* dont parle Tezozomoc quand il décrit les ornements du *Teuctlamacazqui* qui va bénir les eaux du canal de Coyohuacan à Mexico[4], enfin les sandales sont les *cotaras a lo antiguo* de la même description, qui diffèrent par l'absence de talonnières des cotaras modernes si souvent représentées[5].

Les divers détails du costume de notre figure sculptée ne s'adaptent donc pas moins bien que les objets qu'elle porte dans

1) *Op. cit. Explication des planches.*

2) Les pendants en forme de cœur sont tout autrement conformés, et leur mode d'attache est bien différent de celui que je viens de décrire.

3) Sahagun, *trad. cit.*, p. 189 et 192.

4) « ... Embijóze y tiznóse la cara con una chamarilla justa azul, y se tiño la frente de azul, y asi mismo en la cabeza se puso su trenzado de garzotas blancas, bezoleras, orejeras de *chalchihuitl*, y en los brazos sartales, como los que traen las mujeres por corales, ...y traia un costal lleno de polvos azules y cotaras á lo antiguo... » (*Cronica Mexicana escrita por D. Hernando Alvarado Tezozomoc hacia el año de MDXCVIII*, anotada por el Sr. Lic. D. Manuel Orozco y Berra. Ed. Jose M. Vigil. México, Ireneo Paz, 1878, gr. in-8, p. 561.)

5) Cf. Humboldt, *pl. cit.*, nos 1, 2, 3, 7. — Etc.

les mains au personnage que nous y avons reconnu. Le bas-relief de Uhde représente bien un pontife de Tlaloc accomplissant une des cérémonies les plus caractéristiques du rituel aztèque. Tout porte à croire que ce curieux morceau a été détaché de quelque frise, qui devait mettre en scène les fêtes religieuses du mois d'*etzalqualiztli*.

XIX

LES AQUARELLES ARCHÉOLOGIQUES DE M. GUESDE, DE LA POINTE-A-PITRE.

Ce que l'on sait de l'ethnographie des Petites-Antilles avant l'établissement des Européens se borne jusqu'à présent à bien peu de chose. Quelques textes généralement assez brefs des premiers voyageurs font très vaguement connaître l'état des indigènes au moment de la découverte et les musées ethnographiques renferment çà et là quelques rares spécimens des industries de ces insulaires disparus si rapidement devant les Blancs. Ces pièces sont presque toujours des haches en pierre larges et plates, terminées par une tête en bouton, que sépare du corps de l'outil un rétrécissement en forme de gorge circulairement évidée. On donne habituellement à ces haches l'épithète de *caraïbes*, sans qu'il soit d'ailleurs prouvé le moins du monde qu'elles soient l'œuvre exclusive du peuple de ce nom.

A côté de ces haches à gorge et à bouton, on a quelquefois signalé d'autres haches très analogues à celles de l'ancien monde et qui offrent, en particulier avec les pièces similaires des Canaries, les affinités les plus étroites. Ces instruments, qui rentrent le plus souvent dans le type décrit par M. John Evans sous le nom de *celts à section ovale*[1], sont parfois, mais très rarement, décorés, comme celles du Musée de Douai, de grossières figurines en relief d'un aspect tout particulier.

A part ces deux catégories d'objets, on ne connaissait rien ou presque rien, jusqu'à ces derniers temps, des Petites-Antilles. Aussi est-ce avec le plus vif intérêt que j'ai parcouru l'album d'aquarelles récemment offert par un fonctionnaire de l'administration des finances, M. Guesde, receveur de l'enregistrement à la Pointe-à-Pitre, au Musée d'ethnographie du Trocadéro, et dont je me propose d'examiner rapidement les belles planches dans cette courte note.

1. J. Evans, *Les âges de pierre*, etc., ch. IV.

La première et l'une des plus intéressantes représente les premiers silex taillés qui aient été découverts dans les Petites-Antilles. On doutait encore fortement, il y a quelques années, de l'existence de silex taillés aux Antilles grandes ou petites, et quelques américanistes soutenaient même que les pièces de cette nature avaient toujours fait défaut dans l'archipel. M. Guesde vient nous démontrer le contraire, en mettant sous nos yeux les dessins de deux silex, l'un taillé en couteau, l'autre en forme de pointe triangulaire, récemment découverts dans une terre remise en culture aux environs de la Pointe-à-Pitre et à laquelle on n'avait pas touché depuis une soixantaine d'années [1]. Le couteau de la Pointe-à-Pitre est un silex fortement coloré de jaune et de noir; la pièce subtriangulaire, pointe de dard peut-être, a le même aspect extérieur.

Ces deux silex taillés sont, je le répète, les seuls actuellement connus, qui viennent bien authentiquement des Antilles, où d'ailleurs la roche dont on les a tirés semble tout à fait inconnue. Leur présence suffirait à mettre en évidence ces relations commerciales avec la terre ferme, dont j'ai donné déjà plus haut des preuves manifestes (pp. 22-28).

D'autres types nouveaux ont été également découverts par M. Guesde aux Petites-Antilles; ce sont des haches à bouton et à gorges préparées pour le polissage et demeurées à l'état d'ébauches plus ou moins avancées; ce sont encore des haches polies, dont la tête présente, au lieu du bouton plus ou moins hémisphérique que je décrivais tout à l'heure, deux saillies plus ou moins nettement séparées par une dépression affectant la forme d'une cupule irrégulièrement ovalaire ou d'une rainure plus ou moins large et plus ou moins profonde. Les saillies latérales s'écartent l'une de l'autre, s'allongent, se décomposent en saillies secondaires, etc., se recourbent en crochets plus ou moins égaux qui affectent la forme d'une tête de mammifère, d'oiseau, etc. Un trou est parfois foré avec adresse et régularité, un peu au-dessous de

1. M. Guesde a poursuivi ses recherches sans succès dans le même terrain. Il n'y a retrouvé qu'une *série de petits éclats n'offrant rien de spécifique*, ainsi qu'il veut bien me l'écrire.

la rainure médiane, tandis que d'autres trous, destinés probablement à suspendre des pendentifs, plumes ou cordelettes, se voient sur les côtés de la pièce un peu au-dessous de la gorge. Cette gorge elle-même peut s'allonger, se rétrécir, se cerner d'un filet en relief. Elle est, dans quelques cas, remplacée par une simple encoche (fig. 77), qui fait alors ressembler l'arme à celles que l'on peut rencontrer dans le bassin inférieur de l'Amazone.

Fig. 77. — Hache à encoches de la Désirade.

Le corps de la hache subit aussi des variations énormes, il peut être ovoïde allongé, lenticulaire, bursiforme, etc., ou bien se

raccourcir, prendre au tranchant la forme d'un demi-cercle et se transformer ainsi en l'une ou l'autre des armes décrites chez les Indiens des provinces de Pernambuco, etc.

Ces modifications dans les formes que peut revêtir l'instrument essentiel des anciens habitants de la Guadeloupe, s'expliqueraient par les origines multiples de ces insulaires. On sait, en effet, que si les indigènes primitifs du groupe des Petites-Antilles semblent apparentés de près aux Indiens des Grandes-Antilles, à ceux de Haïti, par exemple, ou de Porto-Rico, et se rattacher dans une certaine mesure à la grande famille Maya, des tribus venues du sud, et auxquelles il faut réserver le nom de *Caraïbes*, abusivement appliqué aux populations toutes entières de l'archipel, ont anciennement subjugué les premiers occupants.

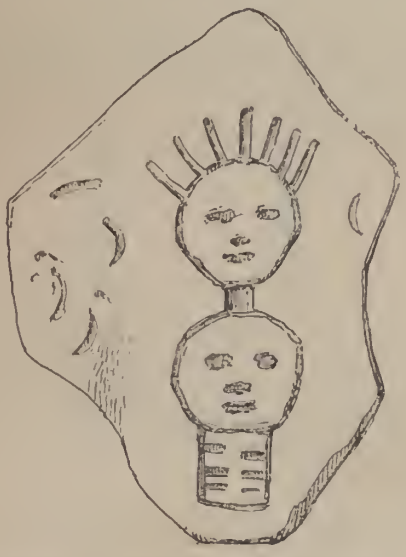


Fig. 78. — Fragment de roche gravée de la Guadeloupe (coll. L. Guesde).

Les relations de ceux-ci avec leurs voisins des grandes îles du nord-ouest se manifestent dans la collection de M. Guesde, par la présence de statuettes en pierre, dont Haïti a fourni les similaires, par l'existence de gravures sur rochers, comme celles de la figure 78 et de la planche VI et qui offrent de grandes analogies

avec certaines autres découvertes à Porto-Rico ; par la trouvaille d'un petit modèle d'édicule sur plate-forme avec un escalier, sorte de diminutif des temples yucatèques, etc.

Il serait trop long de détailler, dans cette courte notice, les sujets représentés dans les nombreuses aquarelles, peintes avec une extrême habileté par M. Guesde. Il me suffira de dire que ce patient investigateur a recueilli tout le matériel industriel utilisé par les anciens habitants de la Guadeloupe et des îles voisines, qu'il nous met tour à tour sous les yeux la pierre à polir, les haches, les molettes, les brunissoirs, les pesons, les pilons, les mortiers, etc., etc., bref une ethnographie toute entière, dont quelques types seulement nous étaient plus ou moins familiers.

L'œuvre que poursuit M. Guesde à la Guadeloupe depuis près de vingt années est particulièrement recommandable et les amis de nos études ne peuvent pas manquer de s'intéresser à ce travailleur isolé qui a su si bien utiliser, au profit de la science de l'homme, les loisirs que lui laissent de temps en temps ses occupations administratives.

XX

LA DENT D'OR DE TEPITO

M. le Dr Nicolas Léon, de Morelia, vient de publier une courte étude sur les mutilations ethniques en usage chez les anciens habitants du Michoacan[1]. Ce travail est accompagné de deux planches, qui montrent, vu de face et de profil, un crâne découvert dans une fouille pratiquée en 1886 par D. Francisco Plancarte, alors directeur du Collège de San Luis de Jacona[2]. Les incisives et les canines de la mâchoire supérieure de ce sujet[3] présentent toutes une rainure ou encoche longitudinale de 0m,003 à 0m,005 de hauteur qui entame le bord libre des dents et leur donne, suivant la comparaison de M. Plancarte, la forme d'une *queue d'hirondelle*.

Fig. 79-80. — La dent d'or de Tepito (*vue de profil et de face, grand. nat.*)

Ce genre de mutilation, dont Téul nous a offert un autre spécimen, un peu différent, se retrouve tout à fait identique sur une pièce archéologique de la collection Pinart au Musée du Trocadéro.

C'est une *dent d'or* (fig. 79-80), qui a fait partie d'un collier trouvé à Tepito (Mexico). Cette dent, qui mesure 0m,024 de lon-

1. Dr Nicolas Léon. *Anomalias y mutilaciones etnicas del systema dentario entre los Tzascos Pre-Colombianos*. Morelia, 1890. br. in-4°, 4 lam.

2. Jacona est tout proche et un peu au sud de Zamora, chef-lieu de district de l'Etat de Michoacan.

3. Sur la lithographie une incisive inférieure, la centrale droite est entamée, tandis que la canine supérieure du même côté ne l'est point. Certains détails du dessin autorisent à croire qu'il y a eu quelques inversions, quand on a replanté les dents, avant de copier la pièce pour M. Léon.

gueur, 0m,008 de largeur maxima et 0m,004 d'épaisseur, est faite d'une mince feuille de métal et pèse seulement 1 gr. 4. Deux trous, qui la percent transversalement de part en part, servaient à la fixer aux pièces voisines perforées de même. La face antérieure est creusée d'un sillon, large de 0m,001 vers le bord tranchant. Ce sillon, se rétrécissant de plus en plus et diminuant simultanément de profondeur, disparaît à 0m,006 environ de ce bord. Il représente exactement dans sa forme la perte de substance qui résulterait d'un limage opéré presque à plat sur la face antérieure de la dent.

J'ai vainement cherché sur les nombreuses têtes en terre cuite et en pierre, que renferme le Musée d'Ethnographie, un second exemple de mutilation semblable, et je n'ai point remarqué de pièces similaires dans les collections étrangères qu'il m'a été donné de visiter. Aussi, après avoir été porté à attribuer cette mutilation, dont je ne connaissais pas d'autre spécimen[1], aux Aztèques, dans le territoire desquels la *dent d'or* a été trouvée, suis-je tout disposé aujourd'hui à considérer cette pièce comme quelque trophée rapporté du Michoacan par un des guerriers d'Axayacatl ou de Moctezuma II.

1. E. T. Hamy, *Les mutilations dentaires au Mexique et dans le Yucatan* (*Bull. de la Soc. d'anthrop. de Paris*, 3 série, t. V, p. 885-887, 1882).

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 5

PREMIÈRE DÉCADE.

I. Un insigne des pontifes aztèques 9
II. La pipe de King's Mound d'Ashland 14
III. Une terre cuite des Antilles, découverte sur les rives du Goyabero (Haut Orénoque) 22
IV. Le tombeau de los Tres Molinos, près Guano (Équateur). . . . 27
V. Un cahallito péruvien 29
VI. Le *tzompantli* 33
VII. Un anthropolithe de la Guadeloupe 41
VIII. Les Lacandons de la Haute Uzumacinta. 48
IX. L'industrie lameçonnière chez les anciens habitants de l'archipel Californien. 51
X. Le svastika et la roue solaire en Amérique 59

DEUXIÈME DÉCADE.

XI. Le cimetière de Tenenepanco et les sacrifices à Tlaloc 69
XII. Essai d'interprétation d'un des monuments de Copan (Honduras) . 83
XIII. Les statues de Tehuacan de las Granadas 90
XIV. Peintures ethnographiques d'Ignacio de Castro 100
XV. Quelques mots sur l'ethnographie des Indiens Omahas. . . . 110
XVI. La croix de Téotihuacan au Musée du Trocadéro 117
XVII. Alexander Brunias, peintre ethnographe du XVIIIe siècle . . 134
XVIII. A propos d'un bas-relief aztèque de la collection Uhde 143
XIX. Les aquarelles archéologiques de M. Guesde, de la Pointe-à-Pitre. 156
XX. La dent d'or de Tepito. 160

TABLE DES PLANCHES

ET DES FIGURES DANS LE TEXTE

Planche I. Tombeau de los Tres Molinos, près Guano (Equateur).

Planche II. Bas-relief du supplice de la langue découvert dans les ruines de la ville Lorillard, au pays des Lacandons.

Planche III. Flèches à pointes de pierre des Lacandons de la Haute Uzumacinta.

Planche IV. La croix de Téotihuacan.

Planche V. Le bas-relief Uhde.

Planche VI. Roche gravée, découverte aux Trois-Rivières (Guadeloupe), par M. L. Guesde.

Pages.

Figures 1. Ornement terminal d'un bâton de pontife aztèque, en serpentine diallagique. 10

2. Inauguration du canal de Coyohuacan à Tenochtitlan par le roi Ahuitzotl 11

3. Pipe tubulaire de l'île Santa-Cruz 16

4. Pipe tubulaire du King's Mound d'Ashland (Kentucky) . . . 16

5 et 6. La terre cuite du Goyabero, vue de face et de profil. . . . 24

7. Vase en forme de *caballito* 32

8. Hiéroglyphe de Tzompaneo 34

9. Le grand temple de Mexico, avec ses dépendances, d'après un plan de *Mexico Temixtitan* assiégé par Cortès 38

10 à 12. Amulette en jade, en forme de grenouille, trouvée au cou d'un anthropolithe de la Guadeloupe. 42

13 et 14. Pointe de flèche en silex des Lacandons du Paso Yalchilan, vue de face et de profil. 48

15, 16, 17. Trois pointes de flèches en silex des Lacandons du Paso Yalchilan 49

18. Fragment de coquille d'haliotis grossièrement équarri . . . 52

Figures. Pages.

19. Fragment de la même coquille, retouché à petits coups . . . 52
20. Autre fragment avec un commencement de perforation. . . 52
21 à 25. Perçoirs en silex (Archipel californien) 53
26 et 27. Fragments de coquilles avec perforation centrale. 53
28. Disque en coquille, dont le contour a été usé et arrondi. . . 54
29, 30, 31. Trois fragments de coquilles perforées dont le trou a été régularisé à l'aide du foret 54
32, 33, 34. Trois disques d'haliotés perforés, fabrication de l'auricule . . 55
35, 36, 37. Trois hameçons à petite auricule, entièrement terminés (Archipel californien) 55
38, 39. Deux hameçons à auricule allongée. 56
40, 41. Deux hameçons de coquille, portant des encoches. 56
42. Autre hameçon de coquille avec trou de suspension 56
43. Hameçon en os des insulaires de Santa-Cruz, muni d'un crochet récurrent et fixé à l'aide de bitume 57
44. Hameçon presque semblable, en dent de cachalot, des insulaires de l'archipel Hawaii. 57
45. Hochet de danse des Indiens Wolpi, avec un svastika peint sur chaque face. 61
46. Disque festonné représentant la figure solaire. 62
47. Le *tae-kei* des Chinois 64
48. Statuette en terre cuite, de Carmelo 65
49. Cruche de terre cuite d'Ancon 66
50. Plan du cimetière de Tenenepanco 71
51. Petit pot de terre, décor pastillé, représentant la tête du dieu Tlaloc (Tenenepanco). 75
52. Tasse à bord dentelé portant l'image de Tlaloc, pastillée en relief (Nahualac) 78
53. Petit cornet en terre cuite pastillée, représentant Tlaloc brandissant la foudre (Nahualac) 79
54, 55. L'autel hémisphérique de Copan, vu de profil et d'en haut . . 85
56. Le *tai-ki*, d'après la figure de Davis. 86
57. Chicuei Miquiztli, statue symbolique de Tehuacan de las Granadas 90
58. Hiéroglyphe représenté en relief sur l'occiput de la statue de Miquiztli. 93
59. Nauhecatl, statue symbolique de Tehuacan de las Granadas. . 95
60. Hiéroglyphe représenté en relief sur l'occiput de la statue de Nauhecatl 96
61. Tableau schématique des sang mêlés mexicains 109
62. Racloir fait d'une portion de canon de bison 115
63. Grattoir en fer emmanché en os. 115
64. Manche d'un autre grattoir semblable 115

Figures. Pages.
65. Cornet en terre cuite représentant le dieu Tlaloc trouvé à Nahualac 125
66, 67. Ornements de bouche du dieu Tlaloc, d'après deux statuettes en serpentine des environs d'Oaxaca 126
68. Bas-relief central, en forme de croix, du second temple à la croix de Palenqué 127
69. La croix de la Bonne-Pluie 129
70. La croix des Serpents. 129
71. Le dieu Quetzalcoatl, d'après une peinture du Codex Mendoça 131
72. La croix de Mayapan 133
73. Grelot de cuivre mexicain 146
74. Grelots mexicains, d'après le Codex Mendoça 147
75. Restitution proposée de l'*ayacachi caualiztli* 148
76. Prêtres mexicains, d'après le ms. Ramirez. 152
77. Hache à encoches de la Désirade 158
78. Fragment de roche gravée de la Guadeloupe 159
79, 80. La dent d'or de Tépito, vue de face et de profil 161

TABLE ALPHABÉTIQUE

Pages.

Adam (L.). 84
Age de pierre actuel. 47
Aguacates 105
Ahuitzotl, roi de Mexico. . . 11, 13
Aix sponsa, aix de la Caroline . 18
Albarazado 104
Amacuexpelli 153
Amulette en jade de la Guadeloupe 42
Anonas. 105
Anthropolithes de la Guadeloupe. 41
Antilles (grandes). 158
Antilles (petites) 23, 27, 136, 156, 158
Ancon. 66
Antioquia 20
Apaches. 107
Apatlatepitonco 81
Armes de Mexico. 12
Assiette en terre cuite du Goyabero. 22
Atlacahualco 77
Aubin (manuscrits) 36, 40
Auricule 55
Autel hémisphérique de Copan 83, 85
Ayacacatli. 145
Ayacachicaualiztli. . . 145, 148, 156
Aztèques 9, 36, 143
Ballieu (collection). 58
Balsa 29
Barbades 139
Barzino 105
Bâton de prêtre. 13
Bertrand (Alex.). 59
Black bird 111

Pages.

Boturini. 37
Bouddhisme. 59
Boussingault 25
Brunias (Alexander). 134
Caballito 29, 32
Californien (Archipel) . . 15, 51, 57
Cambujo 103, 104
Camoniguas négociants. 25
Campamulato 106
Camper 141
Canal de Coyohuacan 11
Capulines 105
Caraïbes. 43
Careguajes 25
Carmelo. 65
Castizo. 101
Castro (J. de) 100
Catawba-River 19
Catlin. 111
Cessac (L. de). 15, 51
Chalchihuilicue. 133
Challotes 105
Charnay (D.). . . . 47, 69, 79, 122
Chavero (A.) 92, 98
Chichimèques. 37
Chicuei-Miquiztli 91, 93
Chilan Balan. 118, 119
Chimus. 29, 31
Chino 103
Chinois 63, 64
Chirimollas 105
Chouette 19
Cimetière de Tenenepanco 70, 76, 81
Cipactli 80

Pages.
Coatlicue 92
Codex Aubin 36
— Mendoça. 37, 131
— Ramirez. 9, 11, 13, 152, 154
Commerce indigène du Maroni. 25
Commerce indigène du haut Orenoque à la mer. 25
Commerce de la rivière Meta. . 25
Confucius. 88
Copan. 83
Copilli 11
Coquilles. 25, 52, 53, 56, 61
Coyolhuacan 11
Coyote 106
Crabes (île aux) 23
Crânes péruviens 28
— tarasque. 161
— de Tenenepanco 70
— des victimes des sacrifices, à Mexico 33
Crevaux (Dr). 4, 8, 22, 24
Croix de la bonne pluie 129
— de Cozumel 117, 122
— Gammée 62
— de Guatalco. 122
— de Mayapan 133
— de Palenqué 128
— de Puebla 120
— des Serpents. 129
— de Teotihuacan 124
— de Tepic 120, 122
— de Tianguiztepec. 128
— des Tutulxius. 112
— d'Ulua 118
Cruche en terre cuite d'Ancon . 66
Cuculkan 67
Cundinamarca 23
Curare 25
Cuvier 41
Dakotahs 110
Dent d'or de Tepito 161
Dominique (la). 136, 138
Droullion (collection). 32, 65
Dumoutier (G.) 65

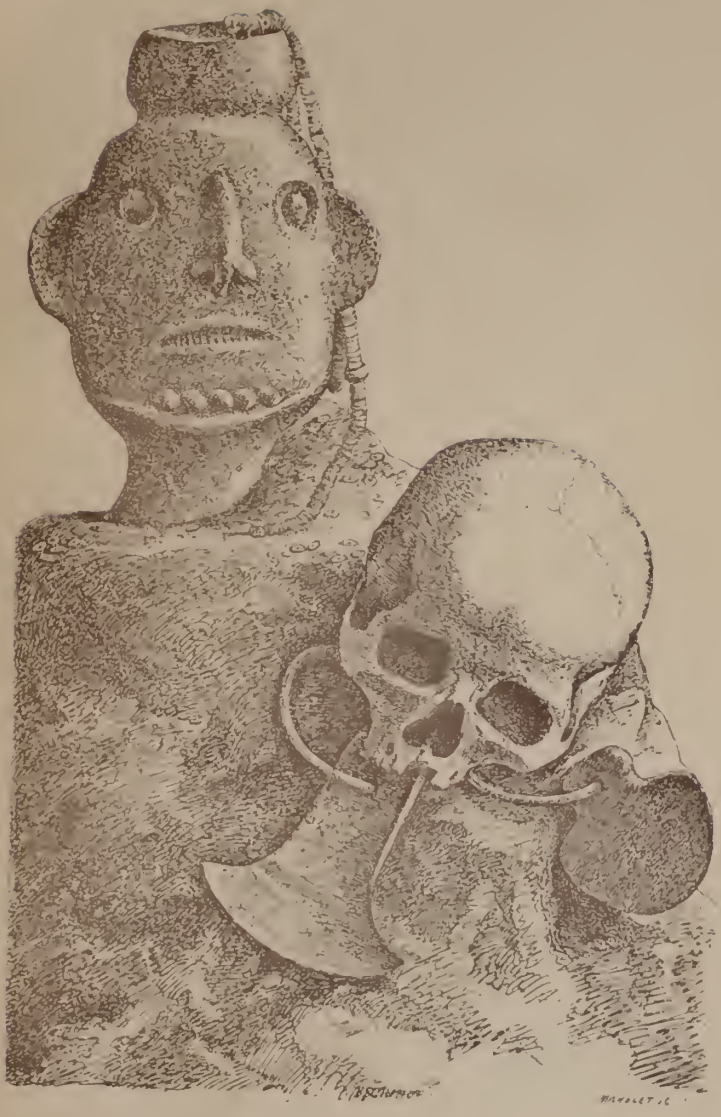
Pages.
Echanges commerciaux des Indiens. 23, 25
Eichthal (d') 59
Encensoir 13
Equateur 27
Español 101
Essequibo 25
Ethnographie des Lacandons . . 47
Etzalqualitztli. 148, 151, 55
Fête du soleil chez les Peaux-Rouges 116
Flèches armées de silex des Lacandons 47, 50
Fouilles dans les *mounds*. . . 14, 63
— en Californie. 15
— près Guano 27
— à Tenenepanco 69
— à Teotihuacan 123
Galibis 24, 44
Galindo (colonel) 83
Garcilasso de la Vega 30
Gemelli Carreri 37
Giramena. 25, 26
Goyabero. 22, 24
Grattoirs emmanchés 115
Gravures de Ruotte 135
— de Visscher 142
Grelots de cuivre mexicain. 146, 147
Grenouille 42, 43
Grijalva 117
Guacamotes 105
Guadeloupe 27, 41, 157
Guagilotes 105
Guano 27
Guesde (collection) 156
Günzbourg (G. de). 27
Guoan-Ki 86
Haches de pierre des Lacandons 47
— de la Pointe-à-Pitre. . 157
Hachette de pierre de los Tres Molinos 27
Haïti 23, 158
Haliotis 52
Hameçons de l'archipel Californien. 51, 57

Pages.
Hameçons des îles Hawaii. . . . 57
Hawaii 57
Holmes 61, 63
Hougashans 111
Huanchaco 31
Huitzilopochtli. 36, 94
Idoles cruciformes des Mexicains 122
Ignacio de Castro 100, 107
Image populaire tonkinoise . . . 87
Industries anciennes des Omahas 114
Industrie hameçonnière chez les anciens habitants de l'archipel Californien 51
Insigne des pontifes aztèques. . 9
Ioways 113
Istaeendas. 111
Ixthlxochitl 37
Jacquemart 63
Jade. 42
Jones (J.) 63
Jourdanet. 147
King's mound, à Ashland, Kentucky 16
Laeandons 46, 50
Léon (Dr N.). 161
Lèvre (ornement de) 28
Lobo 102, 103
Lorillard (P.) 69
Lorillard-City 46
Madroños 105
Mameyes 105
Maminaimis, diables d'eau . . . 22
Mandans. 59
Maroni 24
Marquette et Joliet 110
Maxtli. 12, 154
Mayas redevenus sauvages. . . 50
Medicine-man 19
Méhedin (L.). 92
Mestizo 101
Meta 25
Metl 153
Mexico . . . 11, 12, 38, 63, 100, 124
Miquiztli 92, 93
Mispayantla 81
Mixcoapan tzompantli. 32
Moreau de Jonnès 41
Morisco 101
Mounds. 14, 16, 19, 61, 89
Muizeas. 20
Museo Nacional de Mexico. . . 124
Mulâtres des Antilles. . . 139, 140
Mutilations dentaires des Tarasques 161
Nahualac 80
Nauhecatl 95, 96, 98
Navigation des anciens Chimus. 29
— des insulaires de Puna. 30
Neçahualpitli 76
Nègres de la Dominique. . . . 136
Nègres marrons 24
Nouveau-Mexique. 60
Oaxaca 126
Origines asiatico-bouddhiques de d'Eichthal. 60
Omahas 110, 116
Omichicahuaztli 145
Omoas 25
Orénoque 22, 25
Ornements de lèvre des anciens Puruhas. 28
— des Yaruros 28
Os travaillés. 57
Palenqué 19
Pamé, pipe guyanaise. 21
Panquetzaliztli. 35
Papier de *metl*. 153
Pastillage 73
Perçoirs 53
Perforations 53
Pérou 32, 65, 66
Piapocos. 22
Pinart (collection). 10
Pinas 105
Pipes américaines, en général . 14
— *flat curved base pipes* . . 14
— cuboïdes 14
— tubulaires. . . 15, 16, 19, 20

Pages.
Plaques festonnées 62
Poch-hung des Mandans 59
Pontifes aztèques 9, 144, 151
— mayas 19
Popocatepetl 76, 81
Port-du-Moule 41
Porto-Rico 23, 158
Posada-Arango 20
Pueblos. 60, 61
Puna 30
Puruhas. 27
Putnam 51, 63
Quatrefages (A. de) 28
Quauhxicalco 34
Quechuas 29
Quetzalcoatl 13, 67, 121, 131
Quiahuitl 126
Racloir pour les peaux 115
Râpes à manioc. 25
Rau (Ch.) 58
Relations anciennes des Antilles avec l'Équateur. 27
Rites sanguinaires des Aztèques 36
Robes de peaux de bison. . . . 115
Roue solaire. 59, 61, 67
Roulin (D') 25
Ruotte. 135
Sacrifices humains 77, 79
Sâens 25
Sahagun . . . 34, 36, 145, 148, 150
Sang-mêlés du Mexique . . 100, 108
San-Miguel 57
San-Nicolas 57
Santa-Barbara. 57
Santa-Catalina. 17
Santa-Cruz 15, 57
Sapalotes 105
Sartales 154
Scalloped disk 62, 63, 69
Schoolcraft 111
Schumacher (P.) 51, 57
Serpentine diallagique. 10
Shu-Dthe-Nuzhe, la fumée jaune. 112
Siguenza y Gongora. 37
Silex de râpes à manioc . . . 25, 26
Pages.
Silex taillés des Lucandons . 47, 50
— de la Pointe-à-Pitre . . . 157
Singe 22
Sioux 110
Soleil chez les Peaux-Rouges. . 116
Soleil péruvien 66
Spencer-Baird. 61
Squelettes du Port du Moule. 41, 43
Squier 29, 31
Statues de Tehuacan de las Granadas. 90
Statuette en terre cuite de Carmelo 65
Stéatite. 15, 18
Stephens et Catherwood 89
Stone-graves du Tennessee . . . 61
Svastika. 59, 61
Tableaux de Brunias 134
— d'Ignacio de Castro. . 100
Tae-heih ou Taï-ki. . 63, 85, 86, 87
Tamas. 25
Tapia (Andres de). 35
Tarasques 161
Tchou-hi 87, 89
Tehuacan de las Granades . . . 90
Temple (grand) de Mexico . . . 38
Tenenepanco 69
Tennessee. 61, 63
Tenochtitlan (Mexico). . . . 11, 12
Tente en el aire. 104
Teotihuacan. 123
Teoyaomiqui 129
Tepito. 162
Tizcatlipoca. 33, 81
Tilmatli. 11
Tlacaxipeualiztli 35
Tlamacazqui. 12
Tlaloc. 69, 73, 74, 75, 78, 79, 82, 120, 125, 126, 130, 133, 148
Tlaquecapaniotl. 153
Tlemaitl. 13
Tlitlique. 12
Toltèques 13, 75, 123, 132
Tombe du Tennessee 63
Tombeau Puruha 27

	Pages.
Topiltzin	12
Torquemada	33, 34, 35, 119, 120
Tortue	60
Totec	13
Totems	19
Toufflet (capitaine)	84
Traces de bouddhisme en Amérique	59
Tres Molinos (los)	27
Trompes en coquilles	25
Tufs calcaires de la Guadeloupe	41
Tunja	20
Tzompanco	34, 36
Tzompantli	33, 35
Tzompatitlan	37
Uei-Tzompantli	35
Uhde (collection)	143
Ulli	79
Unxicolli	154
Uzumacinta (haute)	46, 50
Vase à face humaine de los Tres Molinos	28
Vases de Nahualac	80
Vases pastillés de Tenenepanco	73
Vase chinois, orné du taï-ki	64
Vases Lacandons	47
Viracocha	67
Visscher (Corn.)	142
Waldeck	143
Wa-Shenga-Sah-ba, l'oiseau noir	111
Wolpi	60
Worthington (Dr)	15
Xiuhtecuhtlitetl	94, 95
Xochipaltic	12
Xochipatli	12
Xoxocoyoltic	12
Yacatecuhtli	35
Yang	86
Yaruros	28
Yataztli	153
Yin	86
Yndios Mecos	107
Yopico-Tzompantli	35
Yopoch	34
Yuncas	29
Zapotes prietos	105
Zarate	30

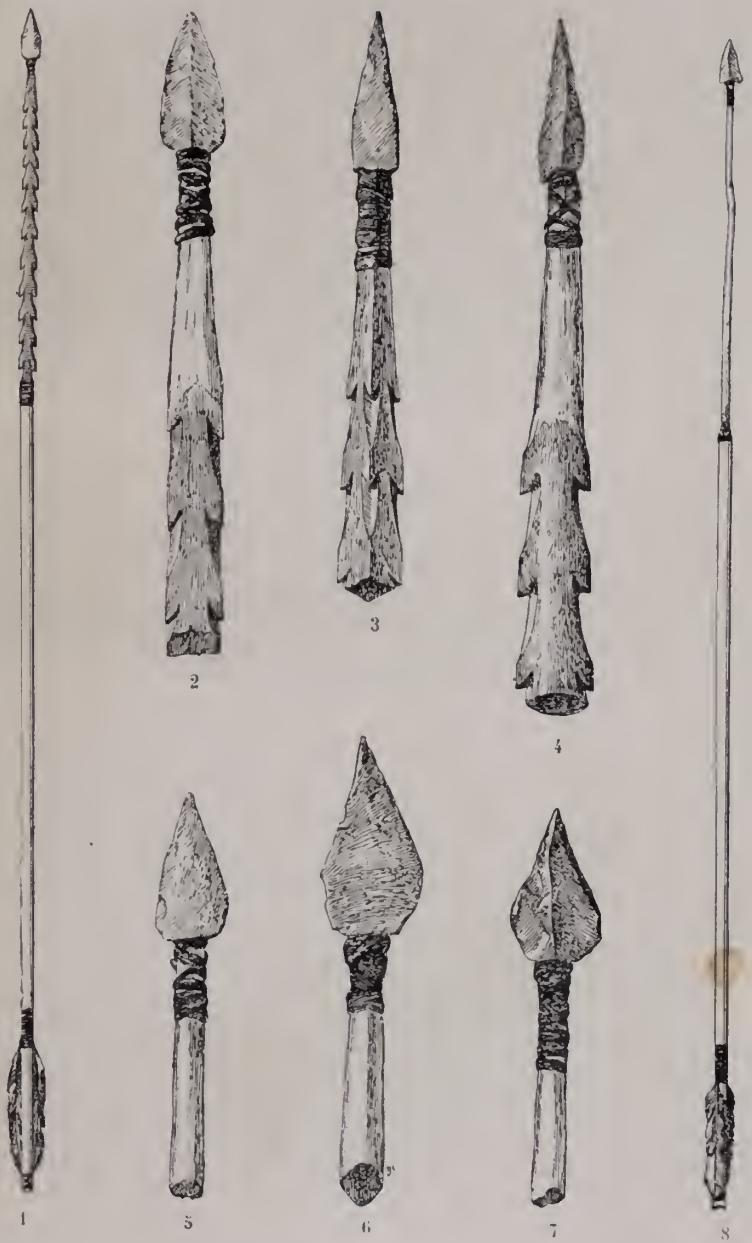
ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.



TOMBEAU DE LOS TRES MOLINOS
près Guano (Équateur)
(Musée d'Ethnographie du Trocadero)

BAS-RELIEF DU SUPPLICE DE LA LANGUE

découvert dans les ruines de la ville Lorillard au pays des Lacandons.



FLÈCHES A POINTES DE PIERRE
des Lacandons de la Haute-Uzumacinta.

PHOTOTYPIE BERTHAUD RUE CAMOT

LA CROIX DE TEOTIHUACAN

PHOTOTYPIE BERTHAUD 9, RUE CADET

LE BAS-RELIEF UHDE

ROCHE GRAVÉE, DÉCOUVERTE AUX TROIS RIVIÈRES
(Guadeloupe) par M. L. Guesde.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00038 0077